Chefs-d'oeuvre de Shakespeare

William Shakespeare

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chefs-d'oeuvre de Shakespeare

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

THADUCTION EN VERS

M. Alcide GAYROU

AVEC l.'NE INTItODUCTION DE M. MÉZIÉnES

Oivra^ «lé d'ut Ptrtnil de SluLcspure gra» i l'cM-brle par Rajas

PARIS

E. PLON ET Cl*, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

roui droilt r^ttrvét.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à Tétranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1875.

PARIS. * TTPOOllàPHIK DB E. PLOR ET C'% RUI OARA!IClàRB, 8.

1/ uC yh^Aifil ^ ^. ^

cm ! ■ -h ,-!'Vll!:,

igirg

Je dédie ce livre

aux chères et vénérées mémoires

de mon Père,

M. JOSEPH CAYROU jeuhe

et de mon Beau - Père,

M. JEROME CAYROV AiNÉ

INTRODUCTION

Grâce aux rapports de la langue anglaise et de la langue allemande ^ on a pu traduire les pièces de Shakespeare en vers allemands avec une fidélité presque littérale. Mais comment soumettre à la régularité de notre alexandrin les caprices d'une poésie aussi variée et aussi féconde que celle du théâtre anglais? Comment surtout reproduire, sans choquer des lecteurs particulièrement sensibles à rhaimonie et à Tunité du ton, les disparates du style de Shakespeare? Quel vers français sera assez souple pour passer tout à coup, sans aucune nuance intermédiaire, de Textreme énergie à la subtilité la plus raffinée, de la simplicité à Temphase, de la délicatesse à la grossièreté , du patliétique au bouffon ? Dans son inépuisable abondance, la langue de Shakespeare, la plus riche qu'il y ait au monde, ressemble à un tapis tissé des fils les plus rares et les plus divers, de Tétofte le mieux fournie et la plus épaisse, mais dont les teintes trop nombreuses ne se fondraient pas toujours dans une harmonie définitive. Là où manquent les

qui absorbent une vie , à un de ces amours qui Q*ont plus d'yeux que pour Tobjet aimé. M. Halliwell est bien Thomme dont parlent les anciens : homo unius librij Thomme d'un livre.

Mais quel livre! Plus riche qu aucun autre en peintures poétiques ou réelles, en observations morales, en analyses délic^ates ou en traductions énergiques des sentiments les plus opposés! On a dit que le théâtre de Shakespeare était la Bible des mondains. L'humanité , en effet , s'y reconnaît tout entière : les âmes les plus chevaleresques et les plus héroïques comme les âmes les plus noires ; les gens de bien , les scélérats , et à côté d'eux la foule indifférente qui flotte entre le vice et la vertu ; ceux qui succombent à leurs passions et ceux qui y résistent ; les victimes de la méchanceté humaine et les victimes de leure propres erreurs ; les braves et les poltrons, les sages et les sots, les esprits incultes aussi bien que les esprits cultivés. Les gens du peuple, dans leur simplicité naïve , dans leur gix)ssièreté inconsciente , y sont peints aussi fidèlement que les princes , les grands seignem^, les chevaliers, les courtisans; la jeune fille timide et réservée s'y rencontre avec la vierge hardie dont le langage devance l'expérience, la chaste épouse avec la femme coupable, la mère dévouée jusqu'au martyre avec la femme sans entrailles. Rien de ce que pensent et de ce que

sentent les hommes n'échappe à ce grand observateur. Toute âme humaine, si humble qu'elle soit, a du prix pour le poète ; il y retrouve un rayon de la vérité universelle et comme un reflet de la divine lumière.

Ainsi que M. Halliwell, M. Cayrou a subi le charme souverain de Shakespeare; lui aussi, il est Thomme d'un livre. Félicitons-le d'avoir vécu, pendant tant d'années, dans un si noble commerce. Quel que soit le succès de sa traduction, sa meilleure récompense sera encore. le souvenir des heures charmantes et rapides qu'il aura employées à lutter contre son modèle.

A-t-il réussi dans cette lutte? Question grave et qu'il ne m'appartient pas de résoudre. Ayant accepté l'honneur de présenter l'œuvre de M. Cayrou au public, je me suis interdit du même coup le droit de la juger. Mes éloges paraîtraient intéressés, mes critiques ressembleraient à ime trahison. On me permettra cependant de signaler, pour deux des tragédies qui sont ici traduites, pour Macbeth et pour Hamlet, la parfaite conformité extérieure du texte et de la traduction. Dans tout le théâtre de Shakespeare, il n'y a pas de pièces qui offrent plus de différences de ton. Le style de Macbeth va droit au but ; aucune longueur , aucun hors-d'œu vre ; tout

concourt à l'action et la précipite; les personnages n*y parlent que pour agir; leur pensée, à peine exprimée, se traduit en actes. Dans Hamlet^ au con* traire, la profondeur méditative des réflexions ralentit sans cesse le mouvement du drame ; on n'y agit point , on a peur d'agir, mais on y creuse à chaque instant les problèmes les plus douloureux de la destinée humaine. Aussi Macbeth parait-il écrit surtout pour être représenté , Hamlet pour être lu. M. Cayrou reproduit avec une rare fidélité les différences essentielles de ces deux tragédies. On se sent emporté par le style rapide de sa traduction de Macbeth, et Ton s'attarde avec

lui dans les développements mélancoliques de la pensée d'Hamlet.

Le public parisien qui vient d'applaudir l'acteur Rossi dans la traduction italienne à^ Othello ne sera-t-il pas tenté d'entendi^e un jour, après l'imitation poétique de M. de Vigny, une traduction française littérale d'une si grande œuvre? Ne serait-ce pas le moment de naturaliser sur notre scène le vrai Shakespeare, un Shakespeare qui ne serait ni adouci, comme celui de Voltaire, ni expurgé, comme celui de Ducis, et de faire pour lui, chez nous, ce qu'ont fait chez eux, avec tant de succès, les Italiens et les Allemands ?

A. MÉZIËRES.

AVANT-PROPOS

Dans une page étincelante, consacrée au compte rendu du drame de M. Jules Lacroix : le Roi Lear y Théophile Gautier disait : « ... Mais un temps viendra, et ce temps « n^est pas éloigné, nous l'espérons, où Ton pourra jouer M Shakespeare intégralement , sans coupure , sans accom-* « modation d* aucune sorte. »

Ce que rUiustre et regretté poëte souhaitait pour le théâtre, je me suis efforcé de le réahser pour le livre.

En abordant la tâche de traduire en vers les principaux chefs-d'œuvre de Shakespeare , je me suis proposé d'en donner, au lieu d'une imitation libre, une version aussi scrupuleusement fidèle que possible, et qui empruntât tout son mérite à la reproduction

« intégrale , sans coupure, sans accommodation d'aucune sorte » de ces immortelles créations.

C'est avec ce respect religieux du texte que j'ai écrit successivement Macbeth, Hamlet, Othello, et Roméo et

Juliette, compris dans les deux volumes que j'ose aujourd'hui présenter à l'appréciation du lecteur français. Enfermé dans mon rôle d'interprète consciencieux , toute mon ambition a été de ne rien altérer comme de ne rien laisser perdre du sublime orig^inal : j'ai suivi pas à pas mon modèle du premier vers au dernier, attentif à faire revivre, autant que mes forces me l'ont permis, les* moindres traits de l'originalité puissante du g^rand poète anglais.

Me suis-je approché du but ambitionné ? Le pubUc le dira. Son suffrage serait à la fois la récompense de mes efforts passés, un encouragement à les pousser plus loin.

Rordeaui, l"" octobre 1875.

MACBETH

LENOX, ROSSE

MENTETH,] thanes ou nobles d'Ecosse.

CAITHNESS, ANGUS, FLÉANGE, filsdeBanquo.

SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise. Le jeune SIWARD, son fils.

Le jeune fils de MACDUFF, enfant de huit ans. SEYTON, ofYicîer de la suite de Macbeth.

Lady MACBETH.

Ladt MACDUFF.

Une Dame d'honneur de ladt Macbeth.

HÉCATE, reine des Sorcières.

Première, deuxième et troisième Sorcière.

Un Sergent, un Portier, un Vieillard.

Un Médecin anglais, un Médecin écossais.

Messagers, Serviteurs, Soldats, Sorcières.

Diverses Apparitions, huit Fantômes de rois,

La dernière partie du quatrième acte se passe en Angleterre 5

tout le reste du drame en Ecosse.

L'action a lieu au onzième siècle.

MACBETH

SCÈNE PREMIÈRE

Une lande aride. D'épais brouillards couvrent la scène. Eclairs et roulements de tonnerre. On entend gronder dans le lointain le bruit d'une bataille. -

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIERE SORCIÈRE

Quand nous reverrons-nous ? Est-ce encor dans Torage , Par l'éclair, sous la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE, désignant dans le loinuin le champ de bauiUei.

Après tout leur tapage , Lorsqu'à ce jeu sanglant l'un d'eux aura perdu.

TROISIÈME SORCIÈRE

Aussitôt à l'ouest le soleil descendu.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Fixons le rendez- vous.

> Combat livré par Macbeth et Banquo à Macdonwald, thanc écossais, en révolte aimée contre la suzeraineté du roi Duncan.

DEUXIÈME SORCIÈRE

Ici, sur cette lande.

TROISIÈME SORCIÈRE

Nous y verrons Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE, écoutant.

Graymalkin' nous demande,

LES TROIS SORCIÈRES ensemble.

Paddock aussi... Pour nous, Thorrible c'est le beau, Et le beau c'est l'horrible !... A travers ce rideau De brouillards suspendus dans l'impure atmosphère , Que chacune à présent s'empresse à son affaire.

Elles disparaissent aux éclats de la foudre.

LENOX, ET LEUR SUITE

DUNCAN, en voyant paraître un soldat blessé.

Un blessé tout sanglant!... Rien qu'à son triste état On sent qu'il s*est battu comme un vaillant soldat. Voyez quel est ce brave et s'il pourrait nous dire Un mot de la mêlée.

' D'après les commentateurs, Graymalkin serait un chat, Paddock un crapaud.

' Ville d'Ecosse, séjour des rois.

ACTE I, SCÈNE II

MALCOLMf le reconnaissant.

Eh ! c'est mon sergent, Sire, L'humble et fidèle ami dont Tintrépidité Sut m' arracher naguère à la captivité.

Au soldat avec bonté.

Parle au roi.

LE SERGENT

La bataille est longtemps indécise :

Tels deux nageurs rivaux dont le souffle agonise S'accrochent l'un à l'autre énervés, faiblissants : Tout leur art se consume en efforts impuissants. Macdonwald, que l'enfer, j'imagine, a vu naître. Car la terre jamais n'enfanta pareil traître. S'était de longue main, par de secrets accords. Aux Hébrides pourvu d'armes et de renforts.

La Fortune semblait, courtisane en délire.

S'attacher à ses pas, ardente à lui sourire ; Mais inutiles soins , accords vains que cela : Macbeth, nommé si bien le valeureux, est là!

Défiant la Fortune il brandit son épée Dont la lame invincible est toute une épopée; Vrai Dieu de la valeur, il se jette en avant Et, prompt comme la foudre, abat le mur vivant Qui le sépare encor du traître abominable :

Parvenu jusqu'à lui, sans l'adieu préalable' ,

' Le shake-hands et le farewell, c^est-à-dire la poiffnëe de main et l'adieu, ont toujours été chez les Anglais, dans les scènes de pugilat, de tradition entre les adversaires avant de commencer

la lutte. La métaphore de Shakespeare est empruntée à cet usage immémorial.

10 MACBETH

Sans lui toucher la maia à ce vassal félon ,

II frappe et le pourfend d'un coup jusqu'au menton ;

Et sa tête, bientôt, sanglante et mutilée.

Sera comme im exemple à nos remparts scellée.

DDNCAN.

O mon vaillant cousin ! Le soldat achevé!

LE SERGENT

Mais ainsi que parfois du poiut où s'est levé Le soleil, on peut voir s élancer les tempêtes Qui perdent les vaisseaux et menacent nos têtes. En nos succès de même a surgi le danger D'un point d'où nous devions le moins le présager. Écoute, roi d'Ecosse! A peine la Justice Eut-elle, en se montrant à nos ai*mes propice. Mis la déroute au sein des Kernes ' et chassé Leur troupeau mercenaire en tous sens repoussé y Que le roi de Xorwége opérant en silence.

Démasque tout à coup sa réserve et la lance Sur nous à Fimproviste en un choc furieux.

DUXCAN.

Dieu! Macbeth et Banquo! Cet acte audacieux Les troubla, j'en ai peur?

LE SERGENT

Autant qu'un Uèvre e£Graie Le hou rugissant, ou le moineau Toifraie.

' Kernes, faotassins armes à la lo^èn?, d'ori^^i ne irlandaise.

ACTE I, SCÈNE II

On eût dit deux canons ' à mitraille chargés Qui vomiraient la mort dans les rangs ravagés ! Aussi vit-on bientôt sur ce champ de carnage Gomme d*un Golgotha l'épouvantable image.

Portant la main à «a poitrine.

Ma blessure... au secours! Ah! je me sens mourir!

Il s'aflaisse dans les bras de Malcolm.

DUNCAN

Cherchez un médecin ! Ne laissez point périr Ce serviteur loyal, de qui le fier langage A le parfum d'honneur qu'exhale le courage.

On emmène le sergen

Mais qui vient là vers nous?

Enire le thane' de Rosse.

MALCOLM

C'est le thane honoré De Rosse.

LENOX

Quel front fier! Quel regard assuré!

D nous porte à coup sûr quelque grande nouvelle.

ROSSE

Que Dieu garde le roi !

* Shakespeare, pour se servir d'une image saisissante, n*a pas recule devant un anachronisme flagrant.

En efifet, la bataille que raconte le sergent eut lieu en 1040, tandis que la poudre ne fut, pour la première fois, employée dans les guerres d'Europe qu'en 1338.

* Thane , titre des chefs ou nobles écossais , investis de fiefis qu'ils tenaient directement des libéralités royales.

DUNCAN

Quel incident t'appelle, Cher thane, auprès de nous? Vraiment, j'adnlire en toi Cet aspect triomphant.

ROSSE

J'accours de Fife', ô roi!

Tu sais depuis quel temps , dans la noble contrée , En nous bravant flottait la bannière exécrée Du chef norwégien : il avait tout l'appui Du thane de Cawdor plus infâme que lui , Et les deux scélérats concertant leurs outrages, Désolaient nos cités , nos champs et nos villages. Mais , en libérateur à notre aide accouru , Macbeth , le fiancé de Bellone , a paru , Fer en main , recouvert de sa terrible armure : L'oppresseur étranger et le traître parjure.

Frappés dans leur orgueil, se sont vu désarmer : Leur déroute est complète, et, pour me résumer, Cawdor, Sire, est captif.

DUNCAN

Quelle heureuse jouméel

ROSSE

La Norwége sera fortement rançonnée :

Déjà son roi Sweno, pressé de recueillir Ses nombreux morts afin de les ensevelir, A versé dans nos mains, le jour de sa défaite,

' Fife, comté maritime d'Ecosse.

ACTE I, SCÈNE III

Dix fois mille dollars.

DUNCAN

Que justice soit faite !

Gawdor nous a vendu : qu'il meure sans pitié Gomme il a sans pudeur trahi notre amitié.

Nous livrons à Macbeth, dont c'est bien rhéritage, Les titres de ce traître et tout son apanage.

ROSSE

Les ordres de mon roi seront exécutés.

DUNCAN, tristemeni.

L'un perd tous les honneurs que l'autre a mérités.

Ils sortent.

SCÈNE III

La lande. Le tonnerre {jronde. Le jour est très-obscui . Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIERE, à la deuxième sorcière.

Sœur, qu'as*tu fait pendant la pluie?

DEUXIEME SORCIERE

Je viens d'égorger une truie * .

TROISIÈME SORCIÈRE , à la première sorcière.

Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE

Une femme ici près mâchonnait

^ L'une des occupations favorites des sorcières.

Des marrons : il faut voir comme elle s'en donnait ! « Eh! commère n, lui dis-je, « en aurais-tu de reste? » La pécore , d'un ton bourni , riposta : « Peste Sur toi , sorcière ! >'

Ricanant.

Oui-dà ! C'est bien : attends la fin !

Je sais que ton mari , ma mignonne , est marin Et qu'il est dans Alep. Changée en rat sans queue ' , Je vais dans un tamis traverser Tonde bleue, Rien que pour son affaire.

DEUXIEME SORCIERE

Il te faut en ce cas Un bon vent?

PREMIÈRE SORCIÈRE

Grand merci.

TROISIÈME SORCIÈRE

Veux-tu le mien?

PREMIÈRE SORCIÈRE

Non pas :

Ayant les autres vents soumis à mon empire , Je ne choisirai pas, vous pensez bien, le pire. Ne sais-je pas aussi la carte des marins?

Mais parlons de notre homme et comptons ses chagrins : Sa chair aura la sécheresse

^ Quand une sorcière prenait la forme d'un animal , la queue manquait toujours, parce que le corps humain n'a point de partie qui corresponde à cet appendice.

ACTE I, SCENE]1I

Du foin brûlé par le soleil ;

Ses yeux hagards, creux de détresse.

Ne connaîtront plus le sommeil ;

Je le cloûrai sur son navire ,

Que la tempête brisera ;

Et pour prolonger son martyre ,

A son naufrage il survivra !

Pendant neuf fois huit jours que ce maudit ballotte !... Sœurs, regardez ceci :

Elle leur montre un objet.

Le pouce d'un pilote :

Il se Test coupé net, tout juste à son retour Des mers en ses foyers.

On entend de» fan&res guerrières, accompafjnëes des sons du tambour, comme pour

une troupe en marche.

TROISIÈME SORCIERE

Le tambour ! le tambour !

Macbeth !

LES TROIS SORCIÈRES

Elles se prennent les mains, et tournent en rond.

Sœurs du destin! formons vite la ronde.

Messagères du mal sur la terre et sur Fonde , Joignons nos mains par trois fois trois ; Tournons , tournons jusqu'à neuf fois :

Le nombre trois , trois fois mystique , Règle pour nous l'œuvre magique.

Entrent Macbeth et Banquo ; ils sont suivis d'officiers et de soldats qui se tiennent

au fond de la scène.

Les sorcières cessent de danser et ?ont former à l'écart un groupe immobile.

16 MACBETH

MACBETH

Un beau jour pour tous deux, mais que le ciel est noir!

BANQUO

Avez-vous le projet d'être à Fores ce soir?

Apercevaoi les sorcières.

Juste ciel ! voyez donc ce groupe hâve et sombre , Au vêtement sordide, et qui se tient dans l'ombre,

Aux sorcières.

Qu'étes-vous?... Vivez-vous? Étes-vous d'ici-bas?... Parlez, répondez-moi ! Ne m'entendez-vous pas? Je vous vois cependant de vos mains décharnées Poser un doigt osseux sur vos lèvres fanées ; Seriez -vous femmes? Non ! Vos touffes de poils roux M'interdisent de voir rien de la femme en vous,

MACBETH, menaçant.

Parlez! Rompez enfin ce silence inflexible.

PREMIEBE SORCIERE, s'avançant.

Salut, Macbeth! Salut à toi, thane invincible De Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE, s'aTauçani.

Et salut, ô thane de Cawdor' !

TROISIÈME SORCIÈRE, s'avançant.

Macbeth , qui seras roi , salut !

' On voit encore quelques vcsfijjes des deux châteaux de Glamis et de Cawdor, l'un près de Forfaur, Tautre à six milles de Nairn, en Ecosse.

ACTE I, SGÈINE III

BANQUO9 avec ironie.

C'est parler d'or»

Â Macbeth.

Eh! quoi, vous tressaillez?

Aux sorcières.

Immondes créatures !

Devons-nous voir en vous des chimères impures , Ou des corps animés?

Montrant Macbeth.

Admirez la stupeur Où plongent un soldat qui fut toujours sans peur, Ces titres imprévus , la fortune royale Dont vous le saluez... Votre bouche fatale Va-t-elle aussi pour moi s'ouvrir et révéler Ce que le temps qui vient dans ses flancs peut celer, Pour naître ou pour mourir, de grains bons ou stériles ? Soit ! mais n'attendez point de sentiments serviles D'un cœur incorruptible et qui jamais ne sut Trembler ni supplier.

PREMIERE SORCIÈRE, â Banque.

Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE, au même.

Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE, au même.

Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE

Bien moindre que Macbeth et plus que lui sublime !

DEUXIEME SORCIERE

Moins heureux, plus heureux!

TROISIEME SORCIÈRE

Tes pas jusqu'à la cime Ne parviendront jamais : tu ne peux être roi ; Et des rois cependant naiti^ont nombreux de toi ' !

LES TROIS SORCIÈRES^ ensemble.

Banquo, Macbeth, salut !

Elles font mine de s'éloigner.

MACBETH

Restez, je vous adjure !

Rendez votre pensée à mes yeux moins obscure. Glamis! je le suis bien par la mort de SineP ; Mais Cawdor, moi ! cela ne peut être réel :

N'est-il donc plus vivant, le traître {jentilhomme , Le thane sans honneur que de ce titre on nomme? Bien plus , je serai roi !.. . La folie a dicté Ces paroles qu'on jette à ma crédulité.

Parlez mieux : dites-moi ce que vos prophéties Renferment; débrouillez ces vaines arguties....

* Un des arrièrc-petits-fils de Ficance, fils de Banquo, épousa la fille de Robert Bruce : de ce mariage naquit un fils qui devint roi d*Écosse, AoU8 le nom de Robert II. C'est ainsi que Banquo se trouva être, en effet, la houclie de l'illustre maison des Stuarts, qui occupa, dans la personne de Jacques I*' et de ses successeurs, les trônes réunis d'Angle- Icrre et d'Ecosse.

• Sinel, le père de Macbetb, venait de mourir.

L'étonncment de Macbeth est que les sorcières soient déjà infbnnées d'un événement si récent.

ACTE I, SCENE III

Pôlirquoi vous vois-je ici vous dresser sous mes pas, Et barrer mon chemin ? Vous ne répondez pas !

Les lorcières disparaissent sons terre , aux lueurs des éclairs et aux éclats de la foudre.

L'obscurité du jour cesse.

BANQUO, troublé.

La terre a ses vapeurs , l'eau ses bulles légères : Gomme elles, ont fondu ces ombres éphémères.

MACBETH, avec terreur.

Sur son aile en passant vient de les emporter Un souffle...

A part.

J'espérais qu'elles allaient rester.

BANQUO

Avons-nous entendu des choses qu'on a dites , Ou bu le suc mortel de ces plantes maudites Qui troublent la raison ?

MACBETH

Vos enfants seront rois !

BANQUO

Roi, vous le serez, vous !

MACBETH, comme hébété.

Cavrdor aussi, je crois?

BANQUO, rêveur.

Elles l'ont dit !

Entrent Rosse et Ançus.

« MACBETH

MACBETH, à part.

Tout en moi, tout s'imprime Du cachet pénétrant de ces réalités.

Oui ! Glamis et Cawdor sont bien deux vérités , Deux flambeaux éclairant le dénoûment suprême Qui m'ouvrira l'accès à la royauté même ! . .. Je ne me sens pas moins dans un cercle infernal. Où vont mes pas troublés? Est-ce au bien? est-ce au mal? Mais si j'incline au mal, d'où vient ma g^loire insigne? Quel est ce nouveau titre et tout ce qu'il m'assigne? Et si je vais au bien, pourquoi sentir mon cœur Bondir et mes cheveux se dresser de terreur?

L'âme a donc plus d'effroi qui concerte le crime , Que la main qui s'apprête à frapper sa victime? Le fantôme du meurtre à peine est dessiné Sous mes yeux, qu'il m'attire éperdu, fasciné :

Devant l'œuvre effroyable où son doigt me convie, A la fois je sens fuir ma raison et ma vie !

BANQUO, à Bosse et à Ançus.

Voyez donc , chez Macbeth , quel singulier émoi !

MACBETH , toujours à part.

Si le sort après tout veut me couronner roi ,

Libre à lui! Quel besoin qu'à son aide il m'appelle?

BANQUO, à Rosse et à Angas.

Il a peine à porter sa dignité nouvelle :

Tel, un vêtement neuf gêne les mouvements Et veut un peu d'usage .

ACTE I, SCÈNE III

MACBETH, toujours à part.

Eh ! pourquoi ces tourments?

Le temps emporte tout dans sa marche éternelle : Toute heure aura sa fin , quoi qu'elle enferme en elle De remords et d'horreur.

BANQUO, revenant vers Macbeth.

La nuit se fait sentir ; Ne vous semble-t-il pas qu'il soit temps de partir ?

MACBETH, s'arracbaot i ses pensées.

A Rosse et à Ançus.

Chers thanes , pardonnez , Macbeth vous en supplie ,

Â ces distractions où son cerveau s'oublie.

Ma mémoire évoquait des souvenirs confus ;

Vous m'en créez ici qu'elle n'oublîra plus :

Vos procédés charmants s'inscrivent dans le livre

Tout intime où le cœur aime à se voir revivre.

Allons trouver le roi.

Bas à Banquo.

Dans quelque auti*e moment Nous pourrons revenir sur cet événement : Il faudra que nos cœurs parlent sans réticence.

BANQUO

Je le veux bien .

MACBETH

Partons. Amis, je vous devance.

Tous sortent.

ET LEUR SUITE

DUNCAN

Gawdor a-t-il subi le juste châtiment De ses crimes?

MALCOLM

Oui, Sire, et je sais sûrement Qu il a reçu la mort sans peur et sans faiblesse. Il a dit, en tombant, que sa seule tristesse, C'était d'avoir trahi son légitime roi ; Plein dans son repentir de noblesse et de foi, A ce monde il a fait ses adieux sans colère : Sa fin a racheté sa coupable carrière.

DUNCAN

Aucun ai^t ne parvient à lire dans les yeux Ce qui se trame au fond d*un cœur insidieux : Cet homme avait si bien surpris ma confiance , Que sa défection m'a trouvé sans défense.

Eutreut Macbeth, Baoquo, Rosse et Ançus. Diincao s'interrompt, pour le porter vivement au-devant de Macbeth et le presser dans ses bras ; puis reprend :

Mon cousin bien-aimé, mon vaillant champion ! A ton aspect je cède à mon émotion...

Que ne puis-je donner à ma reconnaissance Des ailes pour te suivre au faite où ta vaillance A gravé ses exploits ! Vain désir ! El je sens

ACTE I, SCÈNE IV

Mes efforts condamnés à rester impuissants Pour payer comme il faut un si rare courage.

MACBETH

Sire, je suis payé. Je n'ai fourni qu'un gage Bien incomplet d'amour et de fidélité Dans le peu que j'ai fait pour Votre Majesté. Ma vie est à vous, Sire, à mon pays que j'aime : Votre estime, en retour, sera mon bien suprême.

DUNCAN

De ta grandeur future en des terrains féconds J'ai placé la semence ; et, Macbeth ! je réponds D'en faire pour jamais ma plus chère culture. Banque ! je sais aussi ta gloire non moins pure Et ton beau dévoùment. Viens, ami, sur mon cœur.

BANQUO

Lorsqu'un roi daigne ainsi traiter son serviteur, Sur lui. Sire, il peut tout.

DUMGAN, à toute l'assistance.

Tant de bonheur oppresse :

Laissez couler mes pleurs de joie et de tendresse

Fils, thanes et cousins ! vous qui vous approchez, Les premiers par le rang, de mon trône, sachez Que le sceptre, en ces mains que la force abandonne, Se fait lourd. C'est pourquoi je veux que

ma couronne Passe dès aujourd'hui de ce front défaillant Au front fier de Malcolm.

20 MACBETH

A Matcolm.

Prince de Cumberland Tout d'abord je vous nomme, ô mon fils, et je prie Que ceux qui serviront noblement la patrie Vous soient chers entre tous.

A Macbeth.

Te plaît-il que ton roi Se donne le plaisir de s'inviter chez toi ?

Je pars pour ton château d'Invemess ^

MACBETH

Gomment, Sire , Faire éclater l'orgueil qu'un tel projet m'inspire? Mais souffrez que de vous je prenne ici congé Et devance mon roi ; j'ai le cœur surchargé Et voudrais l'épancher dans le sein de ma femme : Qu'elle sache par moi l'honneur qui nous réclame.

DUNCAN

Va, mon digne Cawdor.

Macbelh s'incline et va pour se retirer. Le roi s'approche de Banquo et des autres thanes ei leur parle. Au Diomenl de sortir, Macbeth s*arréte, sombre et troublé.

MACBETH, à pan.

Prince de Cumberland!...

Après un silence.

Obstacle inattendu, que le sort oscillant'

* Ville importante d^Écosse. Le château de Macbeth s'élevait .au sudest de cette ville.

' D*après la loi d'Ecosse , quand le roi venait à mourir avant la majorite de ses fils, son parent le plus proche montait sur le trône et succé-

ACTE I, SCENE V. Î

Dresse ainsi sous mes pas ! Il faut que je te brise, Ou bieu que je périsse en ma vaine entreprise... Astres ! disparaissez : de mes sombres projets , Par pitié, détournez l'éclat de vos reflets!... Mes yeux! éteignez-vous; séchez dans votre orbite', Pour ne pas voir mes mains à leur œuvre maudite !

Il sort comme égaré.

DUNGAN, poursuivant sa conversation avec Banquo, tans avoir remarqué

le trouble de Macbeth.

Oui, j'aurai dans Macbeth , et j'en bénis les cieux, Pour moi, pour tous les miens un soutien précieux. Tout est grand dans ce cœur : vertu, valeur, noblesse 1... Partons. Je veux remplir ma royale promesse.

Tous sortent.

SCÈNE V

L*appartement de lady Macbeth au château d'Inverness. LADY MACBETH, seule, assise.

LADY MACBETH , achevant la lecture d'une lettre. «

« Le jour de ma victoii-e elles m'ont attendu :

« Leurs propos stlrhumains m'ont bientôt confondu.

u Je voulais plus à fond sonder leurs prophéties :

dait au monarque défunt. Or, les fils de Duncan étant tous deux mineurs, Macbeth , cousin germain du roi , par sa mère Déoda , sœur de Béatrix, laquelle était mère de Duncan, voit ici s*évanouir toutes les chances que la mort prochaine du roi lui aurait ouvertes à la succession au trôné, par suite de la résolution inattendue que manifeste Duncan de transmettre, de son vivant, la couronne à son fils afné, Malcolm.

u Les trois sœurs dans les airs étaient déjà parties 1

u Je restais haletant, plongé dans la stupeur,

« Quand je vis accourir un messager, porteur

« Des titres de Cawdor que la bonté royale

« M'octroyait : bien avant, de leur voix sépulcrale

" Les soeurs l'avaient prédit. Juge de mon émoi !

« Elles m'ont dit de plus : « Macbeth, tu seras roi! »

« femme au cœur viril , compagne de ma vie ,

« C'est à toi qu'en mon trouble, ébloui, je confie

« Ces honneurs du présent, ce prix de l'avenir.

« A bientôt. De ces faits j'ai dû te prévenir.

« Sois prudente en ta joie et garde au fond de l'âme

w Ce secret qui me brûle ainsi qu'un jet de flamme. »

Elle se lève. Avec exaliatioo.

Oui, thane de Glamis et thane de Cawdor! * Tout ce que le Destin veut que tu sois encor. Tu le seras ! ... Je crains seulement ta faiblesse , Ton cœur trop plein du lait de Thumaine tendresse*. Tu veux bien être grand, mais chez toi l'action Ne marche point de pair avec l'ambition :

Ta pensée ose tout, ta main est chancelante.

Et l'attentat conçu, ton âme en est tremblante : Tu voudrais parvenir à la cime où tu tends , Mais sans périls, sans choc, sans efforts persistants. Eh bien apprends, Glamis, ce que peut une femme. Quand vers un but suprême elle a tourné son âme :

' Too fuU o' the milk ofhuman kindness.

Pensée célèbre, que nous avons dû religieusement conserver, quoique Texpression en soit un peu forcée dans notre langue.

ACTE 1, SCENE V

Elle va t'enseigner comment un front, Cawdor , S'élève au diadème et ceint le cercle d'or , Et par quel bond hardi l'ambition s'élance Aux sommets enviés où trône la puissance.

Entre un messagfer, introduit par un servileur. LE MESSAGER.

Madame, le roi vient passer chez vous la nuit.

LADY MACBETH

Quelle est cette démence, et d'où tiens-tu ce bruit? Eussé-je été, crois-tu, la dernière à l'apprendre?

LE MESSAGER

Pourtant, Madame, ici Monseigneur va se rendre :

Un de mes compagnons a pu le devancer

Et vient tout hors d'haleine afin de l'annoncer.

LADY MACBETH, le congcdiant de la main.

Au serviteur.

Qu'on ait soin de cet homme.

Le messager sort avec le serviteur.

Incroyable nouvelle !

Elle tombe dans une profonde rêverie; puis semblant prêter Toreille à un bniii

eitêrieur, elle reprend :

Oui ! le croassement du corbeau me révèle Sa prochaine arrivée en ce fatal manoir....

Le roi Duncan ! ... le roi !.. . sera chez nous ce soir ! . . .

Après un instant de silei\ce, avec un farouche emportement.

Esprits ! qui régissez la destinée humaine ,

Arrachez-moi mon sexe ' ! Enseignez-moi la haine , La cruauté qu'anime une aveugle fureur !

Épaississez mon sang ; étouffez dans mon cœur La pitié , le remords , les humaines faiblesses : Soufflez-moi le dédain des foudres vengeresses ! Debout , démons ! Venez vous ruer dans mon sein , Tourner mon lait en fiel ! Épousez mon dessein , Et du fond des enfers , ministres implacables Du meurtre , apportez-moi vos armes redoutables ! . . . Maïs, pour que la nature et le ciel révoltés Ne viennent pas crier dans les airs : « Arrêtez ! « Rends plus épaisse encore, 6 nuit ! ton ombre obscure. Et cache à tous les yeux la saignante blessure !

Entre Macbeth. Lady Macbeth court se jeter dans les bras.

LADY MACBETH

C'est bien toi, mon Glamis, mon Cawdor bien-aimé, Toi!.., que d'un nom plus grand encore on a nommé: Au delà des confins du

présent, ma pensée Vole vers l'avenir, par ta lettre poussée.

MACBETH

Ma chère âme , Duncan arrive ici ce soir :

Que tout soit disposé pour l'y bien recevoir.

Tu dois sentir l'honneur que nous fait sa présence.

LADT MACBETH, froidemeDt.

Et quand veut-il partir?

* Unsex me. Nous n*avons ose dire, avec M. François-Victor Hug^o : • Dësezez-moi. *

ACTE I, SCENE V

MACBETH

Quand? Mais demain , je pense.

LADY MACBETH, éclatant.

Non ! jamais le soleil ne verra ce demain !

Voyant Macbeth tressaillir.

Oh ! mais sache avant tout garder un front serein

Et n'y point laisser lire ainsi que dans un livre.

On déguise un projet quand on le veut bien suivre.

Ainsi , que ton regard et ta bouche ligués

Soient pleins d'épanchements savamment prodigués :

Sois la fleur, au dehors aussi pure que belle ,

Mais qui cache un serpent dont la dent est mortelle.

Avec une froide résolution.

Duncan ne peut plus vivre ! Il faut que son destin Cette nuit s'accomplisse, et qu'avant le matin Tout soit fait !. . . Un seul coup !.. . Et ta main souveraine Posera sur mon front la couronne de reine !

MACBETH

Qu'as-tu dit?... Non, plus tard.

LADY MACBETH

Je serai près de toi :

Que peux-tu ciaindrc ?

L*eniraînant.

Viens , ô mon époux , mon roi '

Ils sortent.

:)â MACBETH.

SCÈNE VI

Une terrasse, au-devant du château de Macbeth, dominant la ville

et la riche vallëe d'Inverness.

Des officiers de Macbeth et de nombreux serviteurs attendent Tarrivée du roi.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, ROSSE, ANGUS, et leur suite.

DUNCAN , contemplant le paysa{;e.

Quels horizons lointains et charmants Toeil embrasse , Et ce zéphyr léger , comme on sent qu'il délasse !

BANQUO

C'est rhaleine des cieux qui court sur ces hauteurs : J'en veux , pour seuls garants , les frileux visiteurs Que chaque été ramène à ce séjour fidèles.

Entendez gazouiller ces bandes d'hirondelles : Voyez , Sire , appendus aux corniches des tours , Aux frises , aux créneaux les nids que leurs amours Fécondent. On dit bien qu'un air pur vivifie liCS lieux aimés auxquels cet oiseau se confie.

DUNCAN , te portant au-derant de Lady Macbeth qui vient de rintérieur

da chftteau.

Vos grâces , chère hôtesse , et vos empressements Ne sauraient se payer par des remercîments.

Vous me voyez confus du trouble que vous cause Ma visite indiscrète; et cependant, quand j'ose Interroger vos yeux , j'y lis que vos bontés Pardonnent aux ennuis qu*ici j'ai suscités.

ACTE I, SCENB VI

LADY MACBETH

Que peut le dévoûment dans sa force suprême, Qu'est le culte anxieux de notre amour lui-même , Auprès de tant d'honneurs , de biens accumulés Dont votre auguste main nous a déjà comblés?

Nos prières, ces voix de la reconnaissance ,- Pourront seules répondre à tant de bienveillance.

DUNCAN

Mais notre cher Cawdor n'est-il pâs avec vous ? J'espérais en ces lieux devancer votre époux Et pour vous l'annoncer j'ai doublé de vitesse : Comme de l'éperon, poussé par sa tendresse, Le ti'aître a rendu vain notre secret espoir. Noble dame , souffrez que je sois pour ce soir Votre hôte.

LADV MACBETH.

Le plus cher des honneurs que j'envie, Sire, est de vous servir tous les jours de ma vie.

DUNCAN , offrant la main à lady Macbeth.

Conduisez-moi, Madame, à ce héros vainqueur : Vous savez à quel rang je l'ai mis dans mon cœur.

Il« sortent.

SCÈNE VII

Un vestibule, au château d'Inverness , précédant la grande

salle des festins.

Entre MACBETH. Il est en proie à une vive agitation.

MACBETH, seul.

Oui ! si tout finissait avec l'œuvre accomplie ; Si de Timpunité , quand la tâche est remplie , On avait l'assurance !... Oui ! comme résultat, Si le succès toujours couronnait l'attentat ! . .. Oui ! si la main savait, pendant la nuit profonde, Tout sceller d'un seul coup, sans soulever le monde ^ L'âme alors oserait en ses emportements Braver du Dieu vengeur les lointains châtiments ! Mais non ! C'est siu: la terre, ici-bas que commence A fi^apper la Justice : elle y tient la balance Et pèse sans merci tous les actes humains.

Qui fait couler le sang, voit ce sang sur ses mains S'imprimer, quoi qu'il fasse, en tache indélébile ; L'homme qui lâchement et dans l'ombre distille Un poison, souvent boit le breuvage empesté Pour la perte d' autrui vainement apprêté ! . . .

Après un silence.

Il est là ! sous mon toit ! La double sauvegarde De l'hospitalité , du sang royal le garde :

Son sujet, son parent, je dois le protéger, Son hôte, loin de lui détourner tout danger... Et j'irais le frapper ! . . .

ACTE I, SOÉNE Vil

Avec aUendrissenient.

Puis ce Duncan pratique Si bien ses grands devoirs ! Son cœur tendre s'applique Â mettre un frein si doux à son commandement : Tant de vertus enfin plaident éloquemmenl Pour ce roi simple et bon ! . . . Quelle main exécrable Oserait menacer sa tête vénérable , Sans qu'éclatât soudain et l'indignation De la terre , et du Ciel la malédiction ? • On verrait la Pitié dans des transes mortelles . S'élancer sur les vents aux invisibles ailes, Et, glaçant l'univers aux cris de ses douleurs. Emplir les cœurs de deuil et tous les yeux de pleurs ! Non, je n'ai pas l'audace implacable qui pousse A de pareils forfaits ! Mon courage s'émousse , Ma volonté se brise, et sous l'émotion, Sous l'effroi qui m'étreint , meurt mon ambition !

Entre Udy Macbelh .

Que me veut-on ?

LADY MACBETH

Duncan quitte à Tinstant la table :

Ta sortie avant lui m'a paru regrettable.

L*a-t-il vue?

LADY MACBETH

Oui sans doute.

MACBETH

Il faut abandonner Ce projet monstinieux où tu veux m'entraîner :

Dans les faveurs du roi songe à ma part brillante ; Entends la voix de tous à Tenvi bienveillante Dans un concert sans fin exalter mon honneur : Oh ! ne va pas détruire un si noble bonheur!

LADY MACBETH, avec emporieoicnt.

Qu'était donc ton courage ? Une menteuse ivresse , Puisque, l'ivresse éteinte, à Tinstant même il cesse. Eh quoi ! pour ce dessein entre nous deux conclu Tu serais maintenant sans force, irrésolu?... Prétends-tu rassurer mon cœur sur ta tendresse Par ce lâche abandon du rêve qu il caresse ?

Toujours ainsi : vouloir, mais non pas accomplir!... honte ! Voici l'heure où nous devons cueillir Ces biens en qui tu vois rornement de la vie, Et tu la choisirais pour trahir notre envie?...

Avec une eiplosiou de dédaio.

Le chat a ces pudeurs en s'approchant de l'eau ; Il voudrait le poisson , mais sans mouiller sa peau ' .

MACBETH

Mon audace ose tout ce que peut oser l'homme : S'il en est qui font plus , dis comment on les nomme ?

LADY MACBETH

Mais alors quel démon te fit mettre en mon sein Le germe d'où naquit un si vaste dessein?

Tu te crois un cœur d'homme et parles de prouesses : Non, ton cœur ne connaît qu'inconstance et faiblesses ;

' Cette image est la reproduction du dicton latin :

Ca(us amat piscesy sed non vuU tangere plantas.

ACTE I, SCÈNE VU

Ce qu'il faut^ moi je dis, pour être bomme vraiment C'est quand on a juré, de tenir son serment!... I/occasion , le lieu nous sont ici propices : Tu les cherchais... Eh bien, faisons-en nos complices!...

Arec exaltation.

Où Famour d'une mère est-il plus triomphant Que dans le soin jaloux d'allaiter son enfant? J'aurais arraché, moi ! sa lèvre caressante De mon sein et broyé sa cervelle innocente, hi je 1 avais jure !

MACBETH, sourdement.

Mais si nous échouons?

LAD Y MACBETH, éclatant.

Nous, échouer? jamais ! Vite ici renouons ,

Nos forces en faisceau pour la crise suprême .,

Et le but est atteint ! .. . C'est pour cette nuit même !

Quand Duncan dormira de son sommeil pesant,

— La fatigue, à cet âge, est d'un poids écrasant, —

Nous viendrons épier ses chambellans stùpides t

Où je les veux conduire ils vont à pas rapides ;

Leur esprit se répand en divagations :

J'ai pourvu de ces mains à leurs Ubations ! . . .

Sitôt que nous verrons la torpeur de l'ivresse

Pénétrant tout leur être en demeurer maîtresse

Et les plonger tous deux dans un sommeil de mort,

Macbeth ! ce sera l'heure écrite par le sort !

L*heure de consommer sur Duncan l'œuvre sombre

Sans fléchir!... Qui verra nos pas furtifs dans l'ombre?

Et quand nous emplirons les airs de nos clameurs, Épouvantant ces murs de nos feintes terreurs ; Quand nous protesterons que les auteurs perfides Du meurtre, que les seuls, que les vrais régicides Sont ses deux chambellans... qui voudra contester La fable que notre art saura si bien conter?

MACBETH, hors de lui.

N'enfante que des fils , 6 femme à Tâme forte ! Ta nature indomptée et fière ne comporte Qu'une race de fils !

Se parlant, comme dans UD réfe.

Oui ! lorsque , tous les deux , On les verra demain couverts du sang hideux Dont nous aurons souillé leurs mains et leur visage, Ils seront les auteurs de ce meurtre sauvage.

LADY MACBETH

Et pour mieux empêcher les soupçons vacillants De se fixer ailleurs que sur les chambellans, Nous ne ferons emploi que de leurs propres armes : Plus tard éclateront bruyamment nos alarmes.

MACBETH, avec résolution.

C'en est fait! Je roidis les fibres de mon cœur

Et j'irai jusqu'au bout dans cette œuvre d'horreur!

Sortons. Il faut garder un maintien intrépide

Et d'un front vertueux masquer mon cœur perfide.

Us sortent.

SCÈNE PREMIÈRE

Une cour intérieure du château d'Inverness, donnant accès dans divers appartements et particulièrement dans ceux qui sont occupés par le roi. Il est nuit. Le temps est très-sombre.

Entrent FLÉANGE et BANQUO.

Un SERVITEUR les précède portant une torche allumée.

BANQUO

Dis-moi Theure, Fléance, et comment est la nuit?

FLÉANGE.

Je crois bien que Thorloge a dû sonner minuit ; Le ciel est très-couvert et la lune se voile.

BANQUO 9 se débarrassaDt de ses armes et les faisant passer à son fils.

Prends ces armes, mon fils.

Regardant le ciel.

C'est vrai. Pas une étoile A la voûte du ciel ne brille en ce moment.

Se parlant â lui-même.

Qu'est-ce donc? Qu'éprouvé-je?. . . Est-ce un pressentiment? Je ne sais quelle va(][ue et sombre inquiétude Assiège mon esprit. Brisé de lassitude ,

J'aurais voulu dormir... J'ai peur de me plonger Dans les rêves troublés d'un repos mensonger.

A son fils.

Va , mon fils , il est tard.

Le rappelant.

Rends-moi pourtant mes armes.

Fléance sort. Banquo coogëdie le tenriteur d*un geste.

Qui vient là?

Entre Macbeth, précédé d'un serviteur qui porte un flambeau.

MACBETH

Votre ami.

BANQUO

La nuit a bien des charmes Que vous ne soyez point à cette heure couché. Je sors de chez Duncan. II s'est montré touché De votre noble accueil. Ses volontés expresses Portent qu*à tous vos gens il soit fait des largesses.

Lui offrant un objet.

Voti*e femme , en retour de son empressement , Voudra bien accepter du roi ce diamant.

MACBETH

Des apprêts trop hâtés n'ont pas permis de faire

Ce que voulaient nos cœurs dans leur désir de plaire.

BANQUO

Tout était à souhait... J'ai rêvé, l'autre nuit,

Des trois sinistres sœurs : pour vous, mais c'est fortuit,

De leurs prédictions Tune est réalisée.

ACTE II, SCENE 1. U

MACBETH

Mon Dieu, leur bavardage est loin de ma pensée*. • Pourtant... si vous avez un moment de loisir, D'en causer avec vous j'aurais quelque plaisir*

BANQUO

A votre aise.

MACBETH

Les sœurs traçant nos destinées Les ont , je m'en souviens , Tune à l'autre enchaînées : Avec moi liguez-vous pour seconder le sort. . , Que d'honneurs j'entrevois dans notre étroit accord !

BANQUO, froidement.

A briguer trop d'honpeurs l'Honneur périt peut-être : Or, je veux le mien sauf... Ne faut-il rien promettre Qu'un cœur droit désapprouve? Alors, parlez.

MACBETH, elacial.

Bonsoir.

BANQUO, le regardant fixcmeut.

Que Dieu soit avec vous et vous garde ! Au revoir.

Banquo fort.

MACBETH , au serviteur, le coogëdiaut.

Rentre tout disposer. Que la cloche m'appelle Quand ta maî-tresse aura besoin de moi chez elle.

Le serviteur sort.

Nuit profonde. L'oraçc gronde. Des éclairs brillent. Macbeth est seul

Son agitation va croissant.

MACBETH , le rrgard fixe, épouvante.

Est-ce bien un poignard qui surgit devant moi , Le manche vers ma main? Il est là : je le voi !... Viens , que je te saisisse ! ... Il reparaît encore ! . . . Instrument meurtrier que mon regard dé-vore , Flamboyant à la vue , impalpable au toucher, Je te vois... je te sens... je ne peux t'approcher ! N'es-tu donc qu'un poignard forgé par la pensée , Qu'un rêve mensonger de mon âme insensée?

Non ! tu t' offres réel à ma main de bourreau , Gomme ce fer glacé

Tirant un poignard.

que je prends au fourreau; Tu viens armer mon bras dans T attente du crime : A tes pâles lueurs j'irai vers ma victime !...

Son délire augmente.

Mes yeux sont les jouets de tous mes autres sens , Ou seuls les valent tous. Par ces yeux je te sens !... Dieu du ciel ! sur ta lame

un sang auguste roule , Et de là sur ma main goutte à goutte découle !...

Aprét nn silence . ayec une joie soudaine.

Non ! non ! Ce n'est qu'un rêve, et ma seule terreur Évoquait à mes yeux des visions d'horreur :

Ce poignard me mentait !

Il reprend d'un ton morne.

La nuit est sur la terre :

Tout au sommeil demande un repos salutaire ; La nature assoupie est comme dans la mort , Mais les songes hideux hantent Thomme qui dort.

ACTE II, SCENE II

La pâle Hécate accourt présider à l'orgie Où l'appelle, où l'attend la sanglante magie ; C'est l'heure où l'assassin entend hurler le loup : A ce signal d'alerte il presse tout à coup Sa marche cauteleuse ; et, cachant son visage , Tremblant , à pas furtiis , aiguillonnant sa rage , n va , comme Tarquin , vers son but odieux , S'apprêtant à porter le coup insidieux !

Avec dëtetpoir.

Ne te dérobe point sous moi, Terre ! N'écoute Ni mon souffle fiévreux , ni mes pas sur la route ! Pierres ! ne dites rien , et ne vous dressez pas Menaçantes d'horreur devant un tel trépas !

La fureur ranime de nouveau.

Mais il vit! Et je parle !... Allons, l'instant approche : Que l'action succède aux paroles !

On entend le son d'une cloche , signal de lady Macbeih.

La cloche ! . . .

Quelques pas, et c'est fait ! . . . Dors, Duncan, dors ! ... Ce fer Ou te conduit au ciel, ou te plonge en enfer!

Il pénètre résolument dans la chambre du roi. Au même moment, lady Macbeth paraît du côté opposé. *

SCÈNE II

LADY MACBETH, seule.

Ils ont trouvé l'ivresse où j'ai puisé l'audace : Mon sang s'est embrasé dans le vin qui les glace !

Elle écoule.

Ce cri?... c'est le hibou, veilleur de nuit hargneux

U MACBETH

Qui jette à ces dormeurs un bonsoir dédaigneux.

Elle s'avance , et jette un regard ardent dans les appartements du roi.

Il est entré!... Je vois par la porte entrouverte Des chambellans couchés la double masse inerte. Oh! les beaux défenseurs de leur maître qui dort! Mes drogues ont agi... Que leur sommeil est fort! Est-il sûr que la vie en leur corps fonctionne?

MACBETH j de l'intérieur de rapparieineut.

Qui va là ?

LADY MACBETH, prise de terreur.

*Dieu ! quelle est cette voix qui résonne?

S'ils allaient s'éveiller ! Si le plan avorté Déjouait les calculs de ma témérité?... J'avais placé pourtant leurs poignards bien en vue... Il fallait m'en servir ! . . .

Avec un redoublement d'efFroi.

Non ! J'aurais , éperdue , Cru voir dormir mon père en ce vieillard... la nuit!

Macbeth réparait, livide , épouvanté , tenant un poignard sanglant , de chaque main.

Mon mari !

MACBETH y articulant A peine.

Tout est fait!... N'entends-tu pas de bruit?

LADT MACBETH.

Je n'entends que le chant du grillon et la plainte Du hibou... Mais ta voix, frémissante de crainte, C'était bien elle ?

ACTE II, SCÈNE II

MACBETH

Quand ?

LADY MACBETH

Là!

MACBETH

Comme je sortais ?

LADY MACBETH

Oui!

MACBETH, aycc terreur.

Oui! c'était bien moi. Pendant que j'écoutais... Maïs toi?... N'as-tu rien vu dans les chambres voisines?

Désignant ane porie.

Qui dort là?

LADY MACBETH

Donalbain.

MACBETH 9 arec une explosion de détespoîr, en regardant tes maini.

Oh ! les mains assassines !

LADY MACBETH

Eh ! pourquoi s'arrêter sur un sujet pareil !

MACBETH, égaré.

L'un des deux en rêvant riait dans son sommeil ; L'autre « Au meurtre ! w a crié. Tous deux à la lumière Ouvrant des yeux troublés, ont, comme une prière. Marmotté quelques mots ; le premier s'exclamant : ^ Dieu nous protège ! » Et l'autre : « Amen! «en s' endormant. Ils voyaient, on l'eût dit, ces deux mains homicides !

Moi, qui les entendais de mes lèvres livides

Je n'ai pu dire « Amen ! » à leur prière à Dieu !

LADY MACBETH

Pour ces gémissements est-ce l'heure et le lieu?

Ah ! que n*ai-je pu dire : Àmen, moi ! Tout infâme Que je suis , ce seul mot eût apaisé mon âme ; Mais XAnien est resté figé dans mon gosier.

LADY MACBETH

Tes esprits égarés volent comme un coursier

Sans frein. Ces choses-là, mieux vaut qu'on les oublie

MACBETH , déplus en plus ezahô.

N'entends-tu pas la voix tonnante qui publie : u Ne dormez plus ! Macbeth a tué le sommeil, M Le sommeil innocent qui croyait au réveil ! . . . « Le sommeil qui défait la trame enchevê-

trée « Des soucis ! . . . Le sommeil qui coupe la durée « De nos maux !... Le sommeil, ce baume souverain « Qui donne au cœur l'oubli, le repos à la main !... M liC sommeil, mort vivante et Taliment suprême « Du banquet de la vie ! »

LADY MACBETH

Ilclas ! Démence extrême !

MACBETH

.rentend s, j'entends l'écho qui répète le son De cette voix criant à toute la maison :

ACTE II, SCENE II

« Debout tous ! Au sommeil arrachez vos paupières !... « Glamis ! Cawdor ! Macbeth ! dont les mains meurtrières a Ont tué le sommeil , plus de sommeil pour toi ! tt Plus de sommeil jamais ! Assassin de ton roi ! »

LADY MACBETH

Qui l'entend, cette voix?... Ta seule fantaisie

Égare ainsi tes sens jusqu'à la frénésie.

Reviens à toi, cher thane. Il ne faut qu'un peu d'eau

Pour effacer le sang qui s'attache à la peau :

Tu laveras tes mains. Mais pourquoi l'imprudence

D'avoir pris ces poignards, tandis qu'en évidence

Il fallait les laisser auprès des chambellans ?

Va poser sur leurs lits ces deux fers ruisselants

Et de sang barbouiller leurs mains et leur visage.

MACBETH

Assez. Restons-en là de ce sanglant ouvrage.

Quand y penser suffit à me glacer d'horreur.

Le revoir me ferait expirer de terreur !

LADY MACBETH

Tu seras donc toujours sans force et sans courage ! Donne-moi ces poignards.

Elle les lui preDcl des mains.

Gomme une vaine image , Qui ne sait impuissants le sommeil et la mort ? Quel autre qu'un enfant peut avoir ce transport De frayeur à l'aspect d'une inerte peinture?... S'il reste assez de sang encor dans sa blessure ,

J'en veux teindre la face à ces honteux valets : Les indices contre eux seront ainsi complets.

Elle entre dans les apparlemeots du roi armée des deux poi(jaards. A ce moment

on frappe aux portes extérieures du château.

On frappe !... Que tout bruit, et qu'un rien me remue !

Contemplant de nouveau sa main droite ayec désespoir.

Oh ! Teffroyable main! Détourne-toi, ma vue!... Tous les flots de Neptune entreprendraient en vain De nettoyer le sang qui souille cette main :

Les mers verraient plutôt dans leurs couches profondes Ce sang rouge, y tombant, rougir leurs vertes ondes !

Lady Macbeth rentre. Elle est p^le, mais impassible. LADY MACBETH, montrant ses mains rouges de sang.

Regarde! De tes mains mes mains ont la couleur. Mais, moi, je ne gémis que sur ton faible cœur... A la porte du Sud entends comme l'on frappe ! Qu'en ses appartements chacun de nous s'échappe... Un peu d'eau chassera ce sang accusateur...

Eh quoi! ne sais-tu prendre un visage d'acteur?

On frappe de nouveau.

Écoute ! on frappe encore. Allons, le temps nous presse, Quitter ces oripeaux de fête et d'allégresse. De vêtements de nuit prudemment nous couvrir Et nous tenir tout prêts, s'il faut, pour accourir...

Nul ne doit soupçonner ta veille prolongée

Viens, viens calmer le trouble où ton âme est plongée.

MACBETH

Non! le néant plutôt qu'un pareil souvenir!

SCÈNE III

Entre UN PORTIER. Il porte un trousseau de clefs à la main. Sa démarche se ressent un peu des libations de la nuit. Le jour se fait. Coups redoublés au dehors.

LE PORTIER

Us y vont bien, ma foi; qu'ils s'en passent l'en vie.

Sans se préoccuper du bruit aux perles extérieures.

Çà ! si je m'érigeais en portier de l'enfer?

Quelle aimable besogne auraient ces clefs de fer !

On frappe toujours.

On frappe. Qui va là?... C'est ce fermier, je pense, Qui , voyant la disette au lieu de l'abondance , S*est pendu ?

Il fait mine d'ouTrir et d'introduire le fermier.

Mon brave homme , ayez plus d'un mouchoir :

Vous allez suer ferme en ce rude chaufFoir.

On frappe encore.

On frappe encore.

II fait mine d'ouTrir et d'introduire un nouveau personnage.

Ah ! bon. Au tour de l'hypocrite Qui jurait blanc et noir et s'imaginait quitte , Le saint homme , en mentant pour la gloire de Dieu !

Mais le diable y voit clair qui Famène en ce lieu. Entrez , maître cafard .

On frappe avec violence, le portier fait encore mine d'ouTrir. Riant â la vue de son personnage imaçinaire.

L'excellente folie!

C'est ce tailleur anglais, un fripon qui s'oublie Jusqu'à vouloir rogner sur le drap plus qu*étroit Que portent nos voisins d'au delà du détroit'. Entrez, malin tailleur, entrez : le feu pétille ; Vous chaufferez vos fers.

On frappe avec colère. Le portier avec humeur.

A la fin Ton m'étrille Avec tout ce tapage. Il n'est pour mes vieux os Dans ce métier d'enfer, je le vois, nul repos : Du diable si je veux être portier du diable !

Se ravinant.

£t pourtant... C'eût été chose bien enviable Que de voir défiler ce cortège de gens Qui prennent tout joyeux les sentiers engageants De la vie , et vont droit en enfer.

Les coups redoublent. Le portier avec colère.

On arrive...

A-t-on jamais frappé de la sorte ! Qui vive ?

11 sort et va ouvrir la grande porte du château. Entrent Macduff et Lenoz, précédés du portier qui les salue jusqu'à terre.

Messieurs, n'oubliez pas le portier.

MACDUFF

Çà , l'ami ,

' Plaisanterie à Tadrcsse des hauts-de-chausses étriqués des Français.

ACTE II, SCENE III

Tu t*es donc couché tard qu'on te trouve endormi A cette heure?

LE PORTIER

Ma foi , Monsieur, et sans bravades, Le coq avait chanté deux fois que nos rasades AUaient toujours bon train. Notez que la boisson A le don d'engendrer trois choses à foison...

MACDUFF, s'amusa Di de son bavardage.

Qui sont?

LE PORTIER, comptant sar ses doiçts.

IjC rouge au nez, le sommeil, T... '

MACDUFF, l'arrêtant.

On devine.

LE PORTIER, faisant un geste d'assentiment, reprend.

Mais quant à la luxure , elle a peu, j'imagine, A s'en louer, le vin coupant la faculté De pourvoir au besoin par lui-même excité :

Il fait, mais pour défaire; il provoque l'envie ; La pousse à bout... et puis, la jette inassouvie Dans le sommeil.

MACDUFF, souriant.

De fait, tu dois savoir ses tours.

* Nous n'ayons pas osé , malg^rë notre religieux respect du texte de Shakespeare, traduire la troisième chose qu'engendre la boisson. Le mot absent, ainsi que nous le faisons dire à Macduf!, se devine, sans qu'il soit besoin de l'exprimer.

LE PORTIER

Oui-dà. Mais il n'est pas notre maître toujours ; Il m*a poussé tantôt mainte botte secrète , Mais c'est bien moi vraiment qui de lui m'inquiète : Si vigoureux qu'il soit, j'en viens toujours à bout.

MACDUFF

C'est assez bavarder. Ton maître est-il debout? Tout ce bruit doit avoir trahi notre venue.

Katre Macbeth. Il a changé de Tétemenli , soa attitude eit froide et calme.

Le voici justement.

LENOX

Macbeth, je vous salue.

MACBETH

Soyez les bienvenus.

MACDUFF

Savez-vous si le roi , Digne thane, est levé?

MACBETH

Pas encore.

MACDUFF

Je doi L'éveiller, c'est mon ordre, à l'aube matinale : L'heure est presque passée.

MACBETH

A la chambre royale Laissez-moi vous conduire.

ACTE II, SCÈNE IIÏ. W

MACDUFF

Allons , bien que vraiment Je me sente confus de tant d'empressement.

MACBETH

Ce service est de ceux qu'on est heureux de rendre : Parler ici d'ennui serait mal me comprendre.

Le condaiMQt jusqu'à rentrée des appartetnenit du roi.

Voici la porte : entrez.

MACDUFF

J'obéis en ceci Aux volontés du roi.

MacdoiF pénétre chez le roi. Macbeth revient vers Leuox. Il est pAle et inquiet.

LENOX

Duncan part-il d'ici Aujourd'hui , que l'on sache ?

MACBETH

Oui , c'était sa pensée £n venant.

LENOX

Quelle nuit , que cette nuit passée ! Où nous étions , les toits volaient par grands éclats Aux rafales du vent. Dominant le fracas De la tempête , on dit que des voix inconnues En lugubres accents se parlaient dans les nues. Comme prophétisant au monde épouvanté L'avènement prochain d'une calamité ;

5^f MACBETH.

Et le hibou mêlait , au milieu des ténèbres , Sa discordante note à tous ces bruits funèbres : Quelques-uns même ont cru que la terre tremblait , Semblant prise de fièvre.

MACBETH, sourdement.

Oui , la nuit recelait Bien des terreurs.

LENOX

Je peux à peine encore y croire :

Une semblable nuit n'est pas dans ma mémoire.

MacdufF reparaît. Il est cq proie A la plus TÎoIente agitation.
MACDUFF.

Horreur! horreur! horreur! Quel cœur peut concevoir > Quelle langue exprimer ce que je viens de voir?

MACBETH ET LENOX, à la fois.

Que dites-vous ?

MACDUFF

Entrez ! et vous verrez le crime Étaler son chef-d'œuvre ! Oui ! ton temple sublime y Seigneur! est détruit!... Souffle qui Fanimais , Sainte vie ! es-tu donc envolée à jamais ?

Que parlez-vous de vie?

LENOX

Est-ce , ô ciel ! de la vie Du roi ?

ACTE II, SCÈNE III

MACDUFF

Pénétrez là ! Trahison ! Perfidie !

Les Gorgones jamais sous leur masque odieux N'ont d'un pareil spectacle épouvanté les yeux. Ne me demandez pas de parler davantage :

Pour dire un tel forfait il n'est point de langage !

Macbeth et Lenox entrent précipitamment chez le roi.

Au meurtre ! Qu'on s'éveille ! Oh ! sonnez le tocsin ! Debout , Banque ! Debout , Malcolm et Donalbain ! Secouez le sommeil , ce mensonger emblème De la mort ! Accourez voir la mort elle-même , Terrible comme au jour du dernier jugement !

Malcolm ! Banque ! venez , — di'apés lugubrement Gomme si vous sortiez du tombeau redoutable , — Maudire et dénoncer ce meurtre épouvantable !

On accourt de tous côtés. Les cloches du château sont yiolemment a{*itées.

Lady Macbeth parait, affichant un désordre calculé dans êc* Télemeats

et dans sa personne.

LADY MACBETH

Pourquoi tout ce tumulte et ces cris désolés? Que se passe-t-il donc? Au nom du ciel, parlez!

MACDUFF

Vous ne sauriez entendre un tel récit , Madame , Sans en mourir. Fermez vos oreilles de femme !

Entre Banque MacdufF, briiié, tombe en san^jlotant dans ses bras.

Banque ! notre maître est mort assassiné.

LADY MACBETH

Dieu vengeur ! Sous mon toit ! . . .

56 MACBETH

BANQUO, à lady Macbeth.

Où qu on l'eût machinéi L'horreur suivrait partout ce forfait exécrable ! . . . Mais non ! non ! cher Macdufif, ceci Q*est pas croyable ; Rétracte-toi. Dis-nous que ce roi vénéré , Que Duncan n'est point là lâchement massacré !

Reoireat Macbeth et Lenoi.

MACBETH y «'arrêtant sur le seuil de la chambre du roi. D*UD ton solennel et désolé.

Si j'étais mort une heure avant sa mort cruelle , *

On aurait dit ma vie heureuse autant que belle.

Mais désormais mes jours ne sont que vanité :

La gloire, la vertu, l'honneur, la sainteté.

Tout a péri. J'ai bu le vin pur de la vie ;

Dans ma coupe il n'est plus qu'amertume et que lie !

Entrent Malcolm et DoDalbain.

DONALBAIN

Qu'est-il donc arrivé?

31ACBETH.

Quoi ! les plus malheureux Sont les derniers instruits de leur sort désastreux ! La source où votre sang prit naissance est tarie, Et la tige où tous deux vous fleurissiez, flétrie !

MACDUFF

Votre père n'est plus ! Un lâche assassinat...

MALCOLM

Mon père assassiné!... Quel est le scélérat?...

ACTE II, SCÈNE m

LENOX

Dans les deux chambellans, d'après tous les indices, U faut voiries auteurs du crime, ou des complices.

Malcolm et Donalbain demeurent pétrifiés de douleur. BÂN-QUO éclatant, les yeux ardemment fiiés sur Macbeth.

Les auteurs de ce meurtre , eux ?

A Leiioi.

Leur complicité , A quels signes a-t-elle à vos yeux éclaté ?

LENOX

Le sang baignait leurs mains et souillait leur visage. J'ai trouvé deux poignards, instruments de leur rage, Cachés sous leur chevet, sans même être essuyés. Leurs regards éperdus, leurs esprits

dévoyés. Tout en eux m'a montré, prouvé leur infamie : Comment put-on remettre à leur garde ennemie La sûreté du roi ?

Quel fatal mouvement De les avoir tués dans mon saisissement !

MAGDUFF, indigné.

Vous les avez tués ? Était-ce votre office De vous saisir ainsi des droits de la justice ? Étrange emportement !

MACBETH

Troublé par la douleur , Je n'ai pu maîtriser Félan de ma fureur.

Et devais-je, au surplus, m'imposer la prudence, Hésiter, quand j'avais sous mes yeux l'évidence?... Qui de vous , en voyant : là , Duncan étendu ,

— Son noble front glacé , tout son sang répandu , Et dans son flanc royal cette horrible blessilre Qui demande vengeance à toute la nature ; — Ici , ses assassins , livides , pantelants ;

— Pour gaine, des caillots à leurs poignards sanglants; — Qui de vous, pour le roi brûlant de ma tendresse. N'eût senti s'allumer sa fureur vengeresse?

LADY MACBETH, fcignaot de s'évanouir.

Emmenez-moi d'ici ! . . .

MAGDUFF, aux femmes de la suite.

Venez la secourir.

Pendant qu'on cntoare lady Macbeth, Malcolm s'est approché de Donalbain.

MALCOLM, bas à Donalbain.

Entends-les, comme ils sont ardents à discourir,

Et nous qui perdons tout, devons-nous seuls nous taire?

DONALBAIN

Pourquoi parlerions-nous ? Le monstre sanguinaire Nous épie et voudra couronner son forfait ; Pour lui, nous deux vivants, tout n'est pas encor fait. Fuyons, crois-moi : courons cacher au loin nos larmes.

MALCOLM

Pour nous venger ensuite, ô frère, où sont nos armes?

ACTE II, SCÈNE III

BANQUO , aux femmes de lady Macbelh, qui est restée en apparence ëvanoaie.

Il vaut mieux l'emmener.

Ou emmène lady Macbeth. S'adressant à toute l'assistance.

Rentrons. Revêtons-nous D'un autre habit plus digne, et puis rendons-nous tous Dans la salle d'honneur. Il convient qu'on s'assemble, Et que nos jugements en agissant ensemble Sou-

mettent sans merci cette horrible action Au creuset d'une prompte et ferme instruction.

LeTant solennellement les yeux au ciel.

J'ai le cœur assiégé de terreurs et de doutes : Cherchant ma force en toi , Dieu puissant qui m'écoutes , Contre la trahison à mort je combattrai Et je jure, ô Duncan, que je te vengerai.

MACBETH

Moi de même !

TOUS

Et nous tous !

MACBETH

Donc, qu'un bref intervalle Suffise et nous retrouve assemblés dans la salle.

TOUS

Nous y serons.

Tous sortent. Malcolm et Donalbain sont soûls demeurés.

MALCOLM

Mon frère , as-tu jamais compté Tous les pièges tendus par la duplicité ?...

Je ne les suivrai point. Je pars pour l'Angleterre.

DONALBAIN

C'est bien. Moi, pour Tlrlande. En la terre étrangère,

L'un de l'autre éloignés nous éviterons mieux

D'assassins sans pitié les coups insidieux.

La trahison se masque ici sous un sourire :

Tel nous tient de plus près qui cependant n'aspire

Qu'à verser notre sang pour hâter son essor.

MALCOLM

Oui ; mais comme le trait n'a pas atteint encor Tous ceux qu'il veut abattre, à cheval au plus vite Et quittons à jamais cette terre maudite.

Ils sortcoc.

SCÈNE IV

La campagne aux entrons du château d'Inverness. Le jour est sombre et blafard.

Entrent ROSSE et un vieillard.

LE VIEILLARD

J'ai soixante-dix ans. J'ai vécu de longs jours : Vainement ma mémoire en remonte le cours , — Et j'ai connu pourtant bien des

choses terribles , Pour trouver un forfait , parmi les plus horribles , Que ne fasse pâlir celui de cette nuit.

ROSSE

Bon père ! aussi voyez comme le ciel poursuit Le théâtre sanglant de cet infâme outrage.

ACTE If, SCENE IV

L'heure annonce le jour ; mais pour s'ouvrir passage A travers ce rideau de lourde obscurité , Le (lambeau voyageur lutte comme arrêté.

Est-ce que de la nuit la victoire est entière , Ou bien que par pudeur le dieu de la lumière Se voile le visage et craint de se montrer?

LE VIEILLARD

Et que de faits encor qui pourraient avérer Combien tout à cette heure agit contre nature ! Ne viens-je pas de voir un faucon la pâture D'un hibou?

ROSSE

Les chevaux de Duncan !... ces chevaux, Si dociles au frein , si nobles et si beaux , Beprenant tout à coup leur naturel sauvage , Ne les a-t-on pas vus , l'œil enflammé de rage , Les crins dressés , s'enfuir follement effarés !

LE VIEILLARD

On dit même qu'entre eux ils se sont dévorés !

ROSSE

Je Tai vu , je le puis attester, ce prodige.

Entre MacdufF.

Mais n'est-ce pas Macduff, qui vers nous se dirige? Quoi de nouveau , seigneur?

MACDUFF

Ne le savez- vous pas ?

ROSSE

Aurait-on découvert les meurtriers ?

MACDUFF

Hélas!.

Les chambellans sont seuls impliqués dans F enquête , Et Macbeth par malheur les a tués.

ROSSE

On prête Trop peut-être à ces gens. Quelqu'un les a gagnés.

MACDUFF, avec douleur.

Les fils du roi , dit-on ! . . . Ils se sont éloignés ; Et leur fiiite à plus d'un fait présumer probable La part qu'ils ont dû prendre à ce crime exécrable

ROSSE

La nature ose à peine admettre un tel forfait !

Ambition impie ! Et voilà par ce fait

Que Macbeth est laissé seul héritier du trône?

MACDUFF

Macbeth est élu roi. Prochainement à Scone ' Vous pourrez assister à son couronnement.

ROSSE

Étranges coups du sort!... A quand Fenterrement Du roi?

' Scone, à deux milles de la ville de Perth, fut long^temps le lieu du couronnement et la résidence favorite des rois d'Ecosse.

ACTE II, SCÈNE IV

MACDUFF

Nous le portons demain au monastère ' Dlona, de nos rois la tombe héréditaire.

ROSSE

Vous rendez-vous à Scone?

MACDUFF

A Scone ? Non ! cousin ; Je m'en retourne à Fife, y cacher mon chagrin.

BOSSE. '

Et moi, je vais à Scone.

M,ACDUFF.

Allez : que tout s'y passe Au gré de vos désirs. Quant à moi , tout m'en chasse. J'appartiens au passé , non au présent.

BOSSE, auTieillard.

Adieu , Mon bon père.

LE VIEILLABD.

Messieurs , soyez bénis en Dieu !

lis sorteDt.

■Le monastère de Sainte- Colombe , dans Ttle d*Iona, située sur la côte ouest du comté d'Arg^yle , fut le lieu de la sépulture de plusieurs rois d'Ecosse.

FIN UU UKVXIEMK. ACTK.

SCÈNE PREMIÈRE

A Fores. Un appartement dans le palais.

Entre BÀNQUO.

BANQUO, seul.

Te voilà devenu tout ce qu'avaient promis

Les arrêts du destin : Gawdor et roi, Glamis!

Mais qui peut voir, au fond de ce drame insondable ,

Si tu ne jouas point le jeu le plus damnable?...

Les sœurs ont dit encor que, de ta royauté,

Rien ne se transmettrait à ta postérité,

Tandis que je serais et le père et la tige

D'une suite de rois ! A cette heure , ô prodige !

Ce qu'elles ont prédit est une vérité

Pour l'un !.. . Alors pour l'autre ?. . . Est-il donc décrété ,

Si vaine que je juge une telle espérance,

Que mes fils régneront?... Mais quelqu'un vient. Silence!

Knireoc Macbeth roi,lac]y Macbeth reine, Lenoi, Ro«te , teigoeart et dames de la suite. Macbeth et lady Macbeth ont la couronoe en téie. Fanfares à leur entrée.

MACBETH^ faisant é Banquo Taccueil le plus empressé.

Voici le plus aimé de nos hôtes.

LADY MACBETH

Sans lui , Vide eût été la fête, et le charme en eût fui.

MACBETH

Nous requérons, Banquo, votre présence amie Au grand festin d'honneur et de cérémonie Que nous donnons ce soir.

BANQUO

Votre Grâce ' sait hien Qu'à tous ses vœux m'enchaîne un dévoûment ancien.

MACBETH

Montez-vous à cheval avant dîner?

BANQUO

Oui , Sire , J'en ai fait le projet.

MACBETH

C'est fort bien. Je désire Sur maintes questions vos avis précieux :

Nous les prendi'ons demain au conseil... Vers quels lieux

Dirigez- vous vos pas?

BANQUO

Pour ma course lointaine Ce qu'il reste de jour pourra suffire à peine ;

* Titre qui, ju8qu*à Henri VIII d'Anglcten*e , équivalait, pour lc« rois de ce pays, à celui de Majesté, et que Shakespeare introduit par assimilation à la cour écossaise.

ACTE m, SCENE I

Mais, dût jusqu'à la nuit marcher mon bon cheval, Je serai de retour pour le banquet royal.

MACBETH

N*y manquez pas au moins.

BANQUO

Mon devoir le commande.

J'apprjends que nos cousins cherchent Tun en Irlande

Et l'autre en Angleterre à se réfufjier.

On les entend, dit-on , effrontément nier

Leur parricide impie, et par cent impostures

A l'envi s'efforcer, en nous couvrant d'injures,

De rejeter sur nous leur culpabilité.

n faut que tout ceci demain soit agité

En conseil. Plusieurs points d'une égale importance

Nous font y désirer votre utile présence...

Mais nous vous retenons. A cheval! Hâtez-vous!...

Dans cette excursion votre fils, dites-nous,

Vous accompagne-t-il ?

BANQUO

Oui, Sire.

MACBETH, lui tendant U main.

A vos montures Nous souhaitons vitesse et solides allures.

Adieu.

Banquo s'incline profondément, et tort.

A tonte l'assittance.

Je donne à tous entière liberté :

Le plaisir par chacun sera bien mieux goûté, Au banquet de ce soir lorsque vous et nous-même Nous nous retrouverons. Allez et que Dieu sème Ses grâces sur vos pas.

Lady Macbeth sort, suivie de toute la cour Un seul tenriteur, turuo ti^De de

Macbeth, est resté.

As-tu fait prévenir Ces hommes?

LE SERVITEUR

Ils sont là.

MAGRETH.

C'est bien ; fais-les venir.

Le servitear son.

MAGRETH, seul.

Etre OÙ je suis n*est rien, si je ne rends solide Un pouvoir chancelant. Ce Banquo m'intimide : Son caractère altier, pétri d'intégrité, A vivre avec l'honneur met trop d'austérité.

Il sait oser beaucoup : son esprit intrépide , Il est vrai , prend toujours la prudence pour guide ; Mais dès qu'il vise un but, il court droit au succès. Oh ! sa vie est un joug qui me pèse à l'excès. Son aspect paralyse et dompte mon génie :

Comme Antoine pliait devant César, je plie Devant lui !... Je l'ai vu gourmander sans effroi Les trois funèbres sœurs qui me saluaient roi, Et les sommer d'un ton de hautaine ironie

ACTE m, SCENE f

D'ouvrir devant ses yeux le livre de sa vie ; Elles ont dit alors :

Se frappant le front.

— Ces mots sont là brûlants ! — «i Qu'une race de rois sortirait de ses flancs , « Tandis que ma couronne et mon sceptre stérile u Tomberaient de mon front et de cette main vile , u Et , qu'avec moi , sans fils et sans postérité ,

u S'éteindrait pour toujours ma triste royauté ! »

Est-ce donc pour Banquo que j'ai perdu mon âme ? N'ai-je que pour ses fils commis un crime infâme ? Et n'aurais-je encouru que pour les créer rois L'enfer et ses tourments ?. . . Si ce sont là tes lois , Misérable Destin ! viens , descends dans l'arène : Nous combattrons. Je brave et ta rage et ta haine !

Éclalanl.

Les fils de Banquo , rois !

Rentre le serviteur, avec deux assattînt.

A part.

Les voici.

• Au serviteur, en le congédiant.

Veille bien :

Qu'il n'entre ici personne.

Aux astatsiiit.

Amis , notre entretien D'hier, en gardez-vous, dites-moi', la mémoire?

PREMIER ASSASSIN

Oui, ce qu*a dit le roi, le roi peut nous en croire, On s'en souvient.

MACBETH

Alors votre sajjacité A deviné Tauteur de votre adversité :

J*avais, daos votre esprit, causé votre indigence^ Mais je vous ai, je crois, prouvé mon innocence ; Et si quelqu'un vous a honteusement traités Et pour son seul profit sans scrupule exploités , A coup sûr c'est Banquo.

PREMIER ASSASSliN.

Gela saute à la vue.

MACBETH

La chose étant ainsi nettement reconnue , Etes- vous préparés à venger votre honneur?

Ou l'amour du prochain remplit-il votre cœur Au point que vous n'ayez ni haines, ni colères Contre l'infâme à qui vous devez vos misères?

PREMIER ASSASSIN

On est homme avant tout.

MACBETH

Qui donc y contredit?

On est homme. C'est vrai. De même que l'on dit : u C'est un chien » des sujets de la race canine. Mais dans le nombre il est des chiens de haute mine Ardents en chasse et fiers, aux instincts valeureux , Qui portent un nom propre et réservé pour eux. Tels, chez l'homme, ceux-là qui par le caractère Dépassent le niveau de la foule vulgaire

ACTE m, SCENE I

Et savent accomplir de mâles actions , Recueilleront rbonneur et les distinctions... Êtes- vous tous les deux de ces hommes d*élite? Ralliez-vous alors au plan que je médite...

Kclataot.

Il faut que Banque meure! Oui, pour être vengés, Vous , des maux qu'il vous a coup sur coup infligés , Moi, du tort que me fait ma haine inassouvie : Lui vivant je succombe, et s'il meurt... c'est ma vie ! Sauvez -moi : vous verrez jusqu'où vont mes bontés.

PREMIER ASSASSIN

Eh ! qu'il meure ! Ahuri des coups immérités.

Des dédains , des rebuts dont me poursuit le monde ,

Si je puis me venger, mon humeur furibonde

Est prête à tout.

SECOND ASSASSIN

Et moi, je suis très-décidé A risquer mon va-tout sur un beau coup de dé.

MACBETH, eu appuyant.

Vous jugez donc Banquo votre ennemi?

PREMIER ASSASSIN

Sans doute.

MACBETH, tic se contenant plus.

Il est aussi le mien ! Je le hais !... Quoi qu'il coûte , Sa vie est un obstacle : il me faut le franchir ; Sa présence un fardeau : je veux m'en affranchir !

J'aurais pu d*un revers de ma main souveraine Balayer Fimprudent qui m'offense et me gêne ; Mais il a des amis de qui les sentiments Commandent de ma part certains ménagements; Il me faut donc vos bras : j'en requiers l'assistance, En secret et sans bruit, c'est de toute importance.

PREMIER ASSASSIN

Ordonnez, seigneur roi ; nous saurons le punir.

MACBETH

Comme moi, n*est-ce pas, vous voulez en finir?

Vous saurez dans une heure où vous devez vous rendre :

Il ne faut ni dormir, ni vous laisser surprendre...

Ce sera pour ce S(»ir, non loin de ce palais...

Mais surtout que mon nom ne se dise jamais !

Un mot encor... Banque n'est pas seul... Son Fléance

L* accompagne... Voyez, amis... votre vengeance

Doit-elle être incomplète?.. Avisez. Mais pourtant. . .

PREMIER ASSASSIN, 1 interrompant.

C*est compris, monseigneur.

MACBETH

Allez. Dans un instant On vous rappellera; mais sachez bien vous taire.

Les assassins sortent.

Avec une explosion de joie sinistre.

Je ne peux plus douter du succès de Taffaire.

Si ton âme, Banquo, doit trouver place aux cieux,

Elle verra bientôt ce séjour radieux !

Il sort.

LADY MACBETH, UN SERVITEUR

LADY MACBETH

Banquo vient de quitter le palais?

LE SERVITEUR

Oui, Madame, Mais il sait que ce soir le banquet le réclame.

LADY MACBETH

C'est bien. Va dire au roi , s'il le peut, de venir : Je voudrais un moment, ici, Tentretenir.

Le serf iteur sort.

Ijidy Macbeth est deveoue rêveuse. Douloureusemeot.

Que nous aura valu ce sanglant béritage?

Un ti*ône... et des périls incessants en partage! En perdant tout Duncan a perdu moins que nous : Ah ! ce n'est point sur lui qu'il faut pleurer ! *

Entre Macbeth.

C'est VOUS, Seigneur? Pourquoi chercher ainsi la solitude Et passer tous vos jours dans cette inquiétude ? Ces regrets éternels sont vraiment superflus : f iCS morts sont bien des morts et ne reviennent plus ; Cessez donc de songer à des faits sans remède.

MACBETH, ficvreusemeni.

Le serpent est tranché ; mais — penser qui m'obsède —

Je n'ai pu le tuer : ses tronçons concordants

Se rejoindront bientôt ; nous sentirons les dents

Du reptile en nos chairs imprimer leur morsure !

Ah! croule l'univers, périsse la nature.

Plutôt que de marcher ainsi dans la terreur,

Que de manger sans faim, que, dans des nuits d*horreur.

De voir le sommeil fuir de ma couche maudite ! . ..

A ces heures d'angoisse où tout en moi s'agite,

Que de fois j'ai pensé que Duncan est en paix

Et que nous, malheureux ! nous ployons sous le faix

De nos honneurs volés et souffrons sans relâche !

Oui, Duncan de sa vie a terminé la tâche !

Qu'il dort bien au tombeau ! Ni noire trahison ,

Ni perfides complots, ni poignards, ni poison

Ne peuvent le troubler dans ce sommeil suprême !

LADY MACBETH

Calmez-vous, cher seigneur. Revenez à vous-même. Du banquet l'heure approche. Il faut qu'à tous les yeux Vous fassiez voir un front rayonnant et joyeux.

Oui, je serai joyeux, mon âme, et je t'engage A m'imiter. Surtout je veux que ton langage , Que tout en toi s'applique au soin de faire honneur A notre cher Banquo .

Avec uue sombre ameriuinc. . ,

Misérable grandeur.

Pour se gai'der contrainte à s'abaisser sans cesse

ACTE m, SCÈNE II

Et SOUS de faux semblants à masquer sa faiblesse ! lie salut est au prix de ces sujétions.

LADY MACBETH

Toujours cette pensée !

MACBETH, avec emportemeni.

Un nid de scorpions S'est logé dans mon sein. Fléance et Banquo vivent !

LADY MACBETH) qui a retrouve son impassibilité.

A-t-on forgé pour eux des chaînes qui les rivent Pour toujours à la vie? Est-ce un bail éternel Que le leur ici-bas ?

MACBETH y avec une joie sioistre.

Non! chacun est mortel, Accessible à nos coups : que ce soit notre joie !

Mystérieusemeol.

Avant que Tescarbot qui dans les airs tournoie Aux approches du soir, sonne sa trompe d'or ; Que la chauve-souris prenne son lourd essor, Et que la sombre Hécate apprête ses mystères , Un coup sera frappé !.. La foudre en ses colères Frappe moins sûrement. •

LADY MACBETH

Quel coup?

MACBETH

• ^'en parlons pas. . .

Garde ton ignorance encor. . . tu le sauras ! . . .

7^ MâClETI.

Vois, \i>W. le i .'^x £ziî :

f>e cz/fi^au v'Je aa bois p->ar re ^a ;:ier i>a r^i... L \yAïïïiiiUtik s*eridort qaanl sVte-iat la Iiiinlrre : \ât% wÀt% a;j<roU d^rs

ouiu yjTteat de Irur tanière, & eLauQuaot %'#t* leur proie... Ah ! ta cr'>îs iosea^ 5f<Hi L(itt;;a^je; mais %'a, ce qu'oo a commeocé fiao« l#; ffial, pif le mal il faut bien le parfaire... Suiv^moi!... L'acte sapprete : il était nécessaire.

SCÈNE III

f 'm MrritMT «bru le parc , atleriarit aa cbàtean de For». La nuit se dit*

Entrent TROIS ASSASSINS.

PBKMIEB A.S.SASSIN^ aa Uoisièmc «Mais».

Ouel ordre ici t*améae et t'associe à noits?

TROISIÈME ASSASSIN

l/ordre même du roi.

IIKUXIÈME ASSASSIN, aa premier assassin .

Ne sois donc pas jaloux D'un homme qui sait bien quel projet nous assemble.

PREMIER ASSASSIN

Qu*il rcëte !... îiC jour baisse : un dernier rayon tremble

DEUXIEME ASSASSIN

Il arrive en retard : c'est notre homme ; je sais Que les invités sont, sauf lui , tous au palais.

PREMIER ASSASSIN, recardam dans U coulisse

Il descend de cheval.

TROISIEME ASSASSIN

Pour plus de promptitude :

Du château ce sentier est une servitude.

Eutrent Banquo et Flèance. Un ser>iicur les prtcède armé d*unc torche. DEUXIÈME ASSASSIN, ba».

Diable ! Ils ont un flamheau.

TROISIEME ASSASSIN, has.

C'est lui !

PREMIER ASSASSIN, bas.

Sommes-nous prêts ?

BANQUO, A Fléauce , après avoir regardé le ciel.

Je crois qu'il va pleuvoir.

JoooQi !>;«Ti des poijnets !

HiM/r^ul TrahiAonî San ve-toi, cher Fléanceî

Puis, mon 6U! Jetnemeors! Fiiis!fuis!... Macbeth!... Vrnije.incc

l-^ premier B**»t*in arrra/lie le flair brxo de» atain* du i«r«ilciiret rrtrial mmu son pic«1. >l la t»%€tir de Vobururiu Fl-caoce et le fervîteiir prcBBeal la faite.

TROI.SIRME ASSASSIN.

(fui dit VOUS noiu a mis dans robscurité ?

PBEMIER ASSASSIN.

Moi.

C*<^tait prudent , parbleu ! Maintenant, chez le roi !

TROISIEME ASSASSIN

Ilanquo seul est tombé ! Le fils a pris la fuite.

PREMIER ASSASSIN

IVavaII h moitié fait. Tant pis ! Au roi la suite.

I ri NMMaiiii i'«iiriiient, en tratnani le cadavre de fianquo, qu'ils Tont jeter

daiii un fussr.

ET DE DAMES

MACBETH, auxcooTÎTes.

Nous sommes très-heureux de vous fêter ce soir : Chacun, suivant vos ran(js, veuillez bien vous asseoir.

A la reine.

Vous qu'on salue ici souveraine et maîtresse, Daig^nez à ce banquet présider en hôtesse :

Je suis votre convive et veux un doux accueil.

Aux teigneurt, en désignant un tirge au bat de la table.

Laissez-moi simplement parmi vous ce fauteuil.

Ta reine Ta occuper le sirgr d'honneur au haut de la table. Les seî(*neurt prennent place,

en laissant inoccupé le sië(;e désigné par Macbeth.

LAD Y MACBETH, aux convives.

J'accepte cet honneur et, si je ne m'abuse^

Le haut prix que j'y mets est pour vous mon excuse.

Vous êtes , messeigneurs , les bienvenus.

MACBETH, il est resté debout.

A la reine.

Les cœurs Sont déjà tout conquis à vos accents vainqueurs.

Aux convives.

Qu'une aimable gaîté parmi vous se propage ;

Je reviens.

Macbeth a vu entrer un des acsacsiii» qui us dérobe derrière un pilier aux regank

deH assistants. Il va vivement à lui.

J*aperçois du sang sur ton visage.

l'assassin.

C'est le sang de Banquo.

MACBETH

Ce sang me troublait fort Dans ses veines.

Montrant le visage de Tassassin.

Il est mieu.x là!... Mais est-il mort?

l'assassin.

On est bien mort, je crois, quand la gorge est coupée.

MACBETH

Un beau coup! qu'il provienne ou de dague ou d'épce... Ah! que j'estimerais aussi le vaillant bras Qui m'aurait de son fils... c'est le tien, n'est-ce pas, Qui nie Ta dépêché ?

l'assassin.

Nous l'avons manqué, Sire.

MACBETH, âpart.

Damnation! De moi l'enfer persiste à rire!

.1 étais, tous les deux morts, établi comme un roc. Aussi libre que l'air! L'un vit! Ce nouveau choc Me précipite encore au sein des épouvantes.

A l'assassin avec véhémence.

Banquo n'est plus au moins?

ACTE fil, SG£N£ IV

l'assassin.

Dix blessures béantes liabourent en tous sens son crâne fracassé * Le cadavre est là-bas dans le fond d'un fossé.

MACBETH

Merci toujours. . . Ainsi , mort est le vieux reptile : . Pour quelque temps au moins je peux être tranquille; Si le plus jeune a fui, je le sais sans venin Et sans dents à cette heure... Adieu, reviens demain .

L'atsassin sort. M acbeih remonte tout peniif TCrs la table. LADT MACBETH, aui convitet.

Notre époux trop longtemps nous néglige et s'oublie.

A Macbeth.

Sire , ce festin manque et d'entrain et de vie :

Il faudrait l'animer. Un repas est banal ,

Sans saveur et sans prix même en un toit royal,

Quand l'hôte n'en fait point les honneurs avec grâce;

On serait mieux chez soi. Monseigneur, votre place

Est au milieu de nous.

]SdACB£TH, souriaDi.

Mon amour, c'est bien dit.

Allons! que l'on déploie un viril appétit, Que la coupe circule et la gailé revive.

LENOX, iDdi(|uant à Macbeth ton sié(je.

La table veut d'abord son auguste convive :

Daignez, Sire, y venir.

MACBETH) toujours debout et promenant son regard sur l'assistanoe.

J'ai dans cet heureux jour La fleur de ma noblesse et Torgueil de ma cour. Un seul (prand cœur nous manque ici. Mais son absence Est, je veux le penser, plutôt la conséquence D'un retard, d'un oubli, que le fait d'un malheur.

Le spectre ensanglanté de Banquo sort de terre, et s'assied à la place de Macbeth. Une sera vu que de lui seul et demeurera invisible pour tous les autres personnages.

ROSSE

T/absence de Banquo n'est pas à son honneur.

Veuillez vous rendre , Sire , au vœu de notre reine Et vous asseoir.

Il lui désigne son siège.

Je viens.

Macbeth va pour s'asseoir et recule à la vue de son siège occupé.

Mais cette table est pleine !

LEMOX, surpris.

Votre siège...

MACBETH

Où cela?

LENOX, désignant le fauteuil.

Sous vos yeux. Le voici.

Qu'a Votre Majesté?

MACBETH, que la terreur envahit, sans avoir encore reconnu le spectre.

Qui donc a fait ceci?

Tous les seigneur» se lèvent avec anxiété.

ACTE m, SCÈNE IV

LENOX, surpris.

Sire!

I.e spectre, qai est demeuré assis, se retourne et fait face à Macbeth. MACBETH, avec un cri terrible.

Ah ! . . . n'agite pas ta tête pantelante !

Détourne de mes yeux cette face sanglante !

Je ne t'ai point frappé ! Non, non! Ce n*est pas moi !

ROSSE, pendant que Macbeth, les yeux attachés sur le spectre,

demeure comme pétrifié.

Un désordre inconnu trouble Tesprit du roi :

Retirons-nous.

LADT MACBETH, inquiète, agitée, aux seigneurs qui se disposent à partir.

Restez, de grâce. Dès l'enfance On a vu chez le roi ces accès de souffrance : La durée en est courte et toujours sans danger ; Ce serait le blesser que de vous déranger.

Remettez-vous à table et faites croire en somme Que vous' n'avez rien vu.

Elle va à Macbeth et l'entraîne à Técart.

N'êtes-vous plus un homme?

MACBETH, le regard toujours ardemment fixé sur le spectre.

Je suis un homme et même un homme audacieux D'oser le contempler , ce fantôme odieux :

L*enfer eu aurait peur.

LADT MACBETH.

Encore une chimère !

Le pendant du poignard, du fer imaginaire

Qui jadis, disiez-vous, vous guidait vers Duncan !

Puérile frayeur, comme en crée un roman

Que conte, aux soirs d'hiver, la vieille bonne femme

Dont Tart est d'assombrir son récit , quand la flamme

Tombe et s'éteint dans Tâtre ! ... Eh ! que voit donc votre oeil

Si troublé? Je regarde et ne vois qu'un fauteuil.

MACBETH

Regarde mieux... Vis-tu jamais rien de la sorte? Tiens, là! vois-le branler la tête!... Dieu! qu'il sorte!

Au fpectre avec cpouvanie.

Tu vas parler peut-être ! . . . Ah ! si de leurs tombeaux Sortent ainsi les morts, l'estomac des corbeaux Serait pour leur dépouille une tombe plus sûre !

Le spectre se lève et s'abîme toas terre.

LADY MACBETH

Votre raison s'égare et perd toute mesure.

MACBETH

JeTai vu! je l'ai vu!

LADY MACBETH

Ne rougissez-vous pas?

MACBETH

L*ancicn monde abondait en violents trépas;

Aux âges ténébreux , le fer frappait sans cesse :

Que de meurtres alors de qui notre faiblesse

Ne pourrait écouter le récit sans terreur!

Mais l'homme, en ces temps-là, dont on perçait le cœur,

ACTE III, SCÈNE IV

Dont on brisait le crâne, en tombant dans Fabime

Y restait. . . Impuni restait aussi le crime !

Aujourd'hui l'on meurt bien ; mais les morts en lambeaux

Sanglants et tout hachés se lèvent des tombeaux

Et viennent fièrement occuper notre place :

Cela , vois-tu , cela m'épouvante et me glace

Plus que le meurtre même ! .

LADY MACBETH, bat.

Macbeth! reprenez Vos esprits; ménagez vos hôtes consternés.

Macbeth fait an violeat effort sur lui-même , et remonte, en cbaocclani, vers la table. Lady Macbeth reprend sa place.

MACBETH, aux 8ei(*neur.4.

Je m'étais oublié... Montrez quelque indulgence Pour une infirmité dont on sait l'existence... Je vais m'asseoir, allons... Mais il me faut d'abord Une coupe à la main : qu'on l'emplisse à plein bord!

Un échanson verse à boire au roi.

Messeigneurs , à vous tous santé, bonheur et joie! Et fasse un ciel clément (|ue bientôt je revoie Notre loyal Banquo de retour parmi nous.

Le spectre de Banquo reparaît à la droite de Macbeth.

A Banquo, messeigneurs; puis à chacun de vous!

LES SEIGNEURS

Vive le roi !

Comme il va buirc, Macbeth voit le spectre lî ses côtés; la coupe lui tombe des mains, et il se rejette en arrière, eu proie à de nouvelles épouvantes.

M MACBETH

MACBETH

Va-t'en! arrière, ombre maudite!

Tes os sont desséchés; ton sang glacé! L'orbite Qui contenait ton oeil, trou blafard et vitreux, Me brûle et m'éblouit!

LADY MACBETH, aux coQTWet.

C'est son état fiévreux Qui lui revient. N'ayez aucune inquiétude :

Il sera bientôt mieux , et ma sollicitude Est pour vos seuls plaisirs que rien n'eût dû troubler.

MACBETH, en proie à une terreur furieuse.

Au spectre.

Aucun être vivant ne me ferait trembler.

Prends la forme, à ton gré, du tigre d'Hyrcanie,

Ou du rhinocéros, ou de l'ours de Russie!

Revêts tout autre aspect, le tien seul excepté :

Tu verras si mes nerfs gardent leur fermeté !

Ou renais à la vie, et tirant ton épée

Ose donc m'assaillir : si mon âme est frappée,

Si mon bras lâchement recide à ton défi ,

Tiens-moi pour une femme!... Oh! mais toi! hors d'ici,

Spectre menteur! Va-t*en, fantôme insaisissable!

Le ^ctre disparatt.

Parti! Je suis un homme encore.

Aux convives eflarés.

A table , à table , Nobles amis.

ACTE m, SCÉjNE IV. 8T

LADY MACBETH, qui »'est approchée da roi.

Hélas ! votre esprit tourmenté A bien loin de nos cœurs banni toute gaité.

MACBETH, la contemplant avec ëçarement.

Se peut-il que, fondant sur nous comme un orage, Oe spectacle à tes yeux ne soit qu'un vain mirage ? Qu'es-tu pour te soustraire à mes justes terreurs?... Tout mon être ressent de fiévreuses ardeurs, Quand je contemple ici Tincarnat qui s'étale Sur ta joue, au moment où la mienne est si pâle!

ROSSE

Mais quel spectacle, Sire?

La6y MACBETH.

Oh! ne lui parlez plus :

Son mal va grandissant, ses esprits sont confus Et toute question lui déplait et l'irrite.

Laissez-nous, messeigneurs ; quittez-nous au plus vite. Sans souci de vos rangs.

LENOX

Puisse Sa Majesté Trouver dans le sommeil quelque tranquillité.

LADY MACBETH, les congédiant.

Bonsoir, bonsoir à tous.

Tons sortent. Macbeth et lady Macbeth restent seuls.

MACBETH

U est sombre eï rêveur.

Toujours le sang exige

88 MACBETH

Du sang !

ec épotiTaDte.

Dieu! si les rocs — il s'est vu, ce prodige! — Allaient se mettre en marche et les arbres parler!.. S*il était des devins qui sussent révéler Au moyen de hiboux, de corbeaux ou de pies, Quand un sang est versé, par quelles mains impies Ce sang coula ! . . .

Poursuivant une nouvelle idée.

Quelle est l'heure?

LADY MACBETH

Près du matin.

MACBETH, brusquement.

T'ai-je dit que MacdufF, debout sur mon chemin, En vassal révolté refuse obéissance A ftion pouvoir royal?

LADY MACBETH

Exigez sa présence Ici résolument.

MACBETH

J'y songeais. J'enverrai Le quérir. S'il résiste, eh bien, j'aviserai. Ces imprudents vassaux ont l'allure hautaine : Ils supposent aisé de secouer leur chaîne ;

Avec un rire sinistre.

Leurs gens me sont vendus. Je suis maître chez eux!... Je veux aller demain, au séjour ténébreux

ACTE m, SCÈNE V

Des trois sœurs , les contraindre à parler davantage : Il faut que tout se règle à mon seul avantage, N'importe le moyen, sans souci de la loi Qu'on pourra m'imposer. Je sens qu'autour de moi, Redoutable et vengeur, un long flot de sang monte Et bouillonne en grondant à mes côtés : j'affronte De moins pressants périls à marcher en avant Qu'à rebrousser chemin. Mon bras dorénavant Veut plus vile accomplir ce que ma tête enfante : Trop réfléchir ne fait qu'augmenter l'épouvante.

LADY MACBETH

Suivez-moi. Le sommeil va peut-être apaiser Ce grand trouble.

MACBETH, avec amertume.

Essayons. Je veux bien reposer.

Mon état est celui d'un criminel novice ; L'audace me manquait : je l'aurai pour complice.

Ils torient.

SCÈNE V

La lande. 11 est nuit. Éclairs et tonnerre.

Entrent les TROIS SORCIÈRES, puis HËGATE.

Les trois sorcières vont au-devant d'elle. PREMIERE SORCIERE.

D'où vient votre colère, Hécate? Qu'avez-vous ?

HÉCATE

Quoi! ne savez-vous point d'où provient mon courroux?

90 MACBETH

Vous avez mal agi, mécréantes damnées; Mais je saurai punir vos occultes menées.

De quel droit osez-vous de nos rites secrets Vous faire effrontément les agents indiscrets? Ne suis-je plus la reine et la dispensatrice Du grand œuvre magique et de tout maléfice?

Ce que vous avez fait vous Tavais-je ordonné? Et pour qui ces faveurs ? Pour un roi forcené Qui trouve bon par nous d*étayer sa puissance, Mais n*a pour nos bienfaits nulle reconnaissance.

D'un ton impératif.

Allez au souterrain où mugit TAchéron' ;

Gourez tout préparer : le magique chaudron,

Les reptiles impurs et les sucs léthifères

Nuitamment recueillis dans les deux hémisphères.

Apportez à cette œuvre un vigilant entrain.

Partez. Obéissez. Je reviendrai demain

Voir comment à mes lois vous vous montrez soumises.

Macbeth convoitant plus que les choses promises

Doit venir implorer les secours de notre art.

Allez donc accomplir mes ordres. Pour ma part,

Je monte dans les airs. Une goutte irisée

De vapeurs qui bientôt se fondront en rosée,

Étincelle au croissant de la lune : je veux

Par elle féconder mon plan mystérieux.

De cette eau distillée en nos creusets magiques

Des apparitions trompeuses , fantastiques.

Jailliront aux regards de Macbeth éperdu :

' Un des cinq fleuves des enfers.

SCÈNE VI

A Fores. La «aile des g^ardes.

Entrent LENOX et un autre SEIGNEUR.

LENOX

Oui, ces faits donnent lieu, nous le pensons tous deux , A des rapprochements bien étranges entre eux.

Atcc une amere ironie.

Duncan meurt poignardé. Comme Macbeth le pleure !.. Mal-avisé, Banquo va voyager à Theure Où la prudence veut qu'on ne voyage pas :

Il est tué ! Sur qui rejeter son trépas?

n MACBETH.

Évidemment, Fléance est l'auteur exécrable De ce meurtre : il a fui , c'est s'avouer coupable ! . . . Assassiner un père, un roi! Crime inhumain, Sans nom ! Accusons-en Malcolm et Donalbain Et lâcbons que l'on croie — oh! san{][lante ironie! - Aux pleurs que nous versons, l'horrible calomnie!.. Puis ces deux chambellans que sa sainte fureur Immole quand ils sont encor dans la torpeur Du sommeil et du vin ! Quelle action plausible ! Comme il était urgent pour toute âme sensible Qu'un aussi noir forfait fût soudain châtié ! Qui sait s'ils ne l'auraient si clairement nié Qu'on

eût été contraint de leur laisser la vie?... Donnez-lui donc encore, en son auguste envie, Fléance et les deux fils de Duncan : que tous trois Viennent en son pouvoir à tomber une fois , Et l'on verra comment ce roi juste et sévère Sait frapper sans pitié les assassins d'un père ! . . .

Avec une ferveur soudaine.

Non ! Dieu ne voudra pas que ta race , ô Duncan I Périsse sous les coups de ce lâche tyran...

Ba2s»aot la toîi.

Mais chut!... Le sang ici montre partout sa trace... MacdufF a fui, dit-on : serait-il en disgrâce?

LE SEIGNEUR

Oui. — Malcolm à la cour d'Edward le Confesseur Reçoit, vous le savez, un accueil plein d'honneur : La spoliation de son grand héritage , Ses malheurs, son exil, sa grâce et son jeune âge

^ ACTE m, SCÈNE VI. 9.1

£d émouvant les cœurs les enchaînent à lui.

MacdufT est près du prince. Il implore Tappui Du saint roi. Plaisç à Dieu que, promptement formée , Avec Nortbumberland il nous vienne une armée ! A ce prix nous pourrons, assistés du Seigneur, Voir enfin nos repas reprendre leur saveur , Nos nuits rompre le joug des longues insomnies, Le poignard oublier d'attenter à nos vies, Et les cœurs librement en transports éclater Pour Malcolm ! Qui de nous peut ne pas soubaiter Ce bonbeur?...

De ces bruits le tyran s'inquiète, Et c'est dans la terreur qu'au combat il s'apprête.

LENOX

MacdufT reçut du roi sans doute un messager?

LE SEIGNEUR

Oui certe , auquel il dit ces mots gros de danger :

* Jamais Macbeth n'aura mon serment d'allégeance ! n

« Alors », fit l'envoyé, « redoutez sa vengeance. >»

LENOX

MacdufF devait donc fuir, de même qu*il fait bien Du puissant bras d'Edward d'invoquer le soutien. Ah ! que le Ciel inspire au grand roi d'Angleterre Le dessein d'arracher notre Ecosse si chère Au monstre qui la tient asservie à ses lois !

LE SEIGNEUR

Oui! Dieu sauve l'Ecosse et les fils de nos rois !

ils tortcnc.

Fin DU thoisiàmb actb.

SCÈNE PREMIÈRE

Une caverne profonde et obscure. Au milieu un vaste chaudron qui bout. L'orage gronde. Des éclairs brillent et illuminent par

moments la caverne.

Les TROIS SORCIÈRES.

PREMIERE SORCIERE

Le chat tigré, mes sœurs, a trois fois miaulé.

DEUXIEME SORCIERE

Le hérisson lui-même a trois fois appelé.

TROISIEME SORCIÈRE, écoulant.

Il est temps! il est temps! Le harpeur' nous l'indique.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Mes soeurs, à Toeuvre. Remplissons, Remplissons jusqu'au bord la chaudière magique; Et tout autour, tournons, dansons.

' Harpeur, sans doute quelque animal fantastique est désÎ£[në sous ce nom.

9G MACBETH

Les trois SGCurs toumeat d'uo pas lent et cadcDcë autour de la chaudière

et y jettent successivement des objets.

Crapaud qui, blotti sous la pierre, Depuis un mois dans ta prisou Cuvais lentement ton poison, Bous le premier dans la chaudière !

LES TROIS SORCIÈRES

De peine et de travail redoublons, redoublons.

Feu , brûle bien ! Chaudière , éclate en gros bouillons !

DEUXIÈME SORCIÈRE

Filets de serpent d'eau , cuisez dans la chaudière ;

Doig[t de grenouille, œil de lézard.

Poils de chauve-souris , langue de chien , vipère

Qui fais encor siffler ton dard !

Écumez et bouillez en un mélange immonde , Vous êtes les agents de cette œuvre féconde !

LES TROIS SORCIERES.

De peine et de travail redoublons, redoublons.

Feu, brûle bien ! Chaudière, éclate en gros bouillons !

TROISIÈME SORCIÈRE

Écailles de dragon, du loup dents acérées.

Nageoires de requin du fond des mers tirées , Racine de ciguë arrachée à minuit, Cœur du Juif qu*en tous lieux Tanathème poursuit ! Fiel du bouc empesté, branche d'if détachée Quand le ciel est sans feux et la lune cachée !

Nez d'un disciple du Coran ,

Lèvres d'un fils du Turkestan ,

ACTE IV, SCENE I

Doigts d'enfant étranglé qu'une fille de joie Dans un fossé jeta comme un chien que V on noie ! Tombez dans la chaudière , organes mutilés !

Plantes , sucs et venins , dissolvez- vous ! Mêlez Aux intestins sanglants du tigre votre essence Et, fondus en un tout, montrez votre puissance !

LES TROIS SOEURS

De peine et de travail redoublons, redoublons !

Feu, brûle bien! Chaudière, éclate en gros bouillons!

DEUXIEME SORCIERE

Quand cette mixtion se sera refroidie,

Reposons-nous, mes sœurs : notre œuvre est bien ourdie.

Entre Hécate, suivie de trois autres sorcières. Elle se (liri(re vers le chaudron, et en eiamioe le contenu.*

HÉCATE

Cette fois à merveille. Aussi dans ce labeur Chacune aura sa part de profit et d'honneur.

Votre reine applaudit à ses trois coryphées : Qu'on danse maintenant comme lutins et fées.

lies sorcières dansent autour de la chaudière, aux sons d'une musique infernale.

DEUXIEME SORCIÈRE, sarrétant.

Sœurs, je sens tout à coup mes pouces irrités : Un pas maudit approche. . . Écoutez ! écoulez ! . . . Caverne , entr'ouvre-toi !

Le fond de la caverne s'ouvre : Macbeth y pénètre d*nn pas résola.

MACBETH

Sorcières des ténèbres Et de minuit ! quels sont tous ces apprêts funèbres ?

PREMIÈRE SORCIERE

C'est une œuvre sans nom.

MACBETH

Par votre art infernal , Quelle qu'en soit la source , ô prêtresses du mal , Parlez, répondez-moi !.. . Dussent, en leur furie. Vos souffles renverser les temples où Ton prie ; Dussent-ils sous les flots engloutir le vaisseau. Aux champs briser Tépi , l'arbre sur le coteau ; Dussent châteaux et tours , palais et pyramides , Dans leur base attaqués, s'écrouler homicides ; Dussé-je voir enfin ces bouleversements De la terre ébranler jusques aux fondements Et menacer de rendre au néant la nature , Que m'importe? Parlez ! parlez ! je vous adjure !

PREMIERE SORCIERE

Que veux-tu ?

DEUXIEME SORCIERE

Questionne.

TROISIEME SORCIERE

Et Ton te répondra.

PREMIERE SORCIÈRE

Décide quelle bouche ici te parlera :

Veux-tu choisir la nôtre , ou bien celle du maître ?

MACBETH

Celle du maître alors. Sommez-le d'apparaître.

ACTE IV, SCÈNE I. U*J

PREMIÈRE SORCIÈRE, se penchant sur U chaudière.

Prenons le sang fumant de ces neuf marcassins Que la laie a broyés sous sa dent meui^rière ; Empruntons au gibet du sang chaud d*assassins : Versons le tout dans la chaudière !

LES TROIS SORCIERES.

Sous tes aspects divers , maître qui nous régis , Soit d*en haut, soit d'en bas, apparais, parle, agis!

Aai éclats de la foudre, il s'ëléve de terre une tête armée d'un casque.

Dis, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE, l'arrêtant.

Il va parler. Écoute.

LA TÊTE ARMÉE

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! Par-dessus tout redoute Macduff , thane de Fife. Avise et souviens-toi !

MACBETH

Qui que tu sois^ merci. Ce salutaire effi*oi. Je r avais dans le cœur : ta parole Ty grave Plus avant. Un seul mot...

La tétc armée disparaît.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Garde-toi , bien que brave .

D*oser l'interroger. Porte à présent les yeux Sur cet enfant sanglant aux traits mystérieux.

Le tonnerre éclate. Le fautôme d'un enCsnt ensanglanté sort de terre.

iOO MACBETH.

l'enfant ensanglanté.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH

O terreur ! 6 merveille !

Ardente à t' écouter s'apprête mon oreille.

l'enfant ENSANGLANTÉ.

Sois résolu, cruel, superbe en tes dédains :

Tu peux impunément te jouer des humains.

A ses instincts de meurtre abandonne ton âme ; Plus de peur : aucun homme étant né d'une femme Ne peut nuire à Macbeth.

Le spectre de renfaateDMD^rlanlé disparaît.

MACBETH

Vis alors, MacdufF, vis!

Puisqu'ils sont impuissants , des hommes je me ris. Mais non ! ma sûreté sera deux fois complète Si tu meurs. Tu mourras! Et, mon pied sur ta tête, Je pourrai bafouer le destin , lui vomir Son mensonge à la face et peut-être... dormir En dépit de la foudre !

Le tonnerre éclate de nouveau.

Le £uitâmc d'un enfant couronné s'élève de terre , tenant un arbre à la main.

Ah ! cette jeune image, Quelle est-elle? On dirait à son noble visage Un rejeton royal! Son front ceint du bandeau Ainsi qu'un front de roi resplendit fier et beau !

LES TROIS SORCIÈRES

Ne parle pas. Écoute.

ACTE IV, SCÈNE I. iOl

l'enfant couronné.

Ose avoir F arrogance Et l'orgueil du lion. Dédaigne, en ta puissance, Tous les complots ourdis dans l'ombre et le secret : Macbeth — jusques au jour où la grande forêt De Birnam * gravira le col de Dunsinane * , — Ne sera point vaincu !

MACBETH

Quoi ! ce seul danger plane Sur ma vie ? En ce cas il est tout conjuré :

Qui donc a le pouvoir d'arracher à son gré Des entrailles du sol l'arbre aux fortes racines Et de lui commander de gravir les collines ?

J'accepte avec bonheur cette prédiction :

Si le bois de Birnam marche... sédition !

Tu peux lever la tête. Une menace obscure Ne retranchera rien des jours que la nature M'assigne. Triomphant, superbe, redouté, Je vivrai jusqu'au terme où dans l'éternité Chaque mortel enfin doit rouler à son heure.

Je pars... Non ! 3e ne puis quitter votre demeure Sans que vous dissipiez la dernière terreur Qui m'envahit encore et me ronge le cœur.

Dites, oh ! dites-moi si l'odieuse race De Banque sur mon trône un jour doit prendre place ?

* La fbrét de Birnam est située à quatre lieues de Dunsinane.

' La chaîne de Dunsinane, sur le versant de laquelle était bâtie la demeure royale de Macbeth , se trouve dans le comté de Perth , en Ecosse.

LES TROIS SOEURS

G*est assez.

MACBETH, avec violence.

Répondez à cette question, La seule qui m'importe ; ou bien, damnation Étemelle sur vous I

Le chaudron s'abtme avec an grand bruit sous terre.

Aux éclats du tonnerre D*où vient que ce chaudron s'est englouti sous terre?

L ES TROIS SORCIÈRES

Tu le veux !

Les bras étendus comme dans une évocation.

Montrez-vous! Torturez-lui le cœur, Et puis disparaissez ainsi qu'une vapeur.

Huit fantômes de rois apparaissent. Ils marchent lentement â la 61e; chacun d'eux s'arrête un instant devant Macbeth. Le der-

nier tient un miroir à la main. Le spectre de Banquo suit ce cortège lugubre.

MACBETH, frappé d'épouvame, apostrophant tour à tour ces apparitions. Au premier Csntâme.

Tu portes tous les traits de Banque!... Passe! Arrière! Dans mes yeux ta couronne éteindrait la lumière.

Au second fantôme.

Ta chevelure à toi, second front cerclé d'or. Est celle du premier !

Le troisième fantôme passe.

Ciel ! un troisième encor, Tout semblable à celui qui précède !

ACTE IV, SCÈNE

Avec fureur, aux sorcières.

Mégères !

Dans quel but me montrer ces ombres mensongères?...

Le quatrième faulôme passe.

Horreur ! un quatrième ! Oh ! fermez-vous , mes yeux !

Avec désespoir.

Ne cessera-t-il donc , ce cortège odieux , Qu'avec la fin du monde?

Le cinquième fantôme passe.

Encore un !

Il met ses mains avec terreur devant son visage. Le sixième fantôme passe , puis le septième.

Le septième !

Spectacle intolérable !

Le huitième fantôme passe et élève un miroir.

Et voici qu'un huitième S'avance , en élevant un miroir où je vois Dans un ordre infini défiler d'autres rois !

Avec stupeur.

Plusieurs ont sur la tête une triple couronne '

Et deux globes aux mains ! . . . Quelle horreur m'environne ?

' Shakespeare fit représenter la trag[ëdie de Macbetli en 1606. L'allu- «ion prophétique à la réunion sous un seul sceptre des deux îles et des trois royaumes formant la Grande-Bretagne, ne pouvait qu*étre pai^ iiculièrement ag^réable à Jacques VI d'Ecosse , qui venait depuis trois ans de monter sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques I*', et de prendre le titre de roi de la Grande-Bretagne, définitivement constituée par l'adjonction de l'Ecosse à l'Angleterre et à l'Irlande.

Macbelh pousse un cri terrible en Toyaot apparaître le spectre de Banquo à la suit

du huitième fkatôme de rot.

Ah !... Je comprends enfin ! Ce spectre ensanglanté ,

Qui vient là souriant à sa postérité ,

C'est Banquo !... Se peut-il que ce soit véritable?...

Le spectre de Banquo disparaît.

PREMIERE SORCIERE, à Macbeth.

Sans doiite. Mais pourquoi ce regard lamentable? Allons, mes sœurs, il faut égayer son humeur : Bannissons par nos jeux les soucis de son cœur. Peut-il s'en prendre à nous de sa déconvenue, Ce grand roi dont ici nous fêtons la venue ?

Musique infernale. Les sorcières tournent tumultueusement autour de Mad)elb

et s'évanouissent.

MACBETH

Où sont-elles? Plus rien. Elles ont disparu... Oh ! maudite soit Fheure où je suis accouru Dans leur antre !

Appelant.

Quelqu*un !

Kntre Lenox.

LENOX

Me voici, Votre Grâce.

MACRETH.

N'as-tu pas vu ghsser leur ombre dans l'espace ?

LENOX

Je n*ai rien vu.

ACTE IV, SCÈNE I

MACBETH

Rien? Quoi ! n* ont-elles point passé Tout près de toi ?

LENOX

Non, sire.

Alors suis-je insensé ?. . .

Avec nne nçc impaissante.

Pourrissent à jamais ces goules ' décrépites ! Damnation sur ceux qu'attirent ces maudites !

A Lcnox.

M'ai-je pas tout à Theure entendu des chevaux ?

LENOX

Deux ou trois cavaliers, en fidèles vassaux, Viennent vous avertir que Macduff est en fuite Vers l'Angleterre.

MACBETH

Il fuit?... temps ! tu romps la suite De nos plus cbers desseins , lorsque l'intention Ne voit pas après elle accourir l'action.

Ce que l'esprit résout, que la main empressée Le fasse : à l'œuvre ensemble, action et pensée ! Ah ! Macduff est en fuite ! Eh bien , de son château Je veux faire un charnier ! Je promets au couteau

I Goules, génies femelles, habitant les cavernes et les lieux souterrains, d'où elles ne sortent que pour nuire aux mortels.

Tous les sieDs!... Femme, enfants, de sa race exécrée Pas un qu*à mes limiers je ne donne en curée ! La chose est résolue et sera. Je le veux !

Avec au retour de terreur.

Mais plus de visions !

A Lenox.

Tes gens? Allons vers eux.

Ils sorient.

SCÈNE II

Un appartement du château de MacdufF, à Fife.

EntrentLADYMACDUFF, tenant par lainain son tout jeune fils,

et ROSSE.

LADY MACDUFF

Qu'avait-il fait qui pût l'obliger à la fuite?

ROSSE

Patience, et bientôt vous en serez instruite.

LADY MACDUFF

J'en sais assez pour voir que dans ce faible cœur Un sentiment unique a prévalu , la peur !

Ce départ n'est lîen moins que folie.

ROSSE

Ah! cousine, Vous ne pouvez encor décider, j'imagine, Si ce départ est l'œuvre, ou d'un sage, ou d'un fou.

ACTE IV, SCENE II. i

LADY MACDUFF

L'œuvre d'un sage ? Quoi ! de fuir on ne sait où , De laisser après soi ses enfants et sa femme, Sa maison et ses gens? C'est avoir manqué d'âme. Il ne sait pas aimer : la nature est sans voix Dans ce cœur devenu si rebelle à ses lois. Pourtant, ne voit-on pas le roitelet lui-même Combattre dans son nid pour les petits qu'il aime Et braver le hibou?... Laissez à ma douleur Le droit de

condamner une indigne terreur Que mon amour, autant que la raison, réprouve.

BOSSE

Contenez-vous, de grâce. Il s'en faut que j'approuve Ce jugement injuste et si peu généreux.

J'affirme que, prudent, mais non moins valeureux, Macduffne cède point sans cause aux circonstances. Vous connaissez son âme et ses nobles tendances; Rejetez donc au loin un semblable soupçon.

Ces temps sont si troublés ! Voyez la trahison Comme elle étend sur tout une main cauteleuse! Nous flottons au hasard sur uoe mer houleuse , Poussés vers les récifs, et nul ne sait comment Conjurer les périls d'un tel déchaînement; Mais le drame mûrit, et le temps qui chemine Porte son dénoûment. Je reviendrai, cousine : Le bien sortira-t-il de cet excès d'horreurs, Ou verrons-nous encor s'aggraver nos douleurs? Dieu le sait !

lOS MACBETH.

A l'cnfiuit.

Un baiser, mon enfant.

LADT MAGDUFF, contemplant dooloureosement son fils.

misère 1 Tout à la fois avoir et n*avoir pas un père.

ROSSE

Je prends congé de vous : m* attarder en ces lieux A tous deux nous vaudrait des dangers sérieux.

Rosse baise la main de lady MacdaflT, et sort. LADT MACDUFF, à son fils.

Pauvre petit, ton père est mort. Que vas-tu faire, Et comment vivras-tu ?

l'enfant.

Gomme les oiseaux , mère .

LADY MACDUFF, souriant.

De mouches et de vers ?

l'enfant.

Non, mais j'aurai, comme eux.

Ce que Dieu m'enverra.

LADY MACDUFF

Mon oiseau gracieux !

Mais les lacets, la glu, le trébuchet, le piège, Comment les éviter?

l'enfant.

Par Celui qui protège

ACTE IV, SCÈNE II

Dans sa douce bonté jusqu'au petit oiseau.

CaresMQt sa mère.

Mais mon père, dis-moi, n'est pas dans le tombeau?

LADY MACDUFF

S'il est mort, où vas-tu te procurer un père?

l'enfant, avec vivacitë.

Et toi-même un mari?

LADY MACDUFF

L'espèce n'est pas chère; J'en achèterais vingt...

l'enfant, l'interrompant.

Pour les vendre aussitôt I

LADY MACDUFF

Voilà bien de l'esprit, monsieur, pour un marmot.

l'enfant, devenu penfif.

Mère, réponds-moi bien, mon père est-il un traître?

LADY MACDUFF

Un vrai traître, mon fils.

l'enfant.

Et qu'est-ce qu'il faut être Pour mériter ce nom?

LADY MACDUFF

Faux , parjure et menteur.

l'enfant.

Ainsi, les hommes faux qui mentent dans leur cœur Sont tous traîtres?

LADY MACDUFF

Oui , tous ; et je dis sans vergogne Qu'il faut les pendre.

l'enfant.

Oh ! qui ferait cette besogne?

LADY MACDUFF

Mais... les honnêtes gens.

l'enfant.

Les menteurs sont nombreux :

S'ils le voulaient alors, s'ils s'entendaient entre eux, Ce sont eux qui pendraient les honnêtes gens, mère, N'est-ce pas?

LADY MACDUFF

Pauvre singe ! . . . Et s'il est mort, ton père?

l'enfant, avec feu.

Si mon père était mort, tu le pleurerais bien. Mais tu ne pleures point. . . aussi je ne crains rien ; Bien sûr qu'il reviendra, quoi que tu puisses dire.

LADY MACDUFF, rembrassaat avec effusion.

Mon fils ! ton doux babil m'a rendu le sourire.

Entre précipitamment un mcsiager.

LE MESSAGER

Vous voyez devant vous , madame , un inconnu , Et c'est pour vous sauver pourtant qu'il est venu. Un danger vous menace, imminent, redoutable : Craignez d'un ennemi la vengeance implacable. Emmenez vos enfants. Fuyez sans nul retard.

A ce prudent avis, de grâce, ayez égard.

Terrible, je vous jure , est le coup qui s'apprête. Que Dieu soit avec vous!... C'est assez : je m'arrête, N'en pouvant dire plus sans exposer mes jours.

Le messager salue profondément, et sort.

LAD Y MACDUFF, à elle-même.

Fuir? Et pourquoi donc fiiir? Le singulier discours ! . . . Je n'ai fait aucun mal... Mais le bien est blâmable Trop souvent en ce monde , et le mal seul louable : N'avoir point fait le mal n'est plus une raison...

Plusieurs hommes armés se prccipilent dans l'appartement.

Grand Dieu! que venez-vous chercher dans ma maison? .

UN DES ASSASSINS

Ton mari.

LADY MACDUFF

Mon mari?

Avec hauteur.

Celui que tu réclames N'a rien à redouter de tes projets infâmes.

l'assassin.

C'est un traître.

L ENFANT, s'aTançant, menaçant.

Tu mens! vilain homme aux poils roux!

l'assassin.

Voyez-vous l'avorton qui se moque de nous !

Tiens donc, puisque tu fais si peu cas de la vie !

U poignarde l'enfant.

l'enfant.

O mère ! il m'a tué ! Sauve-toi, je t'en prie !

Il tombe expirant dans les brat de lady Macduff, qui l'entraine, poarsuÎTie dans sa fuite par les meurtriers.

SCÈNE III

En Angleterre. Un appartement dans le palais du roi. Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALGOLM.

Cherchons quelque lieu sombre où répandre nos pleurs Et livrer sans témoins notre âme à la douleur.

MACDUFF

Tirons le fer plutôt : sortons de l'atonie Et volons secourir l'Ecosse à l'agonie.

Le cortège éploré grossit tous les matins Des femmes sans maris et des fils orphelins.

Chaque jour des accents plus désolés s'élèvent. Et le ciel dont ces cris et ces douleurs soulèvent La suprême pitié , répète tristement De notre Ecosse en deuil le long gémissement.

ACTE IV, SCÈNE 111. it

MALGOLM.

Tes malheurs, pauvre Ecosse, ah ! j'en sais l'étendue ! Mais Dieu tient en ses mains la vengeance attendue.

Après une hésitation.

Macduff, pardonnez-moi... Tout est-il vérité Dans vos actes? Croirai-je à leur sincérité? Ce tyran dont le nom aujourd'hui

déshonore Et brûle notre langue , avait naguère encore Le renom le plus pur : vous Taimiez chèrement ; D'où peut venir en vous ce complet changement? A mon âge on veut croire... et cependant, j'hésite : La trahison souvent passe pour un mérite Et trop de fois, hélas! tomba sous le couteau, Pour apaiser un Dieu , Tincf-Fensif agneau !

MACDUFF

Prince, que dites- vous? Je ne suis pas un traître.

MALGOLM.

Mais Macbeth en est un ! Et sous un pareil maître L'honneur le plus robuste est prompt à dépérir. Dieu me garde pourtant de vouloir amoindrir Votre mérite en rien. La chute de l'Archange N'en a pas moins laissé l'angélique phalange Pure et brillante au ciel. Quand un front vicieux Prendrait de la vertu les dehors captieux , A cela que pourrait la vertu véritable ?

Elle ne peut changer son aspect immuable.

MACDUFF, avec abattemeot.

J'ai perdu tout espoir !

MALCOLM, aTccfeu.

Gomment aurais-je pu Ne pas douter de vous ? N'avez-vous point rompu D'un coup tous les liens les plus sacrés à F âme , Lorsque vous avez fui vos enfants, votre femme, Sans un seul mot d'adieu, sans un dernier baiser? Un tel acte est*il fait, dites, pour apaiser Le trouble involontaire où mon esprit balance ? Sans la

blâmer , Macduff , plaignez ma défiance : Dans mon triste abandon elle est ma sûreté ; N'y voyez pas d'offense à votre honnêteté.

MACDUFF, douloureusement.

Tombe, patrie ! Et toi, triomphe, tyrannie!

Mesure ta puissance à ton ignominie :

Le droit cède le pas à l'usurpation !...

Prince ! on viendi*ait m' offrir la domination Du royaume qu'opprime un tyran exécrable, A la condition d'être le misérable Que... Vous y joindriez l'Orient comme appoint. Oh ! vous le savez bien que je n'en voudrais point.

MALCOLM

Ne soyez pas blessé , Macduff. Ma méfiance

Ne vous atteint pas seul... Je connais la souffrance

De l'Ecosse. Elle saigne, elle pleure et gémit:

Sous chaque coup nouveau son front penche et blêmit.

Je sais que, d'autre part, l'ardente sympathie

De tout le peuple anglais soutient ma dynastie,

Et qu'Edward, couronnant ses soins hospitaliers, .

ACTE IV, SCENE III

M'offre de vaillants bras, ses meilleurs, par milliers; Mais quand Macbeth rendrait sa couronne usurpée , Qu'on abattrait sa tête au tranchant de Tépée , Qu'y gagnerait l'Ecosse? Hélas ! pour successeur De ce monstre, un plus dur, un plus vil oppresseur !

MACDUFF

De qui parlez-vous donc ?

MALGOLM.

De moi-même ! . . . Le vice M'a tout entier! Je sens sa sève corruptrice Gomme un brûlant poison bouillonner dans mon cœur : Auprès de moi Macbeth a toute la blancheur De la neige ! On dira, quelque affreux qu'on le peigne, En comparant sa vie aux fureurs de mon règne. Que l'Ecosse a perdu dans Macbeth un agneau !

MACDUFF

Tous vous calomniez , prince , dans ce tableau : Il n'est pas de démon à Macbeth comparable ; L'Enfer n'a rien vomi de plus abominable Que lui.

MALGOLM.

J'admets qu'il est perfide , avare , faux , Sanguinaire, impudique, et qu'il n'est point de maux Dont sa perversité ne recèle le germe ; Mais je suis pire encor !... Macduff, il n'est nul terme A mes désirs , nul frein à ma lubricité :

Tonte femme avec moi perdrait sa pureté ; Vos fiUes et vos sœurs , vos vierges et vos femmes

Tomberaient tour à tour sous mes baisers infâmes! Rien ne peut assouvir mes passions sans loi... Vous voyez qui je suis : gardez Macbeth pour roi.

MACDUFF , se contenant avec effort.

La pire tyrannie est dans Tintempérance.

Que de rois sont tombés par leur incontinence !.. . Mais enfin , si ce feu vainement combattu Brûle en vous, quel besoin d'assaillir la vertu? De par le monde il est tant de femmes perdues Prêtes à vous livrer leurs caresses vendues !

MALCOLM

Ce n'est pas tout, MacdufF. De ma perversité, Vous n'avez encor vu que le moindre côté.

Mon cœur en ses replis vous cache un autre vice, Le plus hideux de tous peut-être... l'avarice ! J'ai la soif d'amasser : si je voyais tout l'or De la terre à mes pieds, il m'en faudrait encor. Et j'irais sans pitié décimant ma noblesse Pour avoir ses joyaux , ses champs et sa richesse I

MACDUFF

L'incontinence , éclose aux souffles embrasés Du désir, peut s'éteindre avec les sens blasés ; Mais, passion sans borne et jamais assouvie, L'avarice ne meurt que quand finit la vie :

On l'a vue abréger les jours de plus d'un roi. Dissipez cependant sur ce point votre effroi : L'Ecosse tout entière à vos désirs soumise, Doit suffire, en effet, à votre convoitise;

ACTE IV^ SCÉNK IIÎ

Et puis, prendre son bien n*est point un déshonneur. D'ailleurs quelques vertus au fond de votre cœur, prince, j'en suis sûr, compensent vos faiblesses.

MALCOLM

Je n'ai nulle vertu ! Flétri par les bassesses ,

Ce cœur vil ne contient ni générosité ,

Ni justice, ni droit, ni valeur, ni bonté.

Des vertus que prescrit ma royale origine.

Pas une dans mon sein n'a su prendre racine :

Mille instincts dépravés, tous les penchants douteux

Assouvissent en moi leurs appétits honteux.

Je voudrais, — tant la haine en moi bout et déborde, —

Reléguer aux enfers la paix et la concorde ,

De la terre bannir jusqu'à la charité,

Et l'emplir du seul bruit de mon iniquité !

MACDUFF, avec une explosion de douleur.

Ecosse , ô mon pays !

MALCOLM, froidement.

Je me suis fait connaître.

Parlez. Dois-je régner? Me voulez-vous pour maître?

MACDUFF, éclatant.

Vous régner? juste ciel! Méritez-vous le jour Seulement?... Nation maudite sans retour!

Souffre, gémis et meurs sous le joug où tu ploies ! Détruit est ton espoir et mortes sont tes joies ! De son indignité lui-même accusateur

li'héritier de tes rois se fait blasphémateur De sa race ! . . .

Â Malcolm.

Sachez pourtant que votre père Était un très-saint roi ; que votre auguste mère , Plus souvent à genoux que debout , oubliait Le trône et ses grandeurs pour Dieu qu'elle priait! Ah ! que vous m'infligez une blessure atroce ! Adieu, prince ! Je pars pour ne plus voir l'Ecosse D'où m'exile à jamais votre perversité.

Macduff va pour sortir. Malcolm l'arrête avec un cri de joie. MALCOLM.

MacdufF!... Tes fiers transports, fils de l'intégrité. Ont vaincu les soupçons qui me déchiraient l'âme : Ton honneur à mes yeux éclate en traits de flamme ! Oh ! pardon, noble ami, si de toi j'ai douté. Pour s'emparer de moi Macbeth a tout tenté :

Te croyant aujourd'hui l'agent de sa vengeance. J'ai cherché mon refiige au sein de la prudence ; Mais ma crainte est passée et je me donne à toi Maintenant, le cœur plein d'abandon et de foi. Je rétracte en tes mains mes viles calomnies Sur moi-même. J'abjure ici les félonies Dont, pour mieux l'éprouver, j'avais noirci mon cœur. Le vice, oh! crois-le bien, me fait pâlir d'horreur; Ma lèvre est vierge encor des baisers de la femme ; Le parjure jamais n'est entré dans mon âme ; Je n'ai trahi personne, çt ne convoite rien : A peine si j'aspire à ce qui fut mon bien.

ACTE IV, SCÈNE III

La vérité , rhonneur est la loi de ma vie :

Un seul culte est plus saint , Tamour de ma patrie ! Je donnerais mon sang pour TÉcosse ! . . . Siward , Apprends-le , cher Macduff , a sous son étendard Dix mille hommes rangés. Plaçons-nous à leur tète ; De notre cher pays la délivrance est prête ; Volons briser ses fers. Dieu saura nous bénir!

Contemplant MacdufF avec attendrissement.

Eh quoi ! des pleurs , ami !

MACDUFF. très-attendri et baisant la main de Malcolm.

Gomment me contenir , cher prince? Une joie ineffable m'inonde ; Mais laissez-la, si près d'une douleur profonde, S'épancher par des pleurs.

MALCOLM, serrant MacdufF dans ses bras.

Mon espoir est en toi !

Entre un médecin.

Cher docteur, pourrons-nous bientôt parler au roi?

LE MÉDECIN

Bientôt, prince.

Désignant une porte.

U est là des êtres misérables , Que notre art de tout temps a jugés incurables. Le saint roi va venir les toucher de ses mains , Et leur mal, pour lequel tous secours semblaient vains , Soudain disparaîtra sans plus laisser de traces. C'est un vrai don de Dieu.

MALGOLM.

Docteur, je vous rends grâces.

Le docteur sort.

MACDUFF

Quel est ce mal étrange objet de tant d'effroi?

MALGOLM.

Il est communément nommé : le mal du roi ' .

Cette œuvre sainte peut sembler miraculeuse,

Mais j'ai vu maintes fois la cure merveilleuse,

Et comment ne pas croire à ce qu'ont vu mes yeux?

Le roi , pour ceux qu'atteint ce mal pernicieux ,

N'a qu'à pendre à leur cou tuméfié d'ulcères

Une médaille d'or bénite en ses prières :

Il met fin à l'instant à leur infirmité.

Ce pouvoir revivra dans sa postérité.

Une autre grâce encore est au roi départie :

Il a reçu du ciel le don de prophétie.

Le peuple qui vénère en lui l'esprit de Dieu,

Dans son ardent amour le bénit en tout lieu.

Entre Kosse.

MAGDUFF.

Voyez qui nous arrive:

' ■ Le mal du roi. » Les écrouelles, aujourd'hui dénommées scrofules ou humeurs froides. La croyance populaire attribuait à Edouard le Confesseur le don de les ^érir. Holinshed ajoute dans sa Chronique, qui a fourni à Shakespeare les principaux incidents de la tragédie de Macbeth : • Edouard le Confesseur a également le don des prophéties. » On attribuait de la même manière, parmi nos rois, à Robert II et à saint Louis le pouvoir de guérir les écrouelles.

ACTE IV, SCENE Ii;i. lîl

MALCOLM

Un des nôtres, je pense.

Le reconnaissez-vous?

MACDUFF

A sa jeune élégance, Sans peine. Cher cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM

En des temps plus heureux, je dois Tavoir connu.

ROSSE

Votre Altesse a raison.

MACDUFF

De notre Ecosse aimée Que venez-vous nous dire ?

BOSSE

Hélas ! terre opprimée !

Qui la reconnaîtrait sous ses voiles de deuil ? Elle était notre mère : elle est notre cercueil ! Il n'est plus de repos, il n'est plus de sourire Pour ce triste pays que la fureur déchire.

Le désespoir partout règne lugubrement.

Mais la douleur n'arrache aucun gémissement : Superflus sont les pleurs , inutile la plainte ; De la cloche des morts le glas fu-

nèbre tinte Sans même qu'on demande à savoir qui s'en va ! Affreux sort que jamais nul peuple n^ éprouva, La fleur à notre toque est moins vite flétrie Que des hommes de bien ne se fauche la vie.

iSS MACBETH.

MACDUFF

Oh ! récits désastreux , frappants de vérité !

MALGOLM.

Quels sont les derniers coups de la férocité Du tyran?

BOSSE

Quand chaque heure enfante un nouveau crime , Mieux vaut ne pas sonder Thorreur d'un tel abîme.

MACDUFF, brusqaement.

£t ma femme?...

BOSSE y ETCC hësiution.

Elle est bien.

MACDUFF

Mes enfants ?

BOSSE

Bien aussi.

MACDUFF

Le monstre à leur égard s' est-il donc radouci?

BOSSE, gravement.

Quand je les ai quittés leur paix était profonde.

MACDUFF, alarmé.

Parlez plus clairement : le cœur veut qu on réponde Alors qu'il peut tout craindre.

ACTE IV, SCÈNE III. 1J

ROSSE) cherchant à éluder.

Eh bien... en accourant Pour m'acquitter ici d'un ofEce navrant , J'ai su que sur TÉcosse Edward jette une armée : Le bruit en est venu dans Toreille alarmée De Macbeth, qui, dit-on, a mis sur pied les siens.

A Malcolm.

prince! hâtez-vous. Pour conquérir vos biens, Pour chasser le tyran vous n'avez qulà paraître : Les combattants en foule à votre aspect vont naître , Et, pour sauver leurs fils, armant leurs faibles bras , Vous verrez se presser nos mères sur vos pas.

MALCOLM, avec feu.

Qu'elles sèchent leurs pleurs ! L'Angleterre me donne Dix mille hommes de choix pour venger ma couronne ; Sous l'illustre Siward nous marchous au combat : La chrétienté n'a point de plus vaillant soldat.

BOSSE

Ah! faut-il que j'oppose à ces grandes nouvelles Des récits pleins de sang, pleins de larmes cruelles ! Ma bouche aurait voulu ne les faire éclater Qu'en un désert où nul n'eût pu les écouter.

MACDUFF

Dites si l'attentat qui fait votre tristesse Retombe sur un seul, ou bien s'il intéresse La cause générale.

ROSSE

Ea un si grand malheur Tous les fils de l'Ecosse ont leur part de douleur ; Mais, hélas ! ... il est vôtre avant tout !

MACDUFF

Parlez vite , Parlez, au nom du ciel !

ROSSE

Ma voix sera maudite Et va vous inspirer une éternelle hoireur.

Épargnez-moi , de grâce !

MACDUFF

Abrégez, j'ai du cœur.

ROSSE, d'une voix entrecoupée de sanglots.

Votre château surpris par une ruse infâme. . .

Oh! Macduff, cher Macduff!... vos enfants... votre femme!...

Non ! ne m'ordonnez pas d'achever ce récit

Pour vous tuer... Assez, assez de deuils! J'ai dit.

MALCOLM

Dieu de miséricorde !

A Macduff qai est demeuré plongé dans un morne abattement.

Ami , levez la tête ; Ne vous renfermez pas dans la douleur muette : Mieux vaudraient les sanglots , seuls faits pour apaiser Le désespoir d un cœur tout près de se briser.

ACTE IV, SCÈNE lîl

MACPUFF, toujours comme hëbëtë, à Rosse.

Tous mes enfants aussi?

ROSSE

Serviteurs , enfants , femme , Tous, tous jusqu'au dernier ont péri dans ce drame!

MACDUFF, éclatant en sanglots.

Et je n étais pas là !

Égaré, à Rosse.

Ma femme ! . . . Elle n'est plus ?

Je Tai dit!

MALGOLM.

Ces regrets , hélas ! sont superflus :

fia réponse qu'il faut à ce forfait infâme , I/action, non les pleurs, de nos bras la réclame, li'jmplacable vengeance est debout dans nos cœurs : Que sa voix couvre ici la voix de vos douleurs !

MACDUFF, au prince.

Secouant la tète avec désespoir.

Vous n'avez pas d'enfants' !

' He has no children. Il n*a point d^enfents! Quelques commentaleurs penchent à croire que cette exclamation de Macduffse rapporte à Macbeth. Mais le plus ^and nombre jugent avec raison qu*elle ne peut s'adresser qu*à Malcolm cherchant, dans cette immense douleur de MacduflF, à lui faire entendre de vaines paroles de consolation. Nous avons donc change Taparté de MacdufFen une apostrophe directe à Malcolm : Vous n'avez point d enfants ! afin do ne laisser subsister aucun doute dans l'esprit du lecteur français sur le sens véritable de ce passage.

A Rosse, «Tec le même égarement.

Pas un n'a trouvé grâce ! . . .

Quoi! pas un!... Pas un seul!... Morte toute ma race!... Oh! les vautours d'enfer! Leurs serres d'assassins Ont-elles tout détruit,

la mère et les poussins?...

MALCOLM

Contre ce désespoir, Macduff, luttez en homme.

MACDUFF

En homme laissez-moi, pour que tel on me nomme, Pleurer encore un peu sur tant d'êtres chéris!... Quoi ! le ciel ayant vu l'attentat n'a point pris licur défense ! . . . Toi seul , Macduff , es le coupable ! Ils n'ont été frappés que pour toi , misérable ! C'est à tes péchés seuls qu'esl dû leur sort affreux!... Seigneur, que du moins ta paix soit avec eux!

MALCOLM

A cette lourde pierre aiguisons notre épée !

Qu'elle n'entre au fourreau que dans ton sang trempée ^ Meurtrier exécrable !.. . Allons! que ta douleur. Cher Macduff, ne soit plus qu'un long cri de fureur!

MACDUFF, avec une farouche énergie.

Oui, ces déchirements ont pu briser mon âme.

Mais n'ont pas encor fait de Macduff une femme... Dieu vengeur! à mes vœux prête-toi sans retai'd : Mets-moi devant Macbeth , nos deux fers en regard : Si le mien en plein cœur n'arrive à sa poitrine. Tu lui peux pardonner. Seigneur, et je m'incline!

ACTE IVy SCÈNE III

MALCOLM, avec enthoasiasme.

Ces fiers accents, MacdufF, sont seuls dignes de toi. Hàtons-nous de porter nos adieux au saint roi. Pressons notre dépail. Précipitons la lutte : Macbetli maudit du Ciel est tout mûr pour la chute ! Nous sortons de Thorreur d'une sanglante nuit : De la vengeance enfin voici le jour qui luit!

Ils sorleiit.

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans la résidence royale de Dunsinane, attenant à la chambre

à coucher de lady Macbeth.

Entrent un MÉDECIN et une DAME DE SERVICE

de la reine.

LE MÉDECIN

Bien que je veille ici pour la deuxième fois , Ces deux uuits resteront sans incident, je crois. En quelle circonstance avez-vous chez la reine Noté d*abord l'effet d'un pareil phénomène?

LA DAME DE SERVICE

La nuit même où le roi venait de nous quitter.

Je la vis tout à coup hors du lit se jeter;

Puis, les yeux bien ouverts, la prunelle immobile ,

S'approcher d'une table et, d'une main fébrile.

Tout en dormant , écrire un rapide billet ,

Le lire , le plier , y poser son cachet ;

Et, pâle comme une ombre, assoupie et glacée,

Re{][agner d'un pied sûr sa couche délaissée.

LE MÉDECIN

Oui, le fait est acquis que le corps peut dormir Saus que l'âme qui veille ait cessé de gémir. Avez-vous entendu proférer par la reine Des mots dans son sommeil, articulés à peine?

LA DAME DE SERVICE

Dieu me garde, Monsieur, d'oser vous répéter Ses paroles.

LE MÉDECIN

Pourquoi ne pas les rapporter?

LA DAME DE SERVICE

Pardonnez-moi. Je crois que la raison conseille De taire ce qu'a seule entendu mon oreille.

A ce moment lady Macbeth, en toilette de nuit, une lampe à la main, apparaît au seuil de sa chambre et se met lentement é marcher. Elle est profondêmetii endormie.

Grand Dieu ! Voici la reine ! . . . Observez ! Elle dort , Et toujours sur ses traits la pâleur de la mort!... Suivez ses mouvements.

La reine s'approche d'une table, y pose sa lampe et s'assied.
LE MÉDECIN, à voix basse.

D'où vient cette lumière?

LA DAME DE SERVICE

Elle en a toujours une.

LE MÉDECIN

Elle voit : sa paupière Est ouverte.

ACTE V, SCÈNE I

LA DAME DE SERVICE

Ses yeux regardent, mais sans voir.

LE MÉDECIN

C'est vrai... Qu'est-ce à présent et que peut-elle avoir A se frotter les mains?

LA DAME DE SERVICE

C'est ainsi d'ordinaire :

L'autre nuit je l'ai vue acharnée à le faire Pendant plus d*un quart d'heure.

LADY MACBETH

Elle fait le geste de se laver tes mains, puis, les contemplant aTce horreur.

Elle ne s'en ira Jamais !

LE MÉDECIN, tirant un calepin.

Écoutons bien : tout ce qu'elle dira, Pour mieux m'en souvenir, ici va trouver place.

LADT MACBETH, en proie à Tépouvante.

Disparais, tache horrible! O Dieu! fais qu'il s'efface. Ce stigmate sanglant !

Elle se lève, éperdue. Elle écoute.

C'est la cloche! Une! Deux!

L'heure est venue... Allons... que TEnfer soit heureux!... Un soldat avoir peur?... Fi de ta défaillance! Qui peut demander compte à la toute-puissance? Tiens! là! Va lui plonger ce poignard dans le flanc!

Poussant un cri désespéré.

Horreur! que ce vieillard avait encor de sang !

LE MÉDECIN

Que dit-elle?

LADY MACBETH

Macduif?... Il avait une femme?

Qu'en a-t-on fait?

Regardant ses maios.

Toujours cette souillure infâme Sur mes mains !

Croyant de nouveau parler à Macbclh. D'un ton impératif et hautain.

Ou est homme en de pareils moments.

Contiens-toi. Tu nous perds par tes tressaillements.

Elle tombe anéantie sur un fauteuil.

LE MÉDECIN

Que nous a-t-elle appris? Sortons, sortons, madame; Craignons de pénétrer au fond d'un pai'eil drame.

LÀ DAME DE SERVICE

Elle a déjà parlé plus qu'elle n'aurait dû; Mais qui saura jamais ce que la reine a vu?

LADY MACBETH) se penchant avec désespoir sur ses mains.

L'odeur du sang est là !.. . Vainement l'Arabie M'offrirait ses parfums : pas un qui purifie Une main si petite ! oh ! oh ! oh !

Elle s'affaisse comme niorir.

LE MÉDECIN

Quel soupir!

Mais de pareils remords peuvent-ils s'assoupir?

ACTE V, SCÈNE

LA DAME DE SERVICE

Même au prix des grandeurs dont elle est entourée, Non ! je ne ne voudrais point d'une âme torturée Gomme la sienne.

Avec découragement au médecin.

Eh bien?

LE MÉDECIN

Mon art est impuissant.

Madame, à conjurer le mal qu'elle ressent; Mais j'en ai vu marcher dans leur sommeil, comme elle, Qui pourtant ont fini leur carrière mortelle Saintement, dans leur lit.

LADY MACBETH

Elle se lève en proie à une agitation fiévreuse. ^

Va laver tes mains! Vite!

Couvre-toi d'un manteau de nuit... Surtout évite De montrer ta pâleur... Banque, te dis-je, est mort, Et quand nous tient la tombe, à jamais on y dort.

LE MÉDECIN

Grand Dieu! Cet autre encore?

LADY MACBETH, avec terreur.

Au lit! au lit!... La porte! N'entends-tu pas? Qui peut frapper de cette sorte? Viens. . . suis-moi. . . prends ma main. . . La chose estfaite ! Hélas ! Au lit! au lit! au lit!

Elle fait le geste d'entratner Macbeth. Elle reprend sa lampe, et se dirige lentement vers sa chambre.

13% MACBETH

LE MÉDECIN, Â la dame de service.

Au lit?

LA DAME DE SERVICE

Oui, de ce pas.

Lady Macbeth , toujours endormie , pénèire dans son appartement. LE MÉDECIN, se parlant à lui même.

De sa bouche est tombé son secret redoutable : Comme en tout Dieu fait voir sa justice immuable ! L'oreiller sans sommeil reçoit les sourds aveux : Tout forfait est certain d'un châtiment affreux !

A la dame de service.

Le médecin n'est pas ce que veut cette femme , Mais un prêtre. Que Dieu prenne en pitié son âme! ^ Attentive épiez ses moindres mouvements :

Il vous faut craindre tout de ses emportements. Je pars, l'œil plein d'effroi, la poitrine oppressée.. .

LA DAME DE SERVICE

Et moi, je vais garder la royale insensée.

Le docteur sort. La dame de service rentre chez lady Macbeth.

ANGUS

Le fer dont il usa blesse sa propre main :

La révolte l'enserre; il la combat en vain.

Si quelques-uns font acte encor d'obéissance , Il sait le peu que vaut leur serment d'allégeance. Sous le bandeau royal il s'en va chancelant, Gomme un nain revêtu du manteau d'un géant.

MENTETH.

Misérable, en effet, est pour lui l'existence : Quel remords doit parler en cette conscience !

GAITHNESS.

Portons aux pieds du prince à notre amour rendu L'hommage qu'on nous a trop longtemps défendu. Il est le médecin vers qui notre patrie Tend ses bras décharnés et sa face meurtrie : Qu'il prenne notre sang, s'il veut, pour la guérir.

LENOX

Oui, tout ce qu'il en faut pour y voir se rouvrir La noble fleur royale , et tomber, desséchée , La plante parasite à jamais arrachée.

Allons, amis! Portons notre épée et nos cœurs Avec empressement à nos libérateurs.

Ils sortent.

SCÈNE III

Une salle du château de Dunsinane.

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN de lady Macbeth, Suite.

MACBETH, arrogant et agité.

Assez de ces rapports! Je n'en veux plus entendre. Eb! qu'ils désertenttous!. .. Quandonviendram' apprendre Que le bois de Birnam marcbe sur ce cbâteau.

Peut-être alors ! . . .

Avec un rire de dédain.

Malcobn ! Un frêle jouvenceau Né d une femme ! Après? Les esprits rcdputables Qui savent du destin les secrets immuables, N'ont-ils pas dit : « Macbeth ! à ta sécurité « Nul ne nuira qui fut par la femme enfanté. » Thanes! je me ris donc que, lâches parasites, Vous vendiez vos serments aux Anglais sybarites. I/âme sur qui je règne et l'indomptable cœur Que je porte , jamais ne connaîtront la peur ! . . .

Entre un servitenr tout effaré.

Avec emportement.

L'enfer te teigne en noir, maraud au teint de crème! Un vrai visage d'oie avec sa face blême !

LE SERVITEUR

Seigneur, ils sont dix mille...

MACBETH, aTecfiirie.

Oisons?

LE SERVITEUR, tremblant.

Soldats, seigneur!

MACBETH

Pique-toi le visage et masque ta terreur D*un peu de rouge. Ainsi tu dis qu'ils sont dix mille. Dix mille quoi? Soldats! Mais ajoute, imbécile. D'où sortent ces soldats? Laisse là ta stupeur. Voyons, parleras-tu?

Se retournant vers sa suite.

Sa joue a la blancheur D'un linge... Mais, Enfer ! ses frayeurs envahissent A présent jusqu'aux miens! Des soldats qui pâlissent !

LE SERVITEUR

Sire! l'armée anglaise! Elle est là... près d'ici.

MACBETH, marchant sur lai, menaçant.

Tu mens , drôle , tu mens ! Sors ! ou cette fois-ci. . .

Le serviteur prend U faite.

Appelant.

Seyton ! Seyton !

Entre Seyton.

Seyton ! quelle horrible soufirance M'étreint!... Je joue ici ma royale existence : Je la perds sur ce coup, ou l'assure à jamais...

RéTeur, avec une douloureuse amertume.

L'existence!... Et pourquoi vivrais-je désormais?

ACTE V, SCÉISË

Je n'ai que trop vécu... ma carrière est finie ;

Déjà va s'.efFeuiliant l'automne de ma vie...

Tout manque à ma vieillesse : amour, respect, honneur!

Je n'ai pas un ami! J'écoute avec horreur

La voix de tout un peuple ardent à me maudire !

Jusqu'à ces courtisans dont le contraint sourire

Ne recèle que haine et basse trahison !

Âh! j'ai de cette vie assez bu le poison !

Seyton !

SEYTON

Je suis là, sire.

MACBETH

Eh bien! quelles nouvelles?

SEYTON

Ce sont bien les Anglais. Les preuves sont formelles.

MACBETH

Soit ! Je les combattrai jusqu'à ce que les os Me volent en éclats et les chairs en lambeaux. Donne-moi mon armure !

Det serriteurs s'approchent, tenant à la main les difFërentes pièces de son armare. SEYTON, aux serviteurs, les repoussant du geste.

Attendez. Pas encore.

MACBETH, avec exaltation.

Que la cavalerie à l'instant même explore Et batte le pays... Que quiconque aura peur Soit pendu ! . . . Mon armure ! . . .

140 MAGRETH.

Braïquement au mëdecio.

Et la reine, docteur?

LE MÉDECIN

Sire , le corps n'est pas ce qui souffre chez elle , Mais bien l'âme, qu'étreint une angoisse moitelle : Le calme, dirait-on, ne peut plus y régner.

MACBETH

Guéris-la. N'as-tu point le talent de soigner Un esprit gangrené? D'affranchir la mémoire Du chagrin qui sur elle étend une ombre noire? De calmer le cerveau que trouble la terreur Et d'enlever un poids trop pesant pour le cœur? Quel sera pour ces maux ton remède suprême?

LE MÉDECIN

C'est au malade, sire, à s'en guérir lui-même.

MACBETH, avec violence.

Aux chiens ta médecine et ton art, en ce cas!

Aux serviteurs.

Mon armure, vous dis-je; une épée à mon bras!

Les serviteurs s'approchent de nouveau avec les pièces de son aurmare. A Seyton.

A mes ordres, Seyton !

Seyton sort.

Au médecin.

Ces vils thanes, les lâches!

M'abandonnent... Docteur, je veux que tu t'attaches A fouiller dans la plaie , à sonder la tumeur Qui ronge notre Ecosse et lui prend sa vigueur :

ACTE y, SCÈNE III. I4l

Goojure de ce mal la marche destructive,

Rends à notre pays sa santé primitive ,

Et l'écho sera las de redire après moi

Tout ce qu'en ton honneur voudra faire ton roi.

Son é^^arement va croissant.

Aux serviteurs qui tiennent son armure.

Emportez tout cela.

Au médecin.

Docteur! ton officine A-t-elle quelque drogue, ou philtre, ou médecine Qui soit propre à purger l'Ecosse des Anglais? Ils sont tout près d'ici... Dis-moi, tu le savais?

LE MÉDECIN

C'est Votre Majesté qui vient de m'en instruire.

MACBETH, recouvrant tout à coup ses esprits et son sang-froid. A sa suite.

J'étais fou!... Suivez-moi. Non! rien ne peut me nuire, Aucun danger m'atteindre! Et j'insulte à la mort. Jusqu'à ce que Birnam vienne à moi... C'est le sort!

Il sort suivi de toute l'assistance. LE MEDECIN, qui est demeuré le dernier.

Si je parviens à fuir cette sombre demeure, Avant que d'y rentrer je choisirai mon heure.

Le médecin sort.

iki MACBETH.

SCÈNE IV

Les environs de Dunsinane , à T entrée de la forét de Birnam.

Entrent, avec tambours et drapeaux, MALCOLM, SÏWÀRD et SON FILS, MÀGDUFF, MENTETH, GAITHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE, et de nombreux soldats en marche.

MALCOLM

Le triomphe est prochain, amis, qu'en dites-vous?

MENTETH.

C'est notre avis.

LE VIEUX SIWARD

Quel bois s'étend là devant nous ?

MENTETH.

C'est le bois de Birnam.

MALCOLM, comme saisi d'une inspiration soudaine.

Que chaque soldat coupe Une branche, et la porte, afin que notre troupe — Ce verdoyant rempart la cachant à demi, — Dissi-

mule en marchant son nombre à l'ennemi.

Aux soldats qui se répandent dans la furet.

Agissez sans retard.

LE VIEUX 8IWARD.

Toujours plein d'arrogance Macbeth , assure-t-on , fait bonne contenance :

ACTE V, SCÈNE V

A nos coups il prétend disputer le château.

Tant qu'il en restera debout un seul créneau.

MALCOLM

C'est son dernier abri , sa suprême ressource ; Le misérable arrive au terme de sa course :

Abandonné de tous et dans un tel danger, Croit-il que ces remparts puissent le protéger?

MACDUFF

Prince, l'heure est aux faits : sans plus de commentaire. Écrasons le tyran dans son dernier repaire.

LE VIEUX SIWARD

c'est bien là notre but. Tout est pour le soldat Dans le succès final. Marchons droit au combat.

Tous sortent.

SCÈNE V

Une cour intérieure du château de Dunsinane.

Entrent MACBETH, revêtu de son armure, SEYTON,

OFFICIERS et SOLDATS.

MACBETH, se retournant fièrement vert les siens.

Aux murs extérieurs arborez ma bannière!

« Ils viennent ! n C'est le cri de votre peur grossière. Et quand ils seraient là , cernant de toutes parts Ce donjon orgueilleux? Du haut de mes remparts Je me ris de leurs coups! J'attends que la famine

Les ronge, et que la peste ou la fièvre les mine. Ah ! s'ils n'avaient pour eux tous ces thanes félons , Je dirais : Coui*ons sus, traquons et flagellons Ces bravaches d'Anglais du plat de notre lame !

Des lamenlationt de femmes éclalent à rintérieur da château.

Quel est ce bruit?

SEYTON

Seigneur! ce sont des cris de femme.

Seyton, sur un gesie de Macbeth, pénètre dans les appartements.

MACBETH, rêveur.

La crainte désormais est sans effet sur moi : Il fut un temps naguère où tout m'était effroi, Où je sentais mon sang se glacer d'épouvante Et mes cheveux soudain, en masse frissonnante, Se dresser sur mon front, quand au sein de la nuit Mon oreille aux aguets recueillait quelque bruit ; Mais l'horrible a pour moi dépassé la mesure ; La terreur a trop fait de mes sens sa pâture : Je ne sais plus trembler!...

A Seyton, qui rentre.

La cause de ces cris?

SEYTON, d'un ton solennel.

La reine est morte !

MACBETH, avec un cri.

Morte?

Après un instant de stupeur.

Ah! pourquoi l'ai-je appris?

ACTE V, SCENE V

Elle aurait dû mourir un peu plus tard , à l'heure Où tout m'aura quitté... Mais il faut que tout meure : Demain vient, puis demain,

puis un autre demain, Jusqu'au dernier inscrit au Livre souverain , Et chaque jour n'a fait sm* la route pierreuse Qu'accélérer nos pas vers la tombe poudreuse ! Flamme, éteins-toi ! La vie est une ombre qui fuit... Un pauvre acteur contraint sur les planches, la nuit. De jouer un instant et puis de disparaître Dans la coulisse!... Elle est moins encore peut-être... Un conte tapageur, sans raison, sans lien, Qu'un idiot débite et qui ne laisse rien !

Entre un «erviiear, qui s'arrête iuierdit et sans voix devant Macbeth.

Qu*e8t-ce encore? Voyons, as-tu perdu la langue? Ou t'entendrai-je enfin débiter ta harangue?

LE SERVITEUR

Ce que mes yeux ont vu, mon gracieux seigneur, J'accourais vous le dire et je n'ose. J'ai peur.

MACBETH

Parle , parle , ou sinon . . .

LE SERVITEUR, effraye.

Posté sur la colline « Soudain j'ai vu le bois de Birnam qui chemine Et vient vers Dunsinane ! . . . Oui ! seigneur , je l'ai vu !

MACBETH, le frappant.

Misérable', tu mens!

IW MACBETH.

LE SERVITEUR

Comment serais- je cru?

Mais je dis vrai, seigneur, je dis vrai, je le jure. Je n'ai pu me tromper. Non, ma vue est trop sûre... A trois milles d'ici c'est bien un bois mouvant.

MACBETH

Tout à l'heure à quelque arbre ou te pendra vivant, Si ton rapport est faux... S'il dit vrai, peu m'importe Que ce soit moi qu'on fasse accrocher de la sorte... Allons ! il faut agir ici résolument :

L'Enfer qui me veut perdre, et me raille et me ment :

« Ne crains rien , a-t-il dit , tant que vers Dunsinane « Bimam ne viendra pas... » Et le démon ricane En voyant la forêt

• Se toiiruant avec furie vers le serviieur.

— Tu l'as dit ! ... la forêt ! — Marcher sur Dunsinane !... Enfer!

Relevant la téle , après une courte défaillancr.

Mais je suis prêt!

Aux armes, et sortons !... D'après ce que l'on conte, Qu'importe que je reste, ou qu'au dehors j'affronte Ces épouvantements et la mort qui les suit?

Je suis las du soleil ! Dans Téternelle nuit Je voudrais qu'avec moi pût s'engloutir le monde 1... Qu'on sonne le tocsin ! Que chacun me seconde ! . . . Déchaine-toi , tempête! Agis, destruction!

Mais on verra du moins comment meurt le lion !

Il sort en brandissant son épée , et suivi de tous les siens.

SCÈNE VI

Dans la plaine, au-devant de Dunsinane.

Entrent, avec enseignes et tambours, MÂLGOLM, SÎWÂRD, MACDUFF, ROSSE, LENOX, elc, et de nombreux SOLDATS revêtus de branchages.

MALGOLM, aux soldau.

Assez près, maintenant. Jetez bas ces feuillages, Et montrez, en soldats, au grand jour vos visages.

het soldats se dépouillent de leurs branches. An Tiens Siward.

Mon vaillant oncle, à vous Thonneur de diriger : Pour MacdufF et pour moi , mettez-nous au danger. Nous laissons en vos mains le sort de la bataille.

LE VIEUX SIWARD

Macbeth veut résister. Voyons s'il est de taille.

MACDUFF

Sonnez, clairons, hérauts de carnage et de sang !

A Malcolm.

Notre place à tous deux, prince, est au premier rang.

Ils sortent en brandissant leurs armes.

SCÈNE VII

Une autre partie de la plaine, au-devant de Dunsinane. Entre MACBETH, lYpée à la roaîn.

MACBETH, haletant.

.le ne peux fuir, traqué, cerné dans cette plaine, Gomme un ours qu'au poteau le bateleur enchaîne : Fau4ra-t-il donc qu'ici je meure en forcené ? Non ! non ! Elles ont dit que nul homme , étant né De la femme, pour moi ne saurait être à craindre.

Entre le jeune Siward.

LE JEUNE SIWARD

Ton nom? Dis-moi ton nom, ou je vais t'y contraindre.

MACBETH

I/épouvante, à ce nom, enfant! mordrait ton cœur.

LE JEUNE SIWARD

Dis-le , quand il serait plus noir que la noire eur De l'Enfer !

MACBETH, terrible.

Tu le veux ?. . . Je suis Macbeth !

LE JEUNE SIWABD.

Le diable Ne pourrait prononcer de nom plus exécrable.

MACBETH

Ni plus terrible.

ACTE V, SCÈNE VU

LE JEUNE SIWARD, plein d*audace et de méprit.

Non ! mensonge ! Non ! ce fer Va prouver que tu mens , et te rendre à l'enfer !

Ils «'atuqueai avec rage. Le jeune Siward est laé.

MACBETH, à qui cette victoire facile a rendu toute sa foi dans les prédictions des sorcières.

Que pouvait cet enfant, étant né d'une femme t Inoffensive est Farme et sans tranchant la lame Que brandira la main de Thomme contre moi !

Il sort, tête hante, et l'épée menaçante; Macduff parait au même moment du côté opposé. Il est armé de son épée, et son regard cherche anxieusement de tous cdtés.

MACDUFF

En quel obscur recoin cache-t-il son effroi?

Tyran! montre ta face... Oh! si Tinfâme tombe Sans périr de ma main^ je sens trop qu'en leur tombe Ma femme et mes enfants n'auront point de repos ! De ces Kernes fuyards qui nous tournent le dos, A quoi bon décimer la horde mercenaire ?

Ton sang, Macbeth, ton sang peut seul me satisfaire ; Ou bien, que cette épée, inutile en ma main.

Retourne en son fourreau , vierge de sang humain !

On entend gronder les bruits de la bataille.

Mais qu entends-je? Des cris? de croissantes alarmes? C'est là qu'il doit combattre... A ce cliquetis d'armes Je sens l'effort suprême... Dieu vengeur! mets-nous Tous les deux face à face et sois juge des coups !

Il sort dans la direction du bruit. Entrent Siward et Malcolm. Us viennent de

directions opposées.

LE VIEUX SIWABD, joyeux.

Accourez , Monseigneur. Notre victoire avance. Dunsinane est à nous presque sans résistance : Les soldats du tyran ont fui de tous côtés.

Vos thanes se sont, prince, en vrais preux comportés. Quel feu vous animait en marchant à leur tête ! L'usurpateur comprend que sa perte est complète.

MALGOLM.

Des jours que j'ai vécu ce jour est le plus beau.

LE VIEUX SIWARD

En vainqueurs maintenant entrons dans le château.

Ils sortcnl.

Rentre Macbeth, chaiicelaDt, son armure bossuëe. Il lient son cpce sanglante à la main. Le désespoir est peint sur ses traits. 11 appuie sur terre le pommeau de son épée, et va comme pour s'en percer le sein. Puis redressant la téie avec rage.

MACBETH

Quoi ! me frapper moi-même ! . . . Ah ! la rare équipée ,

De finir en Romain qui meurt sur son épée.

Non ! le sang des Anglais est plus doux pour ce fer ! . . .

Au moment où il va de nouveau s*élancer au combat , MacdufF parait devant lui.

MACDUFF, avec un cri de triomphe.

C'est lui!... Défends-toi, chien échappé de l'enfer!

MACBETH, reculant , frappe d'ë|iou vante.

Je voulais t'éviter... Va-t'en ! Sors de ma vue! Du sang des tiens mon âme est déjà trop repue...

MACDUFF

Exécrable bourreau! Moi, je réponds : merci

ACTE V, SCÈNE VIL

Au destiu qui nous met front contre front ici.

MACBETH, avec dédain.

Tu pourrais balafrer plutôt l'air impalpable Que toucher à mon corps. Je suis invulnérable! Ma vie est sous un charme ! A nul il n'est donné De la pouvoir trancher, qui d'une femme est né !

MACDUFF

Ton charme n'est que leurre, et ton espoir, chimère! Apprends qu'avant le terme et du sein de ma mère Qui n'était qu'un cadavre , on m'arracha vivant!'

MACBETH, aiierrc.

Je n'avais plus que lui, cet espoir décevant... Maudit sois-tu qui viens par un mot le détruire ! Oh ! ces démons trompeurs , acharnés à me nuire ! Tout se dévoile enfin ; leurs mots à double sens Précipitaient ma perte en abusant mes sens...

Abaissant son cpcc devant Macduff.

Je ne me battrai pas avec toi !

MACDUFF

Rends-toi , lâche !

Et pour ton châtiment viens donc que je t'attache Gomme une bête fauve à quelque vil poteau.

Où le peuple lira, peint sur un écriteau :

« C'est ici le tyran ! »

MACBETH, relevant son êpée avec rajc.

Me rendre , moi ! me rendre !

Quoi ! pour baiser les pieds de Malcolm? Pour entendre

Tout un peuple ameuté hurler ses aboiments ?

Tu railles!... Que Birnam grimpe aux escarpements

De Dunsinane, ou bien qu'un horrible prodige

T'ait vu naître, qu'importe, oui, qu'importe, te dis-je!

Je te crache au visage et je me ris du sort !

Ce glaive est le rempart que j'oppose à la mort!

Allons, frappe, Macduff ! Il faut venger la race,

Et damné soit celui qui des deux crira : Grâce !

Il< s'aitaquent avec fureur, et disparaisseot en combattant dans les coulisses. Entrent, au son d'une musique guerrière, Malcolm, le vieux Siward, Rosse, Lcnox, Angus, Caiihness, Menteth, officiers, soldats, etc. Le corps du jeune Siward est resté étendu dans un coin de la tc.hic.

MALCOLM, tristement.

De chers amis, hélas! manquent autour de moi.

LE VIEUX SIWARD

De la guerre c'est là l'inexorable loi.

Pour le grand but atteint nos pertes sont légères.

MALCOLM

Puis-je ne pas songer à deux têtes si chères , Votre fils et Macduff!

Rosse s'est approché du cadavre du jeune Siward , et l'a reconnu. BOSSE, avec un cri.

Grand Dieu !

Douloureusemeul au vieux Siward.

Ce fils, inylord ',

' Au début de la scène (la VII* de l'acte), le jeune Siward tombe sur le théâtre, frappé mortellement par Macbeth. Aucune indication de scène ne porte que son corps soit enlevé : cependant, à cette inten*o-

ACTE V, SCENE VII

A payé le tribut du soldat ! Il est mort !

Si jeune encore, à peine à Tàge où Ton est homme, Il a montré, semblable aux héros qu'on renomme, Comment on doit mourir dans un poste d'honneur.

LE VIEUX SIWARD, pâle, mais impaMible.

Mon fils est mort ?

ROSSE

Hélas ! puisse votre douleur Ne pas se mesurer à son noble mérite ; Sans quoi cette douleur n'aurait pas de limite.

LE VIEUX SIWARD, stoïquement.

Ses blessures , voyez , les a-t-il par devant ?

ROSSE , se penchant sur le corps du jeune Siward.

Oh! toutes!

LE VIEUX SIVARD, solennellement.

Le Seigneur a béni mon enfant !

Oui! j'aurais eu de fils une race nombreuse, Qu'à tous j'aurais voulu cette fin glorieuse Du magnanime enfant qui dort là .

çaiioii du vieux Siward : « Mon fils est mort ? » , Shakespeare fait répondre à Rosse : « Hélas! son corps a été emporté du champ de bataille. » Par la simple suppression de cette phrase, qui est, en contradiction, du reste, avec ce qui vient de se passer, nous laissons le vieux Siward en face du cadavre de son fils, et il nous semble que le mâle stoïcisme du soldat et la résig;nation du chrétien, tels qu*ils éclatent dans ses paroles, s'élèvent ainsi à un de^é de sublimité de plus.

MALGOLM.

Sa valeur, Sa jeunesise et son rang voulaient un sort meilleur.

LE VIEUX SIWARD

Quelle vie eût valu sa mort pour sa mémoire ?

Il fit ce qu'il devait! ce sera là sa gloire...

Ciel ! MacdufF et Macbeth ! Prince, regardez-les !

Rentre Macbeth , mortellement blessé et serré de près par MacdufT. A la vue de Malcolm, il s'arrête chancelant, éperdu. Puis, soulevant péniblement son épée, il fait un geste de vaine

menace, s'avance', en trébuchant, de quelques pas, et tombe mort aux pieds de Malcolui.

MACDUFF , s*agcuouillant devant Malcolm.

Salut , fils de Duncan ! Salut , roi ! seul tu l'es ! Tu vois l'usurpateur couché dans la poussière ; L'Ecosse en ses transports t'acclame tout entière !

Se relevant, et s'adressant aux ihanes groupés autour de Malcolm.

Ce vieux cri de nos cœurs , cri d'amour et de foi , Poussons-le tous ici, thanes : Vive le roi !

TOUS

Vive le roi !

Les épées brillent, les étendards sont déployés, et les tambours battent aux champs. ^MALCOLM, irès-ému, mais avec une noblesse royale.

Ma vie aura pour chère étude De prouver dignement à tous ma gratitude.

Nobles* comtes d'Ecosse ! — Oui, ce titre nouveau

' Ce jeu de scène est celui adopté et universellement mis en pratique sur le théâtre anglais. Mais le texte de Shakespeare porte : « Rentre Macduff, tenant à la main la tête de Macbeth. »

ACTE V, SCENE VII

Est le vôtre , — des rois en ceignant le bandeau

Je jure d'accomplir ce que, roi, je dois faire

Pour rendre à la patrie un repos nécessaire.

RafFermir cet État sur sa base ébranlé ;

Consoler Torphelin , rappeler l'exilé ;

Fonder vos libres droits où fut la tyrannie ;

Du bourreau qui g[it là , de sa compagne impie ,

— On dit qu'elle n'est plus , cette femme de sang ! —

Punir les affidés , sans égard à leur rang ;

Tels sont mes grands devoirs. Daigne la Providence,

Pour les mener à bien, éclairer ma prudence!

Et fort de votre amour, de votre dévoûment.

Je vous convie à Scone à mon couronnement.

f^ toile tombe.

FIN DU CINQUISME KT DBIlRIEn ACTE.

M. CHARLES POULAIN

DK COMPIBGNB (oISB).

PERSONNAGES

LE SPECTRE du feu roi Hamlet.

CL AUDI US, roi de Danemark, frère et successeur du roi Hamlef.

HÀMLET, fils du ro^Hamlet, neveu de Glaudius.

POLONIUS, grand chambellan à la cour.

HORATIO, condisciple et ami d'FIanilet.

LAERTE, fils de Polonius.

FORT IMBRAS, prince de Norwége.

ROSENCRANTZ

TZ,) ERN

camarades d'université d'HamIet.

GUILDENSTERN

VOLTIMAND,

CORNÉLIUS,) courtisans.

OSRIC,

MARCELLUS, | ^

> officiers.

BERNARDO,

FRANCISCO, sous-officier.

REYNALDO, vieux serviteur de confiance de Polonius. Premier Comédien.

Uif Capitaine attaché au service de Fortimbras. Le Capitaine des gardes de Claudius. Un Matelot.

Deuxième Fossoyeur.

Un Prêtre.

Un Seigneur.

L'Ambassadeur d'Angleterre.

GERTRUDE, reine de Danemark, femme de Claudius, précédemment femme du roi Hamiet, mère d'HamIet.

Il

OPHÉLIË, fille de Polonius.

Seigneurs, Dames, Officiers, Soldats, Acteurs, Messagers, Peuple, Gens de suite.

PERSONNAGES

I)B LA PIÂCB JOUÉE DBVAHT LE ROI, AU TROISIÀMB ACTB.

Le Roi de la pièce.

La Reine de la pièce.

LUCIANUS, neveu du roi.

La scène a lieu en Danemark.

L*action se passe au commencement du ontième siècle.

SCÈNE PREMIÈRE

Une vaste esplanade au-devant du château royal d'Elseneur, dominant la mer. Il est nuit. Francisco, en Faction, se promène au fond.

Entre BERNAUDO.

BEBNARDO, appelant.

Qui va là?

FRANCISCO*) prénctitaiii xa pertiiisaue.

Halte! A vous de parler, non à moi :

Faites- vous reconnaître.

BEBNARDO.

Au fait : Vive le roi!

FRANCISCO

Bernardo ? '

BERNARDO

C'est lui-même.

, FRA-NCISCO.

Exactement à l'heure.

BERNARDO

Minuit. Tu peux partir, Francisco : je demeure Jusqu*au jour.

FRANCISCO

Vous venez fort à propos ; merci.

Il fait un rude froid : j'étais déjà transi.

BERNARDO

Ta faction n'a rien présenté d'insolite ?

FRANCISCO

Rien. Pas une souris dehors.

BERNARDO

C'est bien. Pars vite.

Si tu vois Marcellus, dis-lui de se bâter Avec Horatio. Tous deux doivent monter Cette garde avec moi.

Il te dirige vers le foDcl, recanlant avec anxiëté autour de lai-Eoirent Horatio et Marcellat, arrivant du côte oppolë de l>tplanade.

FRANCISCO

Les voilà, je parie.

N'avancez point. Qui vive?

HORATIO

Amis de la patrie 1

MARCELLCS.

Hommes liges du roi ! . ! . . i

ACTE I, SCENE I

FRANCISCO

Passez , messieurs ; bonsoir.

MARCELLUS

Qui vous a relevé ?

FRANCISCO , dëiignant Bernanio à l'autre bout de re«planade.

C*est, vous pouvez le voir, Bemardo. Bonùenuit!

Francisco tort. ' MARCELLUS, appeUm.

Bernardo !

RERNARDO, s'avauçam.

Qui m'appelle ?

Horatio, c'est toi?

HORATIO

La question est belle :

Oui, parbleu !

RERN ARDO , allant vivement à eux.

Marcellus ! Horatio ! Tous deux !

C'est à merveille.

MARCELLUS, d'un ton un peu trouble.

Eb bien!... notre esprit ténébreux A-t-il paru ce^oîr?

BERNARDO

Pas encore.

MARCELLUS, à Beroardo.

tt Chimère, »

M'a dit Horatio : u vision mensongère ; u En un mot, pm* ef-Fet d'imagination !... »

Tu le sais , cependant , cette apparition A mes yeux, comme' aux tiens, par deux fois s'est montrée J'amène donc notre homme et, pendant la durée De noti*e garde ici, par lui-même il verra.

Je l'espère, et, s'il l'ose... au spectre il parlera.

HORATIO

Bah ! votre revenant n'est pas près de paraître.

BERNARDO, piqué.

Un moment assieds-toi. Veuille écouter ; peut-être Par ce nouveau récit t'avoûras-tu vaincu :

J'ai hâte que tu sois, comme nous, convaincu.

HORATIO, çaiemeut.

Très-volontiers. J'attends ce que tu vas nous dire.

ils prcDoeot place tous trois sur un banc.

BERNARDO , iodiquant du doigt uo point du ciel.

Alors que cette étoile, occupée à décrire Son cours du pôle à l'est, brillait au firmament... C'était la nuit passée... Ainsi qu'en ce moment, Marcellus et moi-même — il était près d'une heure...

MARCELLUS, se levant avec effroi.

Tais-toi! Qu'avais-je dit? Rejjardez! Que je meure Si ce n'est lui qui vient !

Entre le spectre. DcruarcTù et Horatio te sont aussi levé

ACTE I, SCENE I

BERNABDO, avec terreur.

N'est-ce pas là le roi?

MARGELLUS, à Horatio.

Parle-lui , tu le peux , un lettré tel que toi !

BERNARDO

Vois donc , Horatio; vois combien il ressemble Au feu roi !

HORATIO, au comble de la ttupeur.

C'est au point que tout nion être en tremble.

BEBNABOO.

Il attend qu'on lui parle.

MABCELLUS, é HoraUo.

A toi de lui parler ; Âtoi!

HOBATIO^au spectre, avec noblesse, après avoir dompté sa première êmotiou.

Qui donc es-tu , pour oser rapp eler De notre grand Hamlet la majesté royale ?

Choisissant de la nuit cette heure sépulcrale , Pourquoi, sous ces traits fiers, du Danemark chéris, Viens-tu te présenter devant nos yeux surpris ? Au nom du Dieu vivant, réponds-moi , je t'adjure !

Le spectre s'éloigne muet et hautain.

MABCELLUS.

Ta parole le blesse à Tégal d*une injure.

BEBNABDO.

Il s'en va dédaigneux.

HORATIO) arec menace, au tpecire.

T'est-îl donc interdit De parler?

Le specire ditparalc.

MARGELLUS.

Disparu ! Sans nous avoir rien dit.

BERNARDO, raillear.

Eh bien! Horatio, que penser de la chose?

L'imagination est-elle seule en cause ?

Te voilà devenu tout pâle et tout tremblant,

HORATIO

On le serait à moins : le fait est accablant,

Et mes yeux, malgré moi, confessent Tévidence.

MARGELLUS.

N*es-lu pas atterré de cette ressemblance ?

HORATIO

A perdre la raison. J'ai reconnu le roi.

Comme à tes traits, mon cher, je te reconnais, toi ; C'est son auguste aspect, sa royale tournure ; La Norwége a senti le poids de cette armure ; Cet œil, de ses éclairs, frappa le Polonais S'enfuyant sur la glace au fond de ses marais.. . C'est étrange !

MARGELLUS.

Déjà, dans la nuit glaciale.

Deux fois nous avions vu sa forme martiale.

ACTE I, SCÈNE I. iOQk

HORATIO, Gravement.

Qu'en augurer ? Que dire ? Où donc est le lien Entre cette ombre et nous? Je ne discerne rien. Un malheur plane-t-il sur la chose publique ?

MARGELLUS.

Qui sait? Rasseyons-nous.

Ut reprenneot place sur le banc.

A ce propos, explique Et dis-nous, si tu peux, d'où vient Tempressement Que l'on met à poursuivre un si vaste armement? Pourquoi sur nos remparts ces gardes assidues Et ces bouches de bronze à la hâte fondues?

Pourquoi, dans tous nos ports convertis en chantiers. Ne voit-on que calfats, marins et charpentiers? Le jour n a plus de nuit , la semaine de fête : C'est un travail fiévreux qui jamais ne s'arrête... Saurais-tu par hasard où tendent ces apprêts? A quels événements il faut nous tenir prêts ?

HORATIO

Voici quel est, je crois, le bruit le plus plausible. Celui dont nous venons de voir Tombre irascible. Notre ancien roi reçut, on

le sait, un défi D'un fat présomptueux et d'orgueil tout bouffi : J'ai nommé Fortimbras de Norwége. Or, j'atteste Que notre Hamlet avait bras vaillant et main preste : Il tua l'insolent, qui de ce coup perdit Avec sa vie encore un royaume en dédit.

En effet, un contrat paraphé de justice

Et qui fiit par héraut publié dans la lice.

Portait expressément que y vaiocu , Fortimbi^is Au roi de Danemark transmettait ses États ; Que , vainqueur au contraire , il aurait en partage Un fief du sol danois égal à tout son gage.

Après sa mort, Hamlet, en vertu du traité, Fit main basse aussitôt sur la principauté ; Et là semblait devoir prendre fin une histoire Dont le pays entier a gardé la mémoire , Quand notre droit s*est vu tout à coup contesté. Le jeune Fortimbras, ainsi déshérité, Et dont facilement on devine la rage, Prétendrait, en effet, ressaisir l'héritage Bien perdu par son père et par nous détenu.

Dans sa bouillante audace, on le dit parvenu A rassembler un corps de hardis mercenaires, Bandits sans feu ni lieu , déterminés sicaires , Dignes exécuteurs de plans désespérés.

Gomme il est bon qu*à tout nous soyons préparés. C'est là, je le crois bien, la cause initiale Du vaste accroissement de forces qu'on signale , De ces remparts armés, de ces gardes de nuit. De ces apprêts enfin poussés à si grand bruit.

BERNARDO

C'est cela; plus de doute. Oui, la guerre est prochaine, Et ce conflit — son œuvre — est ce qui nous ramène Cette figure armée, altière du vieux roi.

HORATIO

Ces faits surnaturels ont d'un mortel effroi

ACTE I, SCÈNE I

Dans tous les temps tenu rame humaine assiégée.

Quand la splendeur de Rome était à Tapogée,

£t que Jules César, du sommet du pouvoir.

Dans le gouffre entr'ouvert sous ses pieds allait choir.

Sans soupçonner la main qui creusait cet abîme ,

Des prodiges fameux devancèrent le crime :

On vit de nombreux morts se lever des tombeaux

Et, de leurs blancs linceuls agitant les lambeaux,

De funèbres clameurs emplir Rome effarée.

Au même instant parut, dans l'espace égarée.

Une comète, rouge et de flamme et de sang ;

Le soleil dans les cieux se montra «terne et blanc ;

Une éclipse soudaine enveloppa la lune ,

Qui cessa de régler l'empire de Neptune :

On eût dit qu'on touchait au jour du Jugement!

Ces signes précurseurs d'un bouleversement.

Ces avis surhumains, qui sont impénétrables

Et servent de prologue aux crises redoutables ,

Serions-nous appelés à les connaître aussi?

11 se lève avec cfTroi à la vue du spectre qui vieot de reparatire.

Juste ciel! il revient ! oui, tenez, le voici!... Dût-il me foudroyer, je l'arrête au passage.

Marchaat résolilmeut au spccire ei ra{>ostrophaut.

Arrière, illusion! ou daigne faire usage De ta voix ! Que faut-il ? Une bonne action Pour nous sauver tous deux de la damnation?

Dis-la ! . . . Va-t-il surgir une crise fatale ,

Quelque calamité proche et nationale ,

Mais que, connue à temps, on pourrait prévenir?

Oh ! parle ! ... Ou , si la terre a tort de détenir Quelque trésor caché par toi durant ta vie Et dont tu fais encore à ce point Ion envie , Que rien ne charme plus désormais ton regard Que de le retrouver où tu Tas mis à part, Dis-le ! Mais reste , et parle !

On entend chanter le coq. Le spectre a tretnilU et se met lentement à se retirer.

Amis! il nous échappe...

Retiens-le , Marcellus !

MÂRCELLUS.

Veux-tu que je le frappe

De ma pertuisane?

HORATIO

Oui ! s'il ne veut s'arrêter.

BERNARDO

Il est là!

HORATIO

Non 1 ici !

Le spectre s'évanouit.

MARCELLUS

Plus rien ! . . . Ah ! c'est tenter Une entreprise impie. Il est invulnérable Comme l'air. Et d^ailleurs , n' est-il pas misérable D'oser lever la main sur tant de majesté?

BERNARDO

Il eût parlé , je crois, si le coq n'eût chanté !

IIORATIO.

Cette sommation soudaine et redoutable

A semblé l'entraîner comme un être coupable.

Le coq est le clairon qui sonne le matin :

Son chant, sonore et pur comme un timbre argentin ,

Chasse le dieu du jour de sa couche océane ;

A ce signal , — qu'il erre au sein des flots , qu'il plane

Dans les airs, ou qu'il soit sur terre ou dans le feu, —

Tout esprit voyageur rentre au sinistre lieu.

Nous venons d'en avoir une preuve sensible.

MARCELLUS

Le premier chant du coq, oui, l'a fait invisible. Je comprends maintenant qu'aux approches du jour Où naquit le Sauveur ^ Dieu de grâce et d'amour. On dise que l'oiseau de l'aube veille et chante Toute la nuit. Alors, aucun esprit ne hante iSotre terre vouée à la perdition Et que le Christ sauva par la rédemption :

Les étoiles n'ont plus d'influences malsaines; De célestes parfums baignent les nuits sereines ; La paix règne ; tout dort d*un sommeil innocent; Lutin , sorcière , fée et démon menaçant Ont soudain disparu de la terre bénie.

On le dit ; et, ma foi, bien osé qui le nie !...

Montrant l'horiion

Amis ! voyez blanchir ce pic à l'orient

Où Taube, au manteau gris, déjà marche en riant,

174 IIAMLET.

Les pieds dans la rosée. Il est jour. Notre {^arde Est terminée , et rien ici ne nous retarde ; Mais ce prodige, auquel nous venons d'assister. Ne le devons-nous pas, dites-moi, raconter A notre cher Hamlet? C'est mon avis. Peut-être I/ombre, pour nous muette et prompte à disparaître, Voudra-t-elle à son fils s'ouvrir plus librement : Il faut donc Tinformer de cet événement.

MARCELLUS

Oui, courons l'avertir : cette heure matinale Trouve toujours debout Son Altesse Royale.

lit sortent.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA SUITE

LE ROI, s'atircssaot à toute rassisiancc.

Bien que le souvenir de notre frère aimé Doive vivre à jamais par Tamour ranimé Et remplir notre cœur, qui voue à sa mémoire Un culte impérissable autant que Test sa gloire ; Bien que de notre front ne puisse s'effacer La marque d*un chagrin qui ne saurait passer, La raison, cependant, combattant la nature.

Impose à nos regrets une juste mesure :

ACTE I^ SCENE II

Elle veut qu'à côté de ce deuil fraternel ; -

Nous sachions du devoir entendre aussi l'appel.

Prenant Im reiuc par la main et la pri'scniant à toute la cour.

Celle qui nous fut sœur, aujourd'hui notre reine,

Reprend ici pour tous ses droits de souveraine.

Associée au sort de ce puissant État,

Elle sera du trône et la grâce et l'éclat.

Mais nous avons le cœur à la Ibis plein et vide :

Si la lèvre sourit, la paupière est humide.

Car le chant nuptial succède aux chants de deuil ,

Et les fleurs de l'autel cachent mal un cercueil.

Du grand roi, notre frère, en épousant la femme

Nous avons bien suivi les penchants de notre âme ; Mais c'est afin surtout d'obéir à vos vœux, Qu'un hymen aussi prompt a couronné nos feux. Donc à vous tous, merci ! Notre joie est votre œuvre... Un mot sur Fortimbras. Ce jeune fou manœuvre Comme s'il se riait de nous et de l'État, Et se croit, Hamlet mort, permis tout attentat. Son orgueil est si grand qu'il touche à la démence : Aujourd'hui plus de borne à sa folle arrogance ; Formant nous ne savons quels rêves insensés^ Il vient revendiquer en termes courroucés Tous ses biens paternels, jurant de les reprendre S*il

nous trouve obstinés à ne les lui point rendre. Nous nous émouvons peu de ces prétentions.

Mais voici, sur ce point, nos résolutions :

Montrant an pli cacheté.

Dans ce message écrit au vieux roi de Norwége , <

Oncle de Fortimbras , noas lui montroas le pièce Où cet écervelé bientôt Tanra fait choir, Puisque impotent, au lit, le roi peut ne pas voir Jusqu*où de l'imprudent ont tendu les menées ; Mais nous disons aussi qu'il faut que, refrénées. Ces provocations, dont nous nous sentons las. Prennent fin sur-Ie-cbamp , si du moins il fait cas De sa sécurité gravement compromise.

En vos fidèles mains cette lettre est remise , Brave Cornélius et dijpie Voltimand !

Vous savez vos dévoilas : que votre dévoùment. Joignant pour nous servir la force à la prudence. Les accomplisse !

Remettant la lettre aux mains de Voliimaud.

Allez et faites diligence.

CORNÉLIUS ET VOLTIMAND.

Vous serez obéi, Sire,

LE ROI , les congédiant de la main.

Adieu de tout cœur.

Cornclias et Voltimand lorleot.

Se tournant vert Laerte.

Et maintenant, Laerte , à nous deux , voyageur. Vous nous avez tantôt parié d'une requête :

Quelle est-elle? Toujours notre amitié fut prête A complaire à vos vœux, même à les devancer; Énoncez le désir qu'il nous faut exaucer :

Moins sûrement la tête au cœur est asservie.

Moins promptement la bouche est par la main servie,

ACTE I, SCEiNE II. 17T

Que vous ne uous veirez dans tous les temps jaloux D'honorer votre père et de Taimer en vous.

LAERTE

Mon humble prière est qu en sa condescendance Le roi daig^ne signer mon départ pour la France. J'ai dû, par respect, Sire, et dans mon dévoûment» Vous porter mon hommage à votre avènement :

Ce devoir accompli, comblez mon vœu suprême En souffrant mon retour au beau pays que j'aime.

LE ROI

Dis-nous, Polonius, sur ce point ton avis.

POLONIUS

A quoi bon ? Mes conseils ne seraient point suivis. Ses importunités lassent ma résistance :

Autorisez- le, Sire, à retourner en France.

LE ROI

Laerte , qu'il soit fait au gré de vos désirs : Vous êtes libre. Allez retrouver vos plaisirs.

A Hamlct.

Cher Hamlet! doux cousin, mon fils! de préférence...

HÂMLET , â part , avec amertume.

Un peu plus que cousin, mais moins que fils, je pense.

LE ROI

Pourquoi porter au front un nuage pareil?

HAMLET, regardant raillcusemeut au tour de lui.

Vous n'y pensez pas, Sire, il est en plein soleil!

LA REINE , avec douceur, eo inootrant les vêlements de deuil d'HaniIct.

Va quitter, cher Hamlet, ces vêtements funèbres : Montre un visage au roi moins voilé de ténèbres , Et cesse de chercher, le regard abaissé , La trace du chemin où ton père a passé.

La nature a ses lois. Toute vie est mortelle Et retombe à son tour dans la nuit éternelle.

HAMLET , glacial ci avec inleulîoii.

Oui, madame, il est vrai, la nature a ses lois.

LA REINE

En quoi te paraît-elle injuste cette fois ?

HAMLET, avec feu.

Me paraîti'e? Elle l'est, et je le dis, madame ,

Tant les déguisements répugnent à mon âme.

Croyc/-le, ce n'est point la couleur du manteau ,

Ni d'un deuil affiché le vulgaire oripeau,

Ni les soupirs bruyants, ni le pâle visage

Où des ruisseaux de pleurs ont marqué leur passage,

Ni d'un chagrin nouveau l'ardente explosion ,

Qui prouvent clairement la désolation :

A ces efforts chacun peut aisément atteindre ;

Mais moi! ce que je souffre, oh! qui pourrait le feindre?..

Le reste est le harnais banal de la douleur.

LE ROI

Vous rendez bien touchant, Hamlet, votre malheur. Autant pleurer un père , autant aimer sa gloire

ACTE I, SCÈNE II

Honore votre cœur non moins que sa mémoire :

Mais , ne l'oubliez pas , votre père eut un jour

Le chagrin de voir prendre un père à son amour;

Ce père avait aussi — c'est une loi fatale —

A son heure éprouvé la douleur filiale :

C'est pourquoi Dieu défend que le deuil paternel ,

Pour l'enfant qui survit, soit un deuil éternel.

Vouer obstinément son âme à la souffrance,

C'est se montrer ingrat envers la Providence,

N'être homme qu'à demi , n'avoir ni fermeté ,

Ni résignation, ni saine piété,

Ne faire preuve enfin que d'une intelligence

Dont, par ce fait, on peut mesurer l'indigence.

Voir mourir ceux qu'on aime est pour l'humanité

Un devoir établi par la Divinité :

Pourquoi donc se montrer rebelle en son langage.

Quand nous vient la leçon que tous ont en partage?

C'est offenser le Ciel aussi bien que le mort ;

C'est nier la nature , incriminer le sort ,

Et blesser le bon sens qui tous les jours nous crie

Que la tombe est le but où nous conduit la vie.

Sachez donc, cher Hamlet, dompter votre douleur;

Voyez un père en nous. Aucun père en son cœur,

Nous osons l'affirmer à la face du monde,

N'eut jamais pour un fils tendresse plus profonde.

Vous désirez rentrer à l'université

De Wittemberg, dit-on? Quelle nécessité?

G* est , au contraire , ici qu'il faut que l'on vous voie ;

Demeurez à la cour pour en être la joie :

Ne vous dérobez pas à notre amour, mon fils !

LA REINE

Que les vœux de ta mère aussi soient accomplis ! Demeure, mon Hamlet, je t'en prie, auprès d'elle.

HAMLET, gravement.

Je ne serai jamais à vos désirs rebelle , Ma mère.

LE ROI

Bien cela. Tendrement répondu.

Aux courtisans.

Au prince désormais veillez qu'il soit rendu Le même honneur qu'à nous.

A la reine.

Allons, venez, madame j Cette soumission d'HamIet nous ravit Tâme.

Au banquet de ce soir buvons à sa santé.

Et pendant qu'à fenvi son nom sera fêté.

Les bouches du canon*, ce terrestre tonnerre. Rediront notre joie au ciel comme à la terre.

Le roi et la reine sortent, suivis tle tous les autres persoonages. Hamlet seul cti demeure.

HAMLET , seul.

Oh! si mes chairs pouvaient, pantelantes d'horreur. Se dissoudre en poussière ou se fondre en vapeur! Si rÉternel n'avait maudit le suicide !...

* Shakespeare commet sciemment ici le même anachronisme que dans Macbeth, Dan^ la tragédie iï Hamlet, dont Inaction se passe au cornniencement du on^ictne siècle, il parlera plus d*une fois du canon, qui ne fut pour la première fois employé dans les guerres de l'Europe qu'en 1338.

ACTE I, SCÈNE IL

Dieu ! Dieu! que ce monde est pesant , plat et vide !

Fi de la vie 1 Oh ! fi de ce hideux jardin

Que l'épine et la ronce envahissent sans fin ,

Et dont le sol maudit n'ouvre ses flancs arides

Qu'aux végétations nuisibles et fétides!...

Deux mois après sa^mort! oui, deux mois seulement,

Et voir cela!... Deux mois? Pas même entièrement!...

Un roi si magnanime ! un roi dont on peut dire

Que cet autre est à lui ce qu'était un satyre

Auprès d'Hypérion !... Et quel immense amour

Pour ma mère ! il tremblait que le rayon du jour,

Que rhaleine des vents ne portât quelque atteinte

A sa beauté... Mais elle? Ai-je oublié l'étreinte

Dont l'épouse amoureuse enveloppait l'époux,

Quand elle le couvrait de ses baisers jaloux!...

Et qu'un mois ait suffi pour éteindre sa flamme!

N'y pensons plus !•.. Ton nom, fragilité ! c'est femme...

Un mois! Le temps d'user les souliers qu'elle avait.

Quand cette Niobé , tout en larmes , suivait

Le convoi de mon père! Est-ce bien elle-même?...

Mais la brute en perdant le compagnon qu'elle aime

Doit plus longtemps gémir!... Unie, oui, sans pudeur,

A mon oncle ! à celui dont elle était la sœur!

A ce fi'ère d'Hamlet qui n'est pas plus semblable

A mon père, que moi je ne suis comparable

Au héros néméen!... Et le sel de ses pleurs,

Ces témoins mensongers de menteuses douleurs.

N'avait pas eu le temps de rougir sa paupière,

Qu'elle était mariée! A cet homme! Ma mère!...

O fureur criminelle ! O transports monstrueux ,

Qui Font ainsi jetée aux draps incestueux!

lie châtiment peut-il long^temps se faire attendre?... Mais brise-toi , mon cœur ! Ma langue doit apprendre A se taire.. .

Entrent lloralio , Bernmrdo et MarccUiu.

HO BÂT 10, s inclinant.

Agréez nos respects , monseigneur.

HAMLET, distrait.

Je suis charmé , messieurs , de vous voir.

Reconnaissant Horatio.

Mais, d'honneur, C'est bien Horatio, si j'ai bonne mémoire ?

HORATIO

Oui, cher prince, et jaloux qu'il vous plaise de croire Combien de Votre Altesse il est le serviteur.

HAMLET , lui tendant la main.

Non : l'ami ; ce seul titre est brigué par mon cœur. Mon cher Horatio! Mais quelle circonstance.

Quel motif a donc pu provoquer votre absence De notre Wittemberg?...

Se tournant vers Marcellus.

Marcellus ! . . .

MARCELLUS

Monseigneur?

HAMLET , lui donnant la main.

Soyez le bienvenu.

ACTE I, SCÈNE II

A Horatio, donl il serre de nouTeau la main dans ses mains.

J'éprouve un vrai bonheur; Mais voyons ce motif?

HORATIOy avec quelque embarras.

Mon Dieu, prince, un caprice De vagabond. C'est tout.

Trêve à cette injustice.

Quiconque, Horatio, croit vous connaître à fond, Craindra de vous donner ce nom de vagabond.

Un motif, j'en suis sûr, de toute autre importance Vous a conduit ici; mais, quel qu'il soit, je pense Que nous allons vider à votre heureux retour Plus d'un flacon ensemble.

HORATIO, oravemenl.

Ëb bien, oui, sans détour, Elseneur ne m*a vu que pour les funérailles De votre auguste père.

HAMLET, amèrement.

Oh ! pour le coup , tu railles :

Dis plutôt que ce fut dans le but d assister Aux noces de ma mère.

HORATIO

Alors, pour m'attrister Avec vous, monseigneur, d'un si prompt mariage.

HAMLET, mordant et railleur.

Fi donc! l'économie y vit tant d'avantage!

Le banquet mortuaire où Ton ne mangea point' Légua ses mets intacts et réchauffés à point Au festin nuptial. . .

Avec une explotioo de douleur.

Que n'a-t-on pris ma vie Pour que j'eusse ignoré cette union impie, Horatio! Que fais-je en ce monde odieux?...

O mon père ! toujours je te vois sous mes yeux!

HORATIO

Sous vos yeux, monseigneur?

HAMLET, mélancoliquement.

Les yeux de la mémoire.

HORATIO

Je l'ai vu, j'ai connu ce grand roi dans sa gloire.

Ce fut un homme auquel, on le peut déclarer, Nul autre ne devra jamais se comparer.

HORATIO, hésiuDt.

Je crois Tavoir revu, prince,... la nuit dernière.

Revu! qui?

HORATIO

Je l'ai dit, le feu roi votre père!

' Dans les pays du Nord, il était d*usag^e immémorial d*ofirir un repas à tous ceux qui avaient assisté à un enterrement. Cette pratique est encore en vigueur da ns certaines parties de T Ang^leterre et de !*Écosse.

H A ML ET, éperdu.

Le roi mon père?

HORATIO

Au nom du ciel, contenez-vous; Soyez fort, il le faut. Nous sommes ici tous Pour affirmer un fait à nos yeux hors de doute.

Au nom du Dieu vivant, parlez, je vous écoute.

HORATIO

Pendant deux soirs de suite ^ une heure après minuit.

Dans le silence morne et désert de la nuit,

Bernardo, Marcellus étaient en sentinelle.

Quand soudain une forme austère et solennelle ,

De pied en cap armée , a devant eux paru :

Un frisson dans leur corps aussitôt a couru :

Ils voyaient votre père, oui, prince, votre père!

Majestueux d'aspect, le visage sévère,

Et tenant à la main son sceptre glorieux ,

Trois fois il a marché lentement sous leurs yeux.

Haletants et couverts d'une sueur glacée,

lis se taisaient encor que l'ombre était passée ! ...

Dès qu'ils m'ont confié l'objet de leur terreur,

Les croyant les jouets de quelque étrange erreur.

Avec eux j'ai voulu veiller la nuit dernière...

A l'heure accoutumée, et sous sa forme altière,

L'ombre encor s'est offerte à nos yeux stupéfaits.

Je n'en ai pu douter..» Elle avait tous ses traits,

A qui les a connus trop bien reconnaissables :

Monlrant ses mmins.

L*une à Tautre, ces mains ne sont pas plus semblables.

Et ceci se passait?

MARGELLUS.

Ici près, monseigneur, Sur Tesplanade nord du château d'Elseneur.

Qui de vous lui parla ?

HORATIO

Moi, prince. Le silence Fut sa seule réponse , et cependant, je pense Qu'elle allait nous parler, lorsque dans le lointain Le chant aigu du coq annonçant le matin Vint retentir dans l'aire A ce bruit, Tombre émue, Troublée, en un instant fut hors de notre vue.

HAMLET, se parlant à lui-même.

C'est étrange !

HORATIO

Aussi vrai, monseigneur, que je vis, C'était bien votre père, ainsi que je le dis.

HAMLET, se frappant la poitrine.

Un ver rongeur est là , messieurs, qui me dévore... Serez-vous, cette nuit, tous trois de garde encore?

TOUS

Oui, tous les trois.

ACTE I, SCÈNE II

HAMLET, fitivrcux.

Armé, nravez-vous dit?

TOUS

Armé.

De pied en cap ?

TOUS

Des pieds à la tête.

Enfermé , Ainsi qu'il devait Tètre alors dans son armure, Il ne vous a pas pu laisser voir sa fi(pire.

HORATIO

Veuillez nous pardonner : de son casque il portait La visière levée.

HAMLET, toujours pretsani.

Et que vous présentait Ce visage ? Un air calme ou farouche ?

HORATIO

Sévère Et triste assurément, mais pourtant sans colère,

Étaît-il pâle ou rouge ?

HORATIO

Oh ! bien pâle.

Sur vous Fixait-il son regard ?

HORATIO

Nous le sentions sur nous

Oh ! que n'étais-je là ?

HORATIO

L'épouvante peut-être Vous eût tué du coup .

Je dois le reconnaître , C'est affreux, c'est affreux!... Quel temps est-il resté?

HORATIO

Un temps si fugitif qu'à peine on eût compté Jusqu'à cent.

ACTE I, SCÈNE II

HORATIO

Oui , la barbe à fond noir, Mais d'argent mélangée et comme on Ta pu voir De son vivant.

C'est bien ! c'est bien ! J'irai l'attendre.

Oh ! s'il allait venir cette nuit nous surprendre !

HORATIO.'

J'oserais l'affirmer..

HAMLET, avec cxultaiioD.

S'il se présente à moi Sous les traits adorés de mon auguste roi ; Si c'est lui !... Je saurai te parler, 6 mon père, Quand tout l'Enfer béant me dirait de me taire. . . Mais tenez bien ceci soigneusement secret, Et gardez envers tous un silence discret.

Quoi qu'il puisse advenir, ce soir, que votre bouche Soit muette à jamais sur tout ce qui me touche. A ce prix, pour toujours mon amitié vous suit. Adieu. Sur l'esplanade, avant qu'il soit minuit. Vous me verrez. Adieu.

TOUS, l'iuclinant.

Recevez notre hommage.

Monseigneur.

HAMLET, aTcc cfFusioD.

Oh ! de vous il me faut davantage.

Messieurs : votre amitié.

\jet coDçédiaDt de la maio.

Dieu vous garde ! A ce soir,

Horatio, Marcellut et Bernardo toiical.

Quoi! l'esprit de mon père armé! Que vais-je voir? Entendre?... Oh! je pressens quelque chose d'infâme... Que n'est-il déjà nuit!... Mais calme-toi, mon âme! Pour qu'au grand jour éclate un forfait , quel qu'il soit. Il suffit, je le sais, que Dieu lève le doigt !

Il sort.

SCÈNE III

Un appartement chez Polonius.

Entrent LAERTE et OPIIÉLIE.

LAERTE

Je pars, chère Ophélie, emportant l'espérance Que chaque esquif d'ici dirigé sur Ja France Me vaudra le bonheur d'une lettre de toi.

OPHÉLIE

Ton vœu sera comblé, ma tendresse en fait foi.

fjAERTE, avrc une gravilë affectueuse.

Ilamlet te poursuit-il des mêmes soins frivoles? Ah! ma sœur, ne crois pas à ses douces paroles : Ce n'est qu'un pur caprice , un jeu que son amour , Violette entrouverte aux premiers feux du jour, Fleur hâtive , éphémère , à la frêle corolle ,

ACTE I, ÇCËNE III

Dont la fraîcheur se fane et le parfum s'envole En une heure... et c'est tout.

OPHÉLIE

Est-ce bien tout?

LAERTE

Crois-moi, Oui, c'est bien tout. Hamlet est soumis à la loi Qui veut que de nos corps plus grandit Tédifice , Temple où l'âme est l'autel fait pour le sacrifice, Phis le devoir s affirme avec autorité.

Plus au fond de nos cœurs il veut être écouté : Or, qu'il t'aime aujourd'hui d'une affection pure. Qu'il pense à ses serments n'être jamais parjure. Je l'admets, ayant foi dans son honnêteté; Mais héritier d'un trône, a-t-il sa liberté?

Le choix de sa compagne est-il en sa puissance? Non ! Esclave avant tout de sa haute naissance , Il ne peut ignorer qu'il se doit à l'État, Et qu'à son choix il faut, non l'amour, mais l'éclat. Donc, s'il te dit qu'il t'aime , ô ma douce Ophélie, Songe aussitôt pour toi , pour tous deux , s'il l'oublie , Combien peu de le faire il a la faculté , Devant à son pays jusqu'à sa volonté.

Puis considère encor quelle atteinte mortelle Subirait ton honneur, si, n'étant point rebelle Ni de cœur ni d'oreille à ses serments d'amour. Tu venais , imprudente , à le laisser un jour Oublier ce qu'il doit à ta chaste nature.

Prends-y garde ; oh! croîs-moi, ma sœur, je t'en conjure,

Son amour tôt ou tard deviendrait corrupteur :

Sache demeurer pure, en y fermant ton cœur.

Une vierge devrait dans sa pudeur native

Se troubler et s'enfuir rougissante , craintive ,

Rien qu'à sentir sur elle un rayon argenté

De la lune indiscrète épiant sa beauté :

La calomnie, hélas! de sa dent malfaisante

Mord la vierge elle-même en sa fleur innocente,'

Comme le ver s'attaque aux boutons du printemps ,

Sans que d'éclore au jour il leur laisse le temps!

C'est, du reste , au matin de la jeunesse en sève

Que le vent des désirs sur notre âme se lève :

Il n'est, pour conjurer son souffle empoisonneur

Que la crainte du mal veillant sur notre honneur;

Que cette crainte alors unie à la prudence,

O ma sœur! à jamais garde ton innocence!

OPHÉLIE, avec insénuité.

Ces conseils fraternels, ce langage émouvant, J'en veux garder toujours le souvenir vivant : Mais. . . ne va pas au moins démentir pour toi-même Tes bons enseignements de cette heure suprême , Cher frère, et ne fais point comme un pasteur rusé Qui,

nous prêchant du ciel le chemin malaisé, Pour lui, foule en secret, sans nulle conscience, Le sentier plus facile, hélas! de la licence, Oubliant ses sermons.

LAERTE, souriant.

Sois tranquille sur moi.

ACTE F, SCÈNE

Chère enfant.

Voyant Tenir Polonîut.

Mais c'est bien mon père que je voi?

J'aurai donc de nouveau ces deux grâces extrêmes : Sa bénédiction et ses adieux suprêmes.

Eotre Poloniat.

POLOMIUS, cmtvaenu

Encore ici, Laerte? A bord, traînard, à bord! Le vent gonfle ta voile , et son puissant effort L*aura bientôt tendue. Allons, pars : il estTheure.

ÀTec plat de gravita.

Ma bénédiction sur ta tête demeure.

Emporte, en même temps, ces quelques bons avis',

D'un prix d'autant plus grand qu ils seront mieux suivis :

Garde soigneusement pour toi ce que tu penses ;

En ton esprit toujours pèse les conséquences

De ta moindre action. Montre-toi familier.

Sans devenir vulgaire, encore moins grossier.

Un ami véritable et dont l'épreuve est faite,

Sois fier de voir en lui ta plus noble conquête ;

Mais prends soin que ta main touche à peine la main

D'un compagnon du jour qu'on quitte au lendemain.

Ne t'embarque à plaisir dans aucune querelle ;

Mais, contre toute attaque, agis de façon telle

' Ces conseils sont la reproduction presque textuelle de ceux adressés par lord Burlei^^h, ministre de la reine Elisabeth, à son fils Robert Ceci!,, devenu plus tard comte de Salisbury, dans le livre qu'il écrivit pour lui, intitulé t Préceptes et conseils pour bien ordonner et diriger sa vie,

Que l*agresseur en garde un prudent souvenir. Prêle Foreilie à tous , sache tout retenir :

N*use que sobrement pour toi de la parole.

Attentif à saisir le moindre mot qui vole.

Retiens tes jugements. Consacre à te vêtir La somme qu'il convient, mais sans jamais mentir

A tes moyens réels : une simple élégance

Est, au surplus, je crois , de très-bon goût en France^

Et distingue d'abord les gens de qualité :

Sans la créer, Tbabit sied à la dignité.

Ne te fais emprunteur ni prêteur : le prêt mine

La bourse et Tamitié; Temprunt, c'est la ruine.

Sois enfin scrupuleux et sévère envers toi.

Et nul ne se plaindra de ton manque de foi :

L'un suit l'autre , aussi vrai qu'au jour la nuit succède.

Accepte ces conseils ; ils te seront en aide

Et peuvent dans la vie assurer ton bonheur.

Sur ce, mon fils , adieu.

Il embrasse Laerie.

LAERTE, s'inclinaot.

Mon père, monseigneur.

Je prends très -humblement congé de vous.

POLONIUS, le congédiant.

Marée Et vent n'attendent point. Adieu.

LAERTE, à Ophclie.

Chère adorée , De ce que je t'ai dit garde le souvenir.

ACTE I^ SCÈNE III

OPHÉLIE

J'ai tout mis dans mon cœur : pour l'y mieux retenir , £mportes-en la clef.

LAERTE

Adieu 9 mon Opbélie !

Laerte presse nne dernière fois sa s«ur dans ses bras , et après s'être incliné

a^ec respect devant son père, il sort.

POLONIUS

Que vous disait-il donc, ma fille , je vous prie?

OPHÉLIE

Mon père , il me parlait d'Hamlet.

POLONIUS

Ah! oui, vraiment?

Il n'en pouvait parler plus opportunément.

Je demande , à mon tour, quels sont ces tête-à-tête Auxquels , dit-on , ma fille imprudemment se prête , Sans songer que, mêlée à ce jeu suborneur.

Elle offense à la fois et son père et Tbonneur? J'ai le droit d'exiger que vous soyez sincère : Dites-moi tout, ma fille.

OPHÉLIE

Il est très- vrai, mon père, Qu'Hamlet me dit qu'il m'aime e^ m'a donné son cœur.

POLONIUS, railleur.

n proclame à ce point ton ascendant vainqueur ! . . .

Pauvre fille , à qui manque encor Texpérience ,

Sais-tu de ses serments ce que la raison pense ?

OPHÉLIE

J'içnore, monseigneur, ce qu'elle en peut penser : J'ai tout dit et n'ai rien de plus à confesser.

POLONIUS

Que ce soit donc à moi, ma fille, à vous l'apprendre : Vous n'êtes qu'une enfant. Il ne fallait pas prendre Pour or pur des propos d'un si douteux aloi; Estimez-vous plus haut, et sachez, comme moi, Réduire à sa valeur un déloyal manège.

OPHÉLIE

Je ne pouvais, mon père, appréhender un piège Sous un amour empreint d'un si touchant respect.

POLONIUS

C'est qu'en tout vous voyez, non le fond, mais l'aspect.

OPHÉLIE

Il proteste pourtant d'être à jamais fidèle A ce qu'il m'a juré.

POLONIUS

Ce ne sont là, ma belle.

Qu'engins grossiers tendus à ta crédulité !

Qui ne sait, au surplus, la libéralité Avec laquelle, hélas ! une langue prodigue Les serments, quand le sang a rompu toute digue Et du cœur au cerveau s'élance en flots bouillants? Ou qui ne sait encor que les feux trop brillants.

ACTE I, SCÈNE IV

Dépourvus de chaleur, D*oDt qu'un éclat factice

Tout semblable à celui de ces jets d'artifice

Qu'on voit luire et s'éteindre en un même moment?

La flamme , pour durer, doit brûler autrement.

Je vous rappelle donc, ma fille, à la prudence :

Prodiguez beaucoup moins votre chaste présence,

Et surtout évitez tout secret entretien.

Hamlet, je vous le dis ici pour votre bien,

En jeune homme croit tout permis à la jeunesse :

Son amour n'est pour lui qu'une aimable faiblesse;

Ses serments, loin qu'ils soient des garants de son cœur,

Ne visent qu'au succès d'une coupable ardeur :

Mensonges, en un mot, que toutes ses promesses !

Ma fille, voici donc mes volontés expresses :

Éloignez-vous d'Hamlet ; au nom de votre honneur,

Ne songez plus à lui.

OPHÉLIE, imclinant.

J'essairai, monseigneur.

Ut sortent.

SCÈNE IV

Sur l'esplanade. Même dëcor qu'à la scène I. Il est nuit. Entrent HAMLET, HO RATIO, MARCELLUS.

HAMLKT.

L'air. est rude ce soir : il fait un fi:oid intense.

• HORATIO

Le vent glacé du nord souffle avec violence.

Quelle heure dites-vous?

HORATIO

Près de minuit, je crois.

MARGELLUS.

Ohl minuit est sonné.

HORATIO

S'il revient cette fois, Le moment est donc proche où Fesprit va paraître.

On entend des fanfkret de trompeiiet et une décharge d'artillerie.

Prince, quel est ce bruit? Vous le savez peut-être?

HAMLET, avec amertume.

Le roi boit et boira pendant toute la nuit, Au milieu des chansons, des rires et du bruit ; Et tandis qu'à longs flots le vin du Rhin circule,. Il faut que le canon dise à la Péninsule Sa débauche éhontée. '

HORATIO

Est-ce souvent ainsi?

HAMLET, ëclaunt.

Mais nous n'avons, pardieu! que ce spectacle ici' ;

* Les débauches de la cour de Danemark étaient proverbiales en Europe j surtout sous Christian IV , vers la fin du seizième siècle, époque contemporaine de Skakespeare : elles n*eurcnt d* égales que celles dont le poète put être témoin à la cour d* Angleterre , sous Jacques I*% en 1606.

ACTE I, SCÈNE IV. IW

Et r orgie à présent avec ses saturnales

De cette cour si bien forme les mœurs royales ,

Que, du nord à Touest, du sud à Torient,

Les peuples contre nous vont partout s'écriant,

Et, de dégoût saisis, nous jettent à la tête

De pourceaux avinés la sanglante épithète.

Dès lors Tignominie au front des descendants

Remplace des aïeux les exploits transcendants :

Un seul vice a terni pour toujours notre gloire

Et de la nation déshonoré Thistoire.

L'homme ainsi peut tomber! Quelque bien qu'il soit né,

De quelque pur renom qu'il soit environné ,

De si grandes vertus que soit faite sa vie.

Il suffit d'un écart , d'une funeste envie ,

D'un acte téméraire au grand jour dévoilé ,

Pour qu'à l'instant son nom tout d'honneur constellé,

Rayonnant jusque*là dans sa sphère si haute, Se flétrisse et s'abime en cette unique faute : L'alliage fortuit d'un grain d'impureté Fait voler en éclats l'acier le plus vanté.

Le spectre parait à rcxirémité de l'etplauade. HORÂTIO, irestailUut.

Regardez, monseigneur! le voilà ! c'est lui-même!

Anges du ciel, à moi dans cet instant suprême !

Aa spectre, le regard ardeoimeot fixé sur lui.

Esprit! quel que tu sois, bienheureux ou damné! Que l'haleine des cieux, ou qu'un venl déchaîné De Fenfer t'ait produit! bienfaisant ou nuisible!

SOO UAMLET.

Cette foiTne par qui tu t'es rendu visible M'autorise , me presse à te parler. O roi !

Hamlet! Danois auguste! O père! réponds-moi : Daigne éclairer le doute où mon esprit succombe. Gomment tes os sacrés ont-ils pu dans la tombe Déchirer leur linceul? Pourquoi ce monument, Lourd sépulcre de marbre où, couché saintement, Tu t'étais endormi dans une paix profonde, T'ose-t-il rejeter au sein de notre monde?

Que se passe-t-il donc? Mort, pourquoi reviens-tu, De tes armes de guerre et d'acier revêtu, Contempler de nouveau nos pâles clairs de lune Et rendre la nuit triste encor plus importune? Et nous , pauvres bouffons , jouets de nos terreurs. Pourquoi nous enfermer dans un cercle d'horreurs Dont l'issue est la mort peut-être, ou la démence? Réponds : quel est ton but? Que nous veut ta présence?

HORATIO

Il vous fait signe ; il semble à lui vous appeler : On dirait qu'à vous seul il consent à parler.

MARGELLUS.

Que son appel est doux ! . . • Mais dans un lieu plus sombre Il veut vous attirer. Ne suivez pas cette ombre !

Non, non, gardez- vous-en.

HAMLET, résolûmeot.

S'il ne dit rien ici

ACTE I, SCENE IV. • fOi

Pourtant, je le suivrai.

HOBATIO.

Ne faites point ceci , Monseigneur.

Et pourquoi? Qu'ai-je à craindre? J*estime Ma vie , en vérité, moins qu'une épingle infime : Pour mon âme immortelle , il n*y peut pas toucher. Il a fait signe encor : laissez-moi l'approcher.

HORATIO

Se jetant au-devRot d'Hamlct.

Arrêtez, monseigneur. II cherche à vous séduire...

Dieu puissant ! s'il allait par degrés vous conduire

Sur ce roc qui surplombe, — entendez-vous les flots

Se briser à sa base en furieux sanglots? —

Et que, revêtaott là quelque autre aspect qui frappe

Sans retour la raison qui déjà vous échappe,

Le spectre... Monseigneur, ne suivez point ses pas!...

Du haut de ce rociier, dès que Tceil plonge en bas,

Le cerveau le plus sûr se sent pris de vertige :

Demeurez avec nous, oh! demeurez, vous dis-je!

Le regard fixe et tani écouler.

Il me fait signe encor.

Au spectre.

Je te suis !

MARCELLUS ET HORATIUS , le taisÎMant.

Sur ma foi,

Monseigneur , c'est folie.

HÂMLET, Tiolent.

Ah ! messieurs, làchez-moi !

HORATIO

Entendez la raison.

HÂMLET.

Non ! c'est ma destinée !

Eh! me croyez-vous donc une âme efféminée?

Dans mes muscles je sens, par un don surhumain, La puissance des nerfs du lion néméen.

Aa spectre , qui de nouveau lui fait signe.

Me voici !

Se débattant aux bras d'Uoratio et de Marccllus.

Làchez-moi, messieurs, ou, par Hercule, Votre sang va couler à ce jeu ridicule.

Les repoussant.

Arrière !

Au spectre, qui se relire leniementà reculons.

Je te suis !

Le spectre et Hamlet sortent.

HORATIO

Il est fou furieux.

MABGELLUS.

Suivons-le. Tout ceci devient fort sérieux.

Le Danemark traverse une crise funeste .

HORATIO

Jetons-nous sur ses pas , et Dieu fasse le reste !

Ils sortent précipitamment.

SCÈNE V

Une autre partie plus sombre de l'esplanade.

Entrent HAMLET ET LE SPECTRE.

Je n'irai pas plus loin. Où me veux-tu mener? Parle,

LE SPECTRE

Écoute...

J'attends.

LE SPECTRE

L'heure est près de sonner Qui prescrit mon retour et déjà me réclame Aux gouffres dévorants.

Hélas ! hélas ! pauvre âme !

LE SPECTRE

Ne me plains pas , mais suis avec recueillement Ce que je vais t'apprendre.

Oh! parle, et saintement

Tu seras obéi.

LE SPECTRE

De cette obéissance , Quand tu connaîtras tout, j'attendrai ma vengeance.

Juste Dieu !

LE SPECTRE

De ton père, Hamlet, je suis Tesprit.

Condamné pour un temps, il m'est ainsi prescrit D'errer la nuit dans Tombre ; et, le jour, dans la flamme Je jeûne et je gémis jusqu'à l'heure où mon âme. Teinte encor des noirceurs du vice originel , Épurée , affranchie , aura gagné le ciel.

Ah ! si de mes tourments , si du lieu redoutable Où le péché s'expie , un tableau véritable Venait te révéler l'intraduisible horreur !

Tu sentirais le sang se figer dans ton coeur , Tes yeux fuir de ta tête , ainsi que deux étoiles , Quand d'un ciel nuageux elles percent les voiles, Et tes cheveux flottants soudain se hérisser Droits ainsi que ces dards que l'on voit se dresser Au dos des porcs-épics ! . . . Mais, sphères éternelles! Vos secrets sont fermés aux oreilles charnelles... mon fils! si chez toi brûle encor quelque amour Pour l'être infortuné de qui tu tiens le jour, Écoute , écoute !

Ciel!

ACTE I, SCÈNE Y

LE SPECTRE

D'un crime misérable Sois le vengeur!

HAMLET, avec un cri.

D'un crime ?

LE SPECTRE

Oui, d'un crime exécrable.

Il en est de bien grands; mais celui-ci, sans nom, L'effroi de la nature et l'œuvre d'un démon, Passe tous les forfaits !

Oh ! je le veux connaître :

La pensée au cerveau n'est pas plus prompte à naître , Ni l'amour plus rapide à s'emparer du cœur, Que ma main ne sera foudroyante d'ardeur, Mon père, à te venger.

LE SPECTRE

Que ta main donc s'apprête !

Oui ! ton âme serait la ronce qui végète Et se nourrit de boue aux rives du Léthé, Si pareil attentat n'armait ta piété.

Et maintenant, écoute. On a dit que ton père. Tu le sais , fut un jour mordu d'une vipère , Pendant qu'il sommeillait au jardin. Ce récit Dans tout le Danemark a trouvé plein crédit, Et c'est ainsi, mon fils, qu'une lâche imposture A travesti ma mort... Indicible torture.

Le serpent qui piqua mon sein mortellement Règne aujourd'hui. ••

Mon oncle!... Oh! mon pressentiment F

LE SPECTRE

Oui! ce monstre infernal d'adultère et d'inceste,

Mettant en jeu les dons de son esprit funeste,

— De ces dons exécrés maudit soit le pouvoir ! —

Et reniant le sang, Fhonneur et le devoir,

A su plier ta mère à ses désirs infâmes ,

Elle ! que j'avais crue , entre toutes les femmes,

La plus saintement chaste... Ah ! de quelle hauteur

En un jour la fit choir ce démon corrupteur !

Tomber de mon amour, qui n'était que noblesse,

Grandeur , respect , estime , encor plus que tendresse ,

Dans cette immonde intrigue! Et — folie ou dédain —

Descendre ainsi de moi — qui , la main dans sa main ,

Pur, loyal, confiant, vivais tout de sa vie,

Cherchant à prévenir jusqu'à sa moindre envie —

A cet homme pervers, sans honneur et sans foi.

Outrageant la nature en sa plus sainte loi !.. .

Mais , ainsi que toujours la vertu véritable

Plane au-dessus du vice et dédaigne, immuable.

Le décevant éclat dont il marche paré ,

De même la luxure en vain s'est préparé

Des plaisirs monstrueux en débauchant un ange :

Fût-ce en un lit divin, elle entre et reste fange !

S'ioterrompant tout à coup.

Ciel I j'ai cru respirer la brise du matin...

ACTE 1, SCENE V

L'heure approche. J'abrége... Oui, j'étais au jardio ;

J'y sommeillais à Fombre en toute quiétude ,

Comme au milieu du jour j'en avais l'habitude.

Ton oncle à ce moment de moi s'est approché;

Il tenait à la main un flacon débouché ;

Il regarde , il se penche , et tout à coup l'infâme

Me verse dans l'oreille un flot de jusquiame.

De ce poison mortel l'effet est foudroyant ;

Il fait dans l'organisme un ravage effrayant :

Au vif-argent pareil, de sa flamme subtile

Des veines il parcourt tout le réseau mobile ;

Le sang le plus limpide à l'instant est figé,

Comme en caillé le lait par l'acide est changé...

Et pendant qu'achevant mon horrible agonie.

J'expirais , tout mon corps , — dernière ignominie —

Je le sentis se fendre en ulcères affreux ,

Comme il advint jadis au biblique lépreux!...

Voilà comment la main sacrilège d'un frère

Dans mon sommeil osa d'un seul coup me soustraire

La couronne, la vie et mon suprême amour.

Dans mes péchés ainsi foudroyé sans retour,

Sans préparation , sans pieuse pratique ,

Sans même avoir reçu le sacré viatique ,

Je comparus aux pieds du grand Juge éternel,

La souillure terrestre à mon front criminel !

Horrible ! horrible ! horrible ! oh ! n'est-ce pas horrible ?

Aussi, si tu n'es point à ces maux insensible,

Tu ne permettras pas que l'inceste damné

Souille le lit royal où mon Hamlet est né.

Mais... quelques châtiments que ton devoir te trace.

De ta iiière> 6 mon fils , j*implore et veax la grâce : Dieu la juge ! Pour nous , c'est assez que l'essaim Des remords la poursuive et s'attache à son sein... Adieu, ipon fils, adieu! La mourante étincelle Du ver luisant s'éteint devant l'aube nouvelle... L'heure est venue... Adieu, mon Hamlet, souviens-toi!

Le spectre disparaît.

HAMLET, seul.

O légions du ciel! Terre abhorrée! Eh quoi!

T joindrai-je l'enfer? Infamie! O mon âme,

Paix! paix! Contiens-toi : songe à ce qui te réclame...

Et vous, mes muscles d'homme un instant détendus,

A l'œuvre ! Apprêtez-vous aux efforts attendus ! . . .

Me souvenir de toi ! Va , pauvre ombre adorée ,

Si la mémoire était d'éternelle durée,

Éternel y serait mon souvenir de toi

Qui désormais devient mon seul culte et ma loi.

Oui ! je veux des feuillets épars de ma mémoire

Tout rayer : livres vains que j'ai cessé de croire,

Souvenirs, vérités, formules, fictions.

Rêves de ma jeunesse , amour , émotions ;

Au soin de ta vengeance en entier je me livre :

Ah! pour quel autre objet désormais puis-je vivre?...

Mais par le ciel ! Oh! femme aux sentiments pervers!...

Scélérat! Le plus noir qu'ait connu l'univers!

Scélérat souriant et damné !

Se foaillaDt avec race.

Mes tablettes !

Mes tablettes !

ACTE I, SCENE V

Se parlant à lui -mène avec Tëhëmence.

Écris, pour ce que tu projettes, Qu'un homme peut sourire et n être qu un bandit! En Danemark, du moins, ne ment pas qui le dit.

11 écrit fiéTreatement sur ses tablettes, puis frappant dessus.

Je t'ai mis là, mon oncle! A nous deux, misérable!...

Ayec un sanglot.

Ah ! que j'inscrive aussi son adieu mémorable :

u Adieu, mon (ils, adieu! Mon Hamiet, souviens-toi! »

Il écrit; puis, se redressant, il étend la main yers le ciel.

J'ai juré!

HORATIO, appelant derrière la scène.

Monseigneur!...

MARGELLUS, derrière la scène.

Prince, répondez-moi!

HORATIO, derrière la scène.

Dieu le préserve !

MARGELLUS, derrière la scène.

Amen!

HORATIO, derrière Isi scène.

Oh! monseigneur, de grâce...

IIAMLET, égaré, et d'une voix stridente.

Page , alerte et debout! Viens, mon faucon, en chasse!...

Entrent Horatio et Marccllus. Ils se précipitent vers Hamiet.

ÎIO HÂMLET.

MARGELLUSy «yec un cri de joie.

C'est lui !...

A Hamlet.

Que vous a-t-il pu dire, monseigneur?

HORATIO

Quelque histoire funeste et grosse de malheur?

HAMLET, froidement.

Surprenante , en effet.

HORATIO

Ne peut-on la connaître?

Non! vous la rediriez. J'en veux demeurer maître.

ACTE I, SCÈNE V

' HAMLET, froid et railleur.

La sagesse elle-même éclate en ces paroles, Et je rougis, messieurs, de mes propos frivoles. Le mieux est, croyez-moi, de nous serrer la main Et, tout tranquillement, de nous dire : A demain. Vos affaires sont là; qui de nous n'a les siennes? Vaquez-y. Quant à moi, qui fais peu cas des miennes. Je vais prier.

HORATIO

Ces mots, dits ainsi, nous font peur

S'ils vous blessent, amis, n'y voyez nulle aigreur.

HORATIO

Monseigneur, loin de nous d'y voir une blessure.

Mais si! je vous ai fait gratuitement injure :

Par saint Patrick, pardon. Quant à l'ombre, vraiment,

Je n'en saurais parler que fort honnêtement;

Mais c'est tout; et, messieurs, dussiez-vous en sourire,

En outre de cela je ne puis rien vous dire.

Je veux même obtenir de vous une faveur.

Si vous êtes toujours mes vieux amis de coeur...

HORATIO, avec feu.

Monseigneur, nommez-la.

Celle à jamais de taire

212 UAMLET.

Tout ce qui s'est passé dans cette veille austère.

HOBATIO ET MARCELLUS.

Vous pouvez y compter.

Faites-en le serinent.

HORATIO

J'en donne ma parole.

MARCELLUS

Et moi pareillement.

HAMLET, lirunt ton ëpée.

Jurez sur cette épée.

MARCELLUS

Un mot devrait suffire , Monseigneur. C'est promis, nous venons de le dii^e.

HAMLET, avec vcfacmencc.

Jurez sur mon épée, oui, jurez-le.

LE SPECTRE, de descous terre.

Jurez!

Vous l'entendez, c'est lui! Nous sommes conjurés Pour obtenir de vous un serment qui vous lie.

HORATIO, éicndaiit la main.

Prononcez la formule.

ACTE I, SCjÈNE V

Eh bien, sur votre vie, Sur l'honneur, jurez-moi qu'à jamais vous tairez Ce qui sous vos regards vient d'avoir lieu.

LE SPECTRE, de dessous terre.

Jurez!

Vous voyez, il nous suit. Allons, changeons de place.

11 fait quelques pas, et étendiint de nouveau son êpêe.

Sur ce fer, — il me faut un serment efficace , — Étendez vos deux mains, et jurez.

LE SPECTRE, de dessous terre.

Jurez !

Bien, Bien dit, pauvre taupe. Ah ! quel labeur est le tien, Diligent pionnier , dans les flancs de la terre !

A Horalio et à Marcellus.

Gagnons encor, messieurs, un lieu plus solitaire.

Il les conduit un peu plus loin.

HORATIO

Problème inexplicable !

Et pourtant , vérité ! . • .

Ah! malgré son savoir complaisamment vanté, Que de choses au ciel ainsi que dans la vie

2i4 HAMLET.

Dont ne se doute pas notre philosophie , Horatio!... Messieurs, il faut nous séparer.

Ma dernière parole est de vous conjurer

— Si bizarre que soit à vos yeux ma conduite , Quelque allure de fou, quelques desseins sans suite Que vous voyiez en moi, — de ne jamais trahir,

— D'un hochement de tête , ou d^un mot à plaisir Tel que : « Je suis fixé » , « Je devioe la chose

u Je pourrais aisément en dévoiler la cause », Ou tout autre, — la part que vous emporterez Dans ce fatal secret. Jurez-le-moi !

LE SPECTRE^ de dessous terre.

Jurez !

HORATIO ET MÂRCELLUS, étendaat la main.

Nous le jurons !

Oh! paix, pauvre chère âme en peine!..»

A Iloratio et Marcel! us.

Et maintenant allons où le destin nous mène.

Si peu que soit Hamlet à partir de ce jour ,

En se recommandant à vous de son amour ,

Il n'est rien qu'il ne fasse en sa reconnaissance

Pour payer dignement votre utile silence.

Rentrons ensemble... un doigt sur les lèvres, toujours!

Notre siècle est maudit. Le mal suivra son cours,

Et le rôle est pesant qu'un Dieu vengeur m'assigne !...

Partons, messieurs. Surtout, respect à ma consigne!

Ils sortem.

FIK DU PREMIER AC'JË.

SCÈNE PREMIÈRE

Un appartement chez Polonius.

POLONIUS, assis, et REYNALDO.

POLONIUS, donnant un portefeuille et une bourse à Reynaldo.

Remets-lui, Reynaldo, ces billets et cet or.

REYNALDO

Oui, monseigneur.

POLONIUS

Pourtant, souviens-toi bien encor Qu'il te faut par avance avoir sur sa conduite Des renseignements sûrs. Tu le verras ensuite.

REYNALDO, appuyant.

Vous serez obéi.

POLONIUS

Bien répondu, fort bien.

Écoute , pour agir il est un bon moyen :

Informe-toi d'abord avec tact et prudence

Quels Danois dans Paris ont élu résidence;

Cherche à les voir de près ; et ta sagacité

Promptement connaîtra dans leur réalité

Leurs actions, leurs mœurs, leurs moyens, leur dépense

Et tout ce qui compose enfin leur existence.

Fréquente avant tout ceux dont mon fils est connu ;

S'ils te parlent de lui, prends un air ingénu;

Et réponds : u Sa famille est honnête à Textréme ;

u Je connais fort son père, et quelque peu lui même... >•

Saisis-tu, Reynaldo?

REYNALDO

Je crois très-bien saisir.

POLONIUS

C'est parfait. Mais reprends , et répète à plaisir :

« Quelque peu lui-même, oui, mais si peu, que peut-être

« J'aurais en le voyant peine à le reconnaître :

« D'ailleurs, entendons-nous, évitons toute erreur;

" Je parle d'un Laerte, un franc dissipateur,

« Que l'on sait... »> Donne-luip sur ce, deux ou trois vices

Dont ton réquisitoire a besoin pour complices ,

Mais ne dis rien au moins pour le déshonorer :

Non! non! Contente-toi, mon cher, d'énumérer

Quelques-uns des écarts qu'on passe à la jeunesse.

Pourvu qu'ils n'aillent point jusques à la bassesse.

REYNALDO

Je dirai, par exemple, alors qu'il est joueur...

ACTE II, SCÈNE I

POLONIUS, avec iodulçencc.

Ou qu'il jure et se bat; qu il boit, qu*il est coreuur.

BEYNALDO.

Mais on met pour bien moins le déshonneur en cause , Monseigneur.

POLONIUS, vivement.

Tout dépend du ton , non de la chose.

As-tu donc à prouver qu il est un débauché De naissance, abruti pour toujours du péché?

Ce n'est point là, parbleu! ce que j'entends te dire. Mais ces torts de jeunesse , on peut bPen les décrire Comme un mal trop commun , né de la liberté D'un cerveau qui bouillonne et d'un sang indompté , Mais mal qui, de lui-même et quand vient l'âge, cesse.

REYNALDO

Maintenant , monseigneur. . •

POLONIUS , ne l'écoulant pas.

tt Quelle raison expresse « Avez-vous » , diras-tu , « pour en agir ainsi? «

REYNALDO

Justement, je...

POLONIUS

Mon but? Tiens, mon cher, le voici, Et j'estime mon plan simplement infaillible.

Donc, tu fais à mon fils ce procès peu nuisible : Vois ce qu'y répondra ton interlocuteur.

Te fait-il de la tête un signe approbateur?

Déduis-en que notre homme est charmé de t^apprendre

Tout ce que chez Laerte il aura cru surprendre

De tendance aux défauts énumérés par toi :

En effet, je Tentends qui te glisse : «c Je doi ,

« Cher monsieur, digne ami... » — La formule varie

Suivant Tindividu, Thabitude ou l'envie... —

REYNALDO

Ah ! très-bien , monseigneur.

POLONIUS, poursuiyam.

• tt Oui, monsieur, » fera*t-il,

« Je... je... n De mon discours tu m'as coupé le fil... Où diable en étions-nous?... Qu'allais-je donc te dire?

REYNALDO

Vous prétendiez, je crois, avec un Jfin sourire^ Que...

POLONIUS

J'y suis !... u Cher monsieur », dira le délateur, u Je connais le jeune homme. Il est fort amateur M De ceci, de cela; je l'ai surpris à boire ; « Il tire à tout propos l'épée, et s'en fait gloire. » Ou

bien encore : « Il joue » ; ou bien : u Tous les matins, M U sort des lieux voués aux amours clandestins. »

D'une Toix triomphante.

Que te semble à présent , Reynaldo , de ma ruse ? Est-elle bien conçue, ou dis si je m'abuse ?

La carpe Vérité s'est prise à l'hameçon.

ACTE II, SCÈNE I

Mensonge ! Que pour toi ce soit une leçon !

L'homme habile, mon cher, procède de la sorte, Et c'est tout le secret des succès qu'il remporte. Savoir brouiller le monde ainsi qu'un écheveau ; Le débrouiller après pour soi : voilà le beau ! Je reviens à mon plan ; tu n'as qu'à le bien suivre ; Tu connaîtras Laerte et sa façon de vivre.

Tu m'as compris , j'espère ?

REYNALDO

Oui, monseigneur.

POLONIUS

Adieu , Et bon voyage .

Reynaldo s'incline et va pour sortir.

Écoute encore. En temps et lieu Mets en œuvre avec tact l'intime causerie : Fais jaser l'instrument lui-même , je te prie ;

Sache avec soin noter tous les sons qu'il rendra ; Nous verrons ce qu'ainsi mon cher fils t'apprendra.

REYNALDO

C'est bien compris.

POLONIUS, le congédiant.

Adieu.

Reynaldo sort.

Eotre Ophëlie donnant tous les signes cxiërieurs d'une grande émotion.

POLONIUS, se levant.

Qu'as-tu donc, Ophélie?

OPHÉLIE , courant à sod père.

Mon père , mon bon père !

POLONIUS, effrayé.

Allons, je t'en supplie.

Explique-toi .

OPHÉLIE, d'une voii troublée.

J*étais dans ma chambre, cousant, Lorsque le prince Hamlet entre le pas pesant, Le pourpoint entr' ouvert, la tête toute nue, Les deux bas détachés sans nulle retenue, Blanc comme sa chemise, et les genoux tremblants S'entre-choquant entre eux ; les

yeux étincelants. Hagards , comme au sortir d'une horrible aventure : Tout le visage enfin en proie à la torture !

POLONIUS, railleur, mais souriant.

Fou d'amour, en un mot?

OPHÉLIE

Je ne sais, monseigneur.

Ce qui Ta rendu fou, mais il Test, j'en ai peur.

POLONIUS

Poursuis.

OPHÉLIE

De sa main gauche au poignet il m'a prise ; Puis, étendant la droite, au front il me l'a mise, Pendant que son regard m'embrassait trait par trait. Gomme s'il eût voulu dessiner mon portrait.

ACTE 11, SCÈNE I

Longtemps il a gardé cette étrange attitude , Sans que même il parût voir mon inquiétude ; Ensuite , secouant légèrement mon bras , Hochant la tète ainsi

Faisant le mouvement.

trois fois de haut en bas, Il a poussé soudain , vaincu par la souffrance, Un soupir si cruel, fin de toute espérance, Que j'ai cru

que sa vie allait s'en exhaler Et son âme du corps vers le ciel s'envoler.

Enfin, il m'a lâchée Et, la tête tournée Yevs la place où l'effroi me tenait enchaînée , Il s'est mis vers la porte à marcher, sans avoir Pour se guider besoin apparemment de voir.

Puisque en sortant ses yeux dardaient toujours leur flamme Dans mes yeux, me troublant jusqùes au fond de l'âme.

POLONIUS, in«|iirc.

Courons, courons, ma fille, en avertir le roi.

A part.

Pur état d'amoureux, j'en réponds sur ma foi. L'amour n'a jamais pris un caractère intense , Sans qu'on vît s'y mêler un peu d'extravagance ; Et, d'ailleurs, ici-bas quelle est la passion

Qui cause plus de trouble et d'exaltation?

A sa 611e.

Mais n'as-tu pas été peut-être un peu sévère Pour lui , ma fille ?

X^ & MM^^AJMM^ a ■KB||^i«m«iif%r»a

Oh! non. J'ai seulement, mon père, Ainsi que vos désirs m'en traçaient le devoir , Repoussé toute lettre en cessant de le voir.

POLONIUS, triomphant.

Je m'en doutais ! Parbleu, maintenant tout s'explique. S'il est fou, tes rig[ueurs en sont la cause unique. Je pensais posséder quelque discernement :

Où diable en cette affaire était mon jugement? J'ai cru qu'il se jouait... qu'il voulait ton naufrage... Ah ! le maudit soupçon !... Le propre de mon âge. Enfant, vois-tu, c'est d'être un peu trop méfiant : Au tien, tout au contraire, on n'est que trop liant. Mais allons chez le roi. Je sens moins d'imprudence A lui tout révéler, qu'à garder le silence.

Ils sortent.

ACTE II, SCÈNB II

Peut-être avez-vous su la transformation

Qui s*est faite en Hamlet : une exaltation

Qui va de jour en jour croissant, que rien n*explique,

Menace sa raison et le mine au physique.

Le désespoir du fils est-il le seul motif

Qui puisse avoir causé cet état maladif.

Ou bien faut-il penser, en voyant sa folie,

Que quelque autre chaprin à sa douleur s'allie?

Nous l'ignorons... A vous, de tout temps demeurés

Ses compagnons de choix, ses amis préférés, *

Nous venons confier la tâche fraternelle

De disputer cette âme à sa fureur mortelle.

Courez donc près de lui. Cherchez avec douceur

A fouiller jusqu'au fond les replis de son cœur,

Et si vous découvrez le mal qui le possède.

Nous joindrons nos efforts pour y porter remède.

LA REINE

U a toujours parlé si tendrement de vous.

Qu'il n'est point, chers messieurs, deux hommes, suivant nous.

Pour lesquels mon fils ait une amitié plus vive.

Vous voyez mon chagrin et ce qui le motive :

Par pitié pour mes pleurs , au nom de mou anlour,

Consentez à fixer ici votre séjour :

Vous êtes aujourd'hui notre unique espérance.

Oh ! sauvez-le ! Jamais notre reconnaissance

Envers vous ne pourra s'acquitter dignement.

RO&ENGBAMTZ, sinclinant.

Votre Majesté prie où son commandement Suffisait. . .

GUILDENSTERN

Disposez de nous deux sans réserve, Madame , et que le ciel protège et vous conserve Ce fils!

LE ROI

Bien, Rosencrantz. Cher Guildenstem, merci.

LA REINE

Du fond daTàme à vous mille grâces aussi.

Allez le consoler ce compagnon d'enfance...

Ah! quel front soucieux, quel aspect de souffrance Vous alle^ lui trouver!

Se tournant vers La suiie.

Qu*on conduise à l'instant Ces messieurs chez le prince.

GUILDENSTERN

Au dévoûment constant Que nous lui témoignons, se joint pour Son Altesse Dans nos cœurs comme une autre et plus vive tendresse Comptez sur nous, madame.

LA REINE

Oui, j'y compte ardemment.

Sortent Guildenstem, Rosencrantz, et une partie de la suite. Entre Polonius.

POLONIUS, au roi.

Nos deux ambassadeurs nous sont allègrement Depuis une heure, sire, arrivés de Norwége.

ACTE II, SCKNE H

Mon cher Polonîus , à toi le privilège Des messages flatteurs.

POLONIDS, important.

Mais à vous, en tout lieu, Sire, est mon dévoûment, comme est mon âme à Dieu.

ConGdeatiellemenr, plus bas.

Ce n*est pas encor là mon unique nouvelle.

Je vous puis assurer, à moins que ma cervelle N'ait plus la faculté de juger sainement, Que je sais à quoi tient le bouleversement De Tesprit chez Hamlet.

LE ROI

Se peut-il? Parle vite.

POLONIUS

Non. D'un premier devoir souffrez que je m'acquitte Audience d'abord à vos ambassadeurs ; Ma découverte ensuite.

LE ROI

Ah! l'ennui des grandeurs!

Allons, introduis-les.

Polonitis sort.

A la reine, avec troable.

Gertrude ! il croit connaître^ U l'affirme du moins, la seule raison d'être Du désordre mental où ton fils est plongé?

LA REINE 9 doalooreatcmeoi.

Hélas! ce point pour nous n*est-il pas tout jugé? Ses déses-poirs sont dus à la mort de son père. Ses fureurs, à Thymen trop hâté de sa mère!

Rentre Poloniut, iotroduisant Vollimand el Cornclius.

LE ROI

Soyez les bienvenus, chers et dignes amis.

Nos liens se sont-ils, grâce à vous, raffermis Avec notre cher frère et voisin de Norwége?

Que nous rapportez-vous?

VOLTIMAND.

Sire , tout un cortège De compliments, de vœux, d'assurances de paix De ses maux et des ans portant le double faix, Le roi ne s'était point ému de ces levées.

Qu'au surplus son neveu ne disait motivées Que contre la Po-logne. A peine est-il instruit Par nous du but secret que Fortim-bras poursuit « Outré de cette audace et d'une perfidie Que son antique honneur condamne et répudie.

Le roi fait devant lui venir l'écervelé.

Ce dernier sent dès lors son projet dévoilé Et, contraint de su-bir la volonté royale, Il finit par donner sa parole loyale De res-pecter les droits de Votre Majesté.

Son oncle, tout joyeux de sa docilité.

Lui fait le don par an de trois mille couronnes, Et lui laisse l'honneur de guider les colonnes

ACTE II, SCÈNE II. 2î

Qu'en effet la Norwége arme et veut diriger Contre les Polonais. Priés de nous charger Pour Votre Majesté de ce royal message

Il remet au roi uo pli cacheté.

Dans lequel le vieux roi demande le passage

A travers vos États du corps norwégien ,

Pareil vœu ne pouvant que concourir au bien

De nos rapports nouveaux, nous osons penser, sire,

Que, tous vos droits gardés, il convient d'y souscrire.

LE ROI

C'est aussi notre avis. Néanmoins, nous lirons Le message à loisir et nous y répondrons.

Nous vous félicitons de la manière habile Dont vous avez rempli ce mandat difficile.

Quittez-nous maintenant; mais nous voulons vous voir Verre en main et dispos au banquet de ce soir.

Sortent Vollimand et Cornélius, accompagoés du reste de la suite. POLONIUS, plein d'importance.

Voilà donc une affaire heureusement vidée.

Discourir maintenant — en eussé-je l'idée — Sur les devoirs du prince et les droits du sujet, Sur la cause immuable amenant pour effet Le jour , la nuit, le temps... ce serait sans prudence Perdre le temps, la nuit, le jour. En conséquence, Puisque le laconisme est le nerf de l'esprit, Et que le bavardage est un travers proscrit, Je serai bref. . .

A la reine , cnvemeut.

Hamlet est fou !

Avec finesse.

Par clairvoyance Je dis fou; mais, au fond, vouloir de la démence Fixer le caractère et préciser comment Elle naît et prend fin, c'est être... fou vraiment. Donc, passons.

LA BEINE.

Plus de faits, et moins de rhétorique.

POLONIUS, confonda.

De rhétorique, moi, madame?... je m'explique : Votre fils est bien fou, voilà la vérité.

Il est vrai, c'est dommage; et sans subtilité C'est bien dommage aussi que ce soit vrai.

Se reprenant avec vivacilr.

J'abjure, Madame , avec horreur cette inepte figure :

Pardonnez-moi. Je vais parler plus simplement. Hamlet est fou : cherchons avec discernement Quelle cause a produit cet effet,... je veux dire Ce méfait, puisqu'ici l'effet peut se décrire Comme un cruel méfait de la cause. Suivez Ma démonstration et, de grâce, inscrivez Sa marche en votre esprit. Je possède une fille, Bien mienne aussi longtemps qu'elle est dans ma famille: Toujours sage et modeste, et prompte à m'écouter,

ACTE II, SCENE II. 2Î

Elle vient, ce matin même , de m'apporter, Sans rouvrir,

MoQtrant une leiire.

ce billet dont j*ai pris connaissance.

Souffrez que je le lise ici sans réticence ; Et j^ose me flatter que ma reine et mon roi Sur cet écrit viendront à penser comme moi.

II lit :

u A Taimable Opbélie, à la belle des belles, u Ange à qui j'ai juré mes amours éternelles!... ^< Reposez, doux aveux, dans son sein virginal! »

Parlaoï.

Madame , il n'est rien là de bien original :

u A Taimable Opbélie, à la belle des belles!... »

Mots usés, et pourtant douceurs toujours nouvelles...

LA REINE, émue.

Se peut-il que mon fils soit Fauteur de ceci?

POLONIUS , frappant sur la lettre.

Oui, madame, et de tout ce que je lis ici.

Reprenant sa lectare.

tt Doutez qu'au ciel l'étoile ait des rayons de flamme ; M Doutez que la vertu soit le flambeau de Tâme ; « Doutez que le soleil donne au monde le jour, « Mais ne doutez jamais, jamais de mon amour. M Je n'ai point le talent des vers, ô mon amie, « J'en ignore la règle et l'art qui les relie : « Mais à quoi bon vouloir rimer péniblement

« Quand le cœur peut tout dire en ce simple serment « Je t'aime, oh ! oui, je t'aime, et je jure, Ophélie, « De ne chérir que toi , tant qu'un souffle de vie » Me restera ! »

ParUni.

Signé...

Montrant le billet à la reine.

Voyez plutôt : « Hamlet. »

Sccoaani la tête.

Qu'en dites-vous , madame ? Est-il assez complet Ce billet que ma fille en son obéissance M'a remis? Mais déjà j'avais eu connaissance Dans ses moindres détails du roman que voilà.

LE BOI

Ta fille j quel accueil fait-elle à tout cela ?

POLONIUS, avec gravité.

Que pensez-vous de moi ?

LE BOJ| souriant.

Ce que chacun en pense :

Que nul , en fait d'honneur , de tact , ne te devance.

P O L O N I U s y s'inclinant.

Merci. Mais quand j'ai vu cet amoureux essor, — Et je puis attester que je n'avais encor Entendu nul aveu des lèvres de ma fille, Que déjà ce coup d'œil par où, dît-on, je brille M'avait tout révélé — Sire, qu'eussiez- vous dit.

ACTE 11, SGÉiSE II

Et la reine avec vous, si, muet, interdit, Réduit au sot emploi d'album ou de pupitre , J'avais complaisamment souffert que le chapitre De ce roman se lût, sans arrêt, jusqu'au bout? Mais vous me connaissez. Expéditif en tout.

Sachant , quand il le faut, m'armer d'un front sévère. J'ai dit : « Le prince Hamiet est hors de votre sphère , M Ma fille ; un tel amour ne doit pas exister. » Sans m'obliger deux fois à le lui répéter, Ophélie, en enfant faite à l'obéissance, S'est soumise, et pour mieux éviter la présence Du prince, est demeurée avec soin à l'écart , Toute lettre d'Hamlet, tout envoi de sa part Strictement repoussés. Sans détour oratoire, J'arrive au dénoûment, sur ce,

de mon histoire. Aussitôt qu'il a vu son espoir renversé , Voici par quoi le prince a promptement passé : Tristesse, abattement* dégoût, inappétence.

Insomnie et délire, et puis enfin... démence! D'où suit que l'amour seul a causé le malheur Qui nous a tous ici plongés dans la douleur.

LE BOI,ùIa reioe.

Un semblable roman vous paraît-il possible ?

LA REINE

D'après de tels détails, il me semble admissible.

POLONIUS, piqué, au roi.

Quand m'est-ii arrivé, je voudrais le savoir,

D*articuler ua fait où cbacan ne pût voir Briller la vérité ?

LE BOI, l'apaisant.

Jamais, je dois le dire.

POLOMIUS y avec chaleur, monlrant sa icte, pois tes épaalei

Ordonnez que ceci tombe de cela , sire , S'il en est autrement. Oui, je suis entêté Dans ma poursuite ardente après la vérité , Et j'irais, quand m'y pousse un intérêt sincère, Au besoin la chercher dans les flancs de la terre.

Mon cher, ta bonne foi ne fait pas question ; Mais il faut une preuve à toute assertion :

Prouve-moi donc la tienne en deux mots, je te prie.

POLONIUS

C'est facile. Écoutez. Dans cette galerie Le prince vient souvent se promener...

LA BEINE.

C'est vrai.

POLONIUS

Eh bien , la fois prochaine où je l'y trouverai, Je veux faire à ses yeux apparaître Ophélie ;

Au roi.

Puis, vous et moi, derrière une tapisserie.

Nous le surveillerons. Si bientôt son amour

ACTE II, SCÉMB II. 23d

A VOS regards n éclate aussi clair que le jour; Si vous ne convenez , sire , que sa démence Est de ce sentiment Tétroite conséquence , Je m'engage à quitter les conseils de l'État, Pour m'établir fermier... charretier... ou calfat !

LE ROI

Risquons l'essai.

Hamlet parait au food de la galerie. Il marche, absorbé et pensif»

avec un livre à la main.

LA BEINE, avec un cri étouffé.

Mon fils ! . . . De quelle main distraite Il feuillette son livre !

POLONIUS, vivement.

Allons, vite en retraite, Sire , je vous adjure, et vous , madame, aussi : Avec lui qu'on me laisse un moment seul ici.

Nous parlerons raison, j'en réponds sur ma vie.

Le roi et la reine sortent.

POLONIUS , allant au-devant d'Hamlet, avec force saluiations.

Comment va monseigneur?

Bien, je vous remercie.

POLOMUS, insinuant.

Vous me reconnaissez, prince?

HAMLET, olaeial.

Parfaitement.

Vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS, reculanL

Nullement.

Tant pis. Que n'êtes- vous comme Tun d^eux honnête !

Honnête?

Certes , oui ; mettez- vous donc en tête Qu*à choisir sur dix mille on a peine à trouver Un parfait honnête homme, et je vais le prouver...

POLONIUS , humblemeot.

Monseigneur a raison.

Le soleil, qu'on proclame Un puissant dieu pourtant , en baisant de sa flamme Le cadavre d'un chien, en fait naître des vers... Vous avez une fille?...

POLONIUS, à part.

Oh ! l'esprit à l'envers !

Au prÎDce.

Oui, monseigneur.

Alors , imposez-lui défense De sortir au soleil. C'est mieux pour l'innocence;

ACTE II, SCENE II. t

Et, bien qu'il soit admis que la conception A toujours eu du ciel la bénédiction, Ne vous y fiez pas. Veillez sur votre fille.

POLONIUS, Âpart.

Ma fille encore ! Eh , quoi! c'est ainsi qu'il l'habille?... Mais il est évident qu'il ne m'a point remis : Un marchand de poisson !

Pour le coup, j'en frémis ; Sa cervelle est...

Avec un sourire complaitanl.

Mais ça, dans ma jeunesse.

Au temps où je cédais à cette douce ivresse , L'amour ne m'a-t-il pas dérobé la raison Maintes fois, comme à lui?... Pourtant, la guérison A suivi...

Au prince,, en désignant son livre.

J'interromps une aimable lecture?

Des mots, des mots, des mots. Rien de plus, je vous jure.

POLONIUS

Mais de quoi s'agit-il, cependant, monseigneur?

Entre qui?

POLONIUS

Dans ce livre.

Ah! fort bien. Sur l'honneur,

Je crois que la satire y sent la calomnie.

L'anteur ne dit-il pas, en forçant Tironie,

Que chez un homme âgé les cheveux sont tout gris ,

La figure ridée, et que les yeux flétris

Répandent des flots d*ambre , ainsi qu'on voit la gonime

Couler d'un vieux prunier ; puis enfin qu^au bonhomme

Il reste moins d'esprit encor que de jarret?

Mon Dieu ! peut-être au fond ce satii*ique an*ét

Ne fait-il que répondre à ma propre pensée ;

Mais jamais, cher monsieur, je ne Teusse énoncée

En ce langage indigne et sans ménagement.

Vous-même, vous auriez mon âge assurément,

Si vous pouviez gravir, semblable à Técre visse,

A reculons la pente où la vieillesse glisse.

POLONIUS , déconcerté, à pari.

Il divague , c'est sûr. . . mais ce qu'il dit est clair.

Aa prince.

Il VOUS faudrait, je crois, monseigneur, changer d'air.

HAMLET, brusquement.

Dans la tombe ?

POLONIUS, afTeciani de rire.

Ah ! parfait !

A part.

Sur tout, réponse prête.

Tout bon sens n*a donc pas délogé de sa tête ? Après cela , ces fous ! On est fort interdit Parfois de leur raison. Ainsi que je l'ai dit.

ACTE II, SCÈNE II

Conduisons au plus tôt ma fille en sa présence.

A Hamiel.

Cher prince, permettez qu'en toute déférence Je prenne ici congé de vous très-humblement.

Monsieur, je vous l'accorde avec empressement, Et rien ne saurait mieux répondre à mon envie... Si ce n'est de me prendre en même temps la vie,

Amèrement.

Oui! la vie! Oui, la vie!

POLONIUS. tout à fait ahuri.

Oh! je pars, monseigneur.

HAMLET, le voyant s'ëloigner.

Est-il fastidieux, ce vieux fou raisonneur!

Poloniut Ta pour sonir au moment oii enirenl Rosencranu et Guildentiern.

POLONIUS

Si VOUS cherchez le prince, il est là. Je vous laisse.

ROSENGBANTZ, à Poloniut.

Dieu vous garde, monsieur!

Poloniut tort.

GUILDENSTERN, au prince, taluam.

Monseigneur!. .

ROSENGBANTZ, de même.

Votre Altesse!. •

HAMLET, les rrcoonaissant. Avec effusion.

En croirai-je mes yeux? Quoi! c'est vous, chers amis? Ici, dans Elseneur, et sans Tavoir promis!

Lear tendant set deax mains.

Ah! merci. Mais, tons deux, vous allez bien, j'espère?

ROSENGRANTZ.

Autant qu'il est loisible aux enfants de la terre.

GUILDEMSTEBN.

Nous nous trouvons heureux d'un bonheur modéré, Sans éclat importun , sans faste exagéré :

Nous ne sommes pas, nous, le diamant qu'étale La Fortune à son front.

Ni, je crois, la sandale Dont son pied est chaussé ?

ROSENCRANTZ.

Nous tenons le milieu Entre les deux.

Je vois la chose , vive Dieu !

Vous êtes enlacés, messieurs, à sa ceinture.

GDILDENSTERN.

Nos rapports sont amis, mais d'honnête nature.

Laissez donc. La Fortune honnête? Elle! O vertu!... Et le monde, voyons, Rosencrantz, qu'en dis-tu?

ACTE II, SCÈNE II

ROSENCRANTZ.

Mais on dit qu'il se fait vertueux, le vieux monde.

Le jug[ement dernier sur sa tête alors gronde ! . . . Non, tu railles. Parlons d'un fait plus personnel. Le Destin me parait envers vous bien cruel :

Pour quel grief vient-il en prison vous conduire?

GUILDENSTERN

En prison^ monseigneur?

HAMLET, tranquillemcDl.

Je n'ai fait que traduire Le nom de Danemark.

ROSENCRANTZ.

Mais Funivers aussi Est donc une prison ?

Eh ! qui ne sait ceci?

Oui, parbleu! je ne vois dans sa circonférence Que le sombre pourtour d'une prison immense : Caveaux, donjons, cachots s'y trouvent à foison ; Mais notre Danemark est la pire prison.

ROSENCRANTZ.

Permettez-nous d'avoir un sentiment contraire.

Libre à vous. Chacun juge en quoi le mal diffère

240 HàMLET.

Du bien, en consultant ses instincts et ses goûts : Le Danemark n'est point une prison pour vous ; Mais pour moi c'en est une.

ROSENCRANTZ.

11 faut, ne vous déplaise, Que votre ambition y soit donc mal à Taise, Pour qu'à l'étroit s'y trouve à ce point votre cœur.

Tu crois cela, mon cher? Complète est ton erreur. Une coque de noix serait tout mon empire.

En mes rêves que rien ne saurait circonscrire , Je me dirais encor roi de l'immensité ,

Amèrcmenl.

Si de pensers fiévreux je n'étais point hanté!

GUILDENSTEBN.

Ces rêves justement sont l'ambition même :

C'est de l'ambition la natiu*e suprême D'être l'ombre d'un rêve.

Et le rêve, qu'est-il?

Une ombre aussi, je pense?

flOSENGBANTZ.

Oui ; rien donc de plus subtil :

Comme l'ambition : elle est l'ombre d'une ombre.

D'où l'on peut arguer, sans se montrer trop sombre.

ACTE II, SCENE II

Que les gueux sont les corps , et nos ambitieux , Tels que rois ou héros, les ombres de ces gueux. Mais rentrons à la cour : vraiment, je le confesse, L* effort de raisonner répugne à ma paresse.

ROSENGBANTZ ET 6UILDENSTEBN.

Nous VOUS ferons cortège.

Oh ! vous n'en ferez rien.

Vous ne soupçonnez point quel cortège est le mien : Dans ses rangs Dieu me garde, amis, de vous confondre ! . . Mais voyons : franchement, — voudrez-vous me répondre? Qu*étes-vous venus faire ici, dans Elseneur?

BOSENGRA^TZ.

Vous voir; pas autre chose au monde, monseigneur.

Je dirais bien merci ; mais là , sur ma parole ,

Tous mes remerciments vaudraient moins qu'une obole...

Vous me Taflfirmez donc, c'est de votre plein gré

Que vous êtes ici? J'en puis être assuré?

Aucun ordre indirect , aucune adroite instance

Ne vous a fait venir? Parlez en confiance.

Voyons, amis, parlez...

GUILDENSTEBN, embarrastè.

Que vous dire de plus?

HAMLET, avec autorité.

Tout. Pour m'en imposer vos soins sont superflus :

t%t HAMLET.

On vous a demandés : j'en lis la preuve écrite Sur votre front; l'aveu jaillit plus explicite De vos regards troublés qui ne sauraient mentir. Oui ! ce bon roi... la reine a dû vous avertir.

ROSENGBANTZ, troublé.

Mais de quoi , monseigneur?

HAMLET, avec feu.

C'est ce qu'il faut m'apprendre Oh ! par notre amitié fraternelle et si tendre , Au nom plus saint encor de ces engagements Que nous avons scellés de nos jeunes serments. Par tous les souvenirs d'un passé que j'invoque, Ne me déguisez rien : parlez sans équivoque.

Vous a-t-on fait venir? Répondez nettement.

ROSENGBANTZ, bas à Guildensteni.

Que lui dire ?

HAMLET, à part, Tccil fixe sur eux.

Oh ! j'y vois, allez, et clairement.

Haut.

Si vous m'aimez, parlez, parlez sans réticence.

GUILDENSTERN

Eh bien , oui, monseigneur, notre bnisque présence Ici fut commandée.

Alors, je sais pourquoi :

Je préviens vos aveux pour qu'à l'égard du roi ,

ACTE II, SCENE U

S'il VOUS a fait jurer d'oberver le silence ,

Nul remords ne s'éveille en votre conscience...

J*ai, depuis quelque temps, perdu toute gaité :

Des goûts de ma jeunesse il ne m'est rien resté.

Sans pouvoir m'expliquer ce changement lugubre ,

Je sens que sur mon âme un vent âpre, insalubre

A passé, corrompant à ce point mon humeur,

Que ce chef-d'œuvre issu des mains du Créateur,

La terre n'est pour moi qu'un promontoire aride,

Le ciel — ce dais d'azur lumineux et splendide ,

Ce plafond infini, ce toit majestueux

Semé d'étoiles d'or et rayonnant de feux —

Qu'un amas de vapeurs et qu'un chaos énorme !...

Quel ouvrage que l'homme ! Admirable en sa forme !

Sublime de raison ! Puissant en facultés !

Dans le geste, imposant, grand par ses volontés !

Dans ses actes, un ange ! Un dieu par la pensée !

Du divin Ouvrier l'œuvre idéalisée !

Et pourtant je ne vois dans cet être géant

Que le peu de poussière en réserve au néant !

Non ! je n'aime point l'homme ; et la femme... la femme

Elle-même 1 a perdu tout pouvoir sur mon âme !...

Vous souriez, je crois?

ROSËNCRANTZ.

Mais non certes de vous , Croyez-le : la pensée en est bien loin de nous.

C'est parce que j'ai dit que je n* aimais point l'homme?

fO.

2U IIAMLET.

ROSENCBANTZ.

Le mot m*a fait sourire, oui ; mais c'était, en somme, En songeant que, si l'homme est sans charme à vos yeux, Les malheureux acteurs vus non loin de ces lieux Et qu'on attend ici, devront peu vous séduire.

H A M L E T , reprenant sa feinte gailé.

Qu'ils viennent, au contraire, au plus tôt se produire. Tout honneur à celui qui doit jouer le roi :

Ce prince peut compter sur un tribut de moi.

• Au chevalier errant je destine une lance ; L'amoureux bien payé dira mieux sa souffrance ; Le pei*sonnage triste et tout confit en pleurs Recevra dans la main un baume à ses doideurs ; Je soignerai le clown, lui donnant ce qu'il aime, Et rirai d'autant plus qu'il rira mieux lui-même. La princesse, []oussée a prendre un libre essor, Fera boiter le vers plus galamment encor.

Mais quels sont ces acteurs?

ROSENCRANTZ.

La même troupe, prince, Que vous avez connue, et qui court la province.

Elle est donc ambulante à présent? Qui l'eût dit? C'est descendre en honneur aussi bien qu'en profit.

ROSENCRANTZ.

Mais ne savez-vous pas la récente ordonnance *

> L'article 14 de» statuts promii1g[iiés sous Elisabeth.

ACTE II, SCÈNE II

Qui refuse aux acteurs un lieu de résidence ?

Pauvres comédiens ' ! Sont-ils aussi suivis Qu'au temps où de leur jeu nous étions si ravis ?

BOSENCRANTZ.

Bien loin de là vraiment.

Ah ! tout s*use en ce monde.

BOSENCRANTZ.

En acteurs distingués , pardon , la troupe abonde ; Mais ne voilà-t-il pas qu'une bande d'enfants * S*est tout à coup posée en acteurs triomphants? La mode les adopte et s'en montre idolâtre Au point qu'on veut tuer pour eux le vrai théâtre. Certains écrivassiers , gagés diffamateurs , Par ces enfants ne font qu'insulter les acteurs ; Et leur acharnement est tel après leur proie, Que jusqu'aux gens d'épée, à qui les plumes d'oie Apparemment font peur, se retirent confus Et jurent qu'au théâtre ils ne se rendront plus.

Mais quels sont ces enfants? A quelle étrange école

' Shakespeare, en plaçant dans la bouche d*Hamlet la chaleureuse défense des comédiens, se souvenait qu'il avait été lui-même acteur.

' En 1600, les enfiints de choeur de la cathédrale de Saint-Paul furent autorisés à jouer la comédie, et obtinrent un succès qui fit le plus grand tort au vrai théâtre.

Ont-ils reçu sitôt le don de la parole?

Faux acteurs maintenant, il se pourrait qu'un jour

L'occasion les fit vrais acteurs à leur tour :

Honte alors à Taiiteur qui, pendant leur jeune âg[e,

Leur apprend à huer leur futur héritage !

ROSENCRANTZ.

Le poëte et l'acteur sont rarement d'accord, Et le public n'est point dans le débat sans tort : Bien loin qu'il les apaise, il se plait au conti*aire A voir s'envenimer leur lutte téméraire :

Plus d'une pièce eut là tout son succès d'argent.

Édifiant débat et succès engageant !

GUILDENSTEBN

On JBU a vu sortir mainte tête fêlée.

HAMLET, à RoMDcraniz.

Ces enfants sont, ainsi, vainqueurs dans la mêlée?

ROSENCRANTZ.

« Le Globe et son Hercule' » en sont du coup perdus.

N'en soyez pas, messieurs, après tout confondus : Le monde de tout temps fut fécond en surprises. Tenez. Mon oncle est roi de Danemark. Aux prises,

* Allusion au théâtre du « Globe • , dont Shakespeare fut assez longtemps le propriétaire-directeur, et dont Tensci^yne était :

Un Globe pohté par cn Heb'cdlb.

ACTE II, SCÈNE II. SA

Du vivant de mon père, avec je ne sais quoi De discrédit moral, à peine était-il roi Que chacun eût donné pour sa miniature Volontiers cent ducats. Est-ce dans la nature? A la philosophie alors à l'expliquer.

Bruit derrière le théâtre.

GUILDENSTERN

Écoutez, monseigneur. Ce bruit doit indiquer Que nos acteurs sont là.

HAMLET, leur tendaot les deux mains.

Votre main, je vous prie.

Il devra vous rester de notre causerie Un souvenir au moins : c'est celui du bonheur Que j'éprouve à vous voir tous deux dans Elseneur. Je vais faire un accueil tout plein de courtoisie A ces

comédiens ; soyez sans jalousie Si ma main se répand en bienfaits envers eux : Je dois ce témoignage à leur sort malheureux...

Changeant de ton, et ayee amertume.

Quant à ma mère-tante , à mon noble oncle-père , Leur esprit se repait d'une vaine chimère.

GUILDENSTERN

En quoi donc ?

HAMLET, avec une froide ironie.

Je suis fou... tant que le vent glacé Souffle du nord -nord-est : sitôt qu'il est passé , Et vienne un vent du sud, je sais, ne leur déplaise,

Distinguer un faucon d*un héron,... fort à Taise.

Entre Poloaîi».

POLONIUS, de loin.

Messieurs, je...

HAMLET, TÎTemeot.

Guildenstem , écoute !

Se toaroant yen Roteocnnis.

Ainsi que toi.

Les plaçant â ta droite et à ta gauche.

Je veux à chaque oreille un auditeur, ma foi.

Poloniut t*ett arrêté interdit à la porte. Bat, en leur montrant Polonios.

Voyez ce grand bambin, avec ses airs étranges ! Croiriez-vous qu il n'est point quitte encor de ses langes ?

ROSENCRANTZ, tar le même ton.

11 les aura plutôt retrouvés, je le crois :

Tout vieillard est enfant pour la deuxième fois.

HAMLET, tonjourtbat.

11 vient pour nos acteurs. Désirez-vous l'entendre? Attention !

Haut, à Poloniut.

Monsieur, je crois bien, à tout prendre, Que c'est lundi matin...

POLONIUS, tavançant.

Pardon, prince, je viens Apporter la nouvelle...

ACTE II, SCÈNE II

Une nouvelle ? Tiens !

A vous en donner une à mon tour je suis homme. Du temps que Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS, épanoui.

Dn acteur! Justement , je viens vous avertir Qu'il est là des acteurs...

Quoi, vraiment ! Sans mentir?

POLONIUS

Sur rhonneur !

HAMLET, railleur.

Mais sont-ils , chacun d'eux, sur un âne.

Comme étaient ceux dont parle un vieux couplet profane?

POLONIUS, enihousiaxe.

Les plus parfaits acteurs qui soient dans lunivers ! Un répertoire aussi , dit-on , des plus divers , Comprenant à la fois : chronique , comédie , Farce , drame historique , et même tragédie ! Du théâtre connu tout leur est familier :

Sénèque n'est plus lourd. Plante n'est plus grossier En passant par leur houche. Us savent reproduire Avec un art égal les larmes et le rire !

HAMLET, levant les yeni au ciel.

Quel trésor, ô Jephté, grand juge d'Israël, N'avais-tu pas reçu des mains de l'Éternel !

POLOMUS, empressé.

Quel était ce trésor, monseigneur?

Une fille , Soutien de sa vieillesse, orgueil de sa famille !

POLONIUS , à part.

Allons. Encor ma fille !

HAMLET, à Polonius.

Eh bien ! mon vieux Jephté , Me donnez-vous raison ?

POLONIUS , pique, à pan.

Jephté !

S'incliDant.

Nom mérité :

Oui, j'ai bien, en effet, une fille que j'aime«

HAMLET, Tivement.

Gela ne s'ensuit pas.

POLONIUS

Ma surprise est extrême :

Que s'ensuit-il , seigneur ?

Ah! parbleu, qui le sait?

« Dieu fait tout arriver comme cela lui plait. » ' C'est, du moins, le refi*ain d une chanson connue.

ACTE II, SCÈNE II. S5t

Montrant pliuieun comédiens, dont une femme, qai entrent.

Mais j*abrége. Voyez.

Aui acteurs.

A tous la bienvenue , Mes maîtres !

A l'un d'eui.

Enchanté de te voir bien portant.

A un autre.

Oh ! oh ! ce vieil ami ! L*air d'un vrai combattant I Mais tu n'es pas ici pour me chercher querelle , J'imagine , mon cher ? .

A Tact ri ce.';

Et vous, ma toute belle, Par Notre-Dame, jeune et coquette toujours !

Montrant ses pieds chaussés de brqdcquios à hauts talons.

Charmants, ces hauts-talons ' qui prêtent leur secours Pour vous hausser au ciel !... Et cette voix mutine? Pas de fêlure encore à sa cloche argentine?...

A tous.

Vous êtes, je l'ai dit, ici les bienvenus :

En fauconniers français, les plus vaillants connus.

Vite, à présent, en chasse!

Au premier acteur auquel il s*est adressé.

Allons , toi , camarade , Débite le premier quelque belle tirade Qui nous fasse applaudir ton talent vigoureux.

^ chaussures du temps, démesurément hautes, et auxquelles on donnait le nom de choppines.

252 UAMLET.

LE COMÉDIEN

Laquelle j monseigneur ? J'en serai trop heureux.

Voyons. Te souviens-tu d'un drame qu'à la scène

On ne donna, je crois, qu'une ou deux fois à peine ,

Et qui , bien qu'on y vit plus d'un beau mouvement ,

N'eut pas le don de plaire et tomba lourdement ?

On en fit à plaisir une longue critique :

Le sujet, pour les uns, était par trop antique ;

Pour les autres , l'intrigue un pauvre mets sans sel :

« Pastiche sans couleur, sans cachet personnel »,

Disaient ceux-ci. Ceux-là ripostaient : « Œuvre honnête,

u Si l'on veut, mais sortant d'une bien pauvre tête ' ! »

Pourtant un petit groupe , et je vins m'y ranger,

Fut juste pour ce drame , en osant le juger

Bien fait, bien préparé dans ses péripéties

Et conduit de main ferme en toutes ses parties.

Il était un passage, entre autres, que j'aimais,

Mon cher, extrêmement quand tu le déclamais :

Dans le récit d'Énée à Didon , ce passage

Où de Priam il peint l'assassinat sauvage.

En as-tu conservé, dis-moi, le souvenir?

Il semble que ces vers vont tous me revenir...

' Les coinineniateurs sont en désaccord sur la question de savoir si Shakespeare était sincère dans les éloges qu'd fait décerner par Hamlet aux vers déclamés qui vont suivre, et qui, dans ce cas, auraient sans doute fait partie de quelque œuvre dramatique de sa jeunesse, ou bien, si le poète a voulu simplement parodier le style emphatique et boursoufle des tragédies de son époque. Pope et Dryden penchent pour cette dernière opinion.

ACTE II, SCÈNE II

Attends... D'abord Pyrrhus en son ignominie :

DëcUmaiii.

« Animé des instincts du tigre d'Hyrcanie,

tt Ceint d'une armure noire, emblème trop complet

<c De la nuit que dépasse en noirceur son projet,

u A peine hors des flancs du cheval fatidique ,

« P.yrrhus fait éclater sa rage frénétique.

« Il s'élance, et bientôt, sinistre, repoussant,

tf Des pieds jusqu'à la tête il est baigné de sang,

u Sur sa route il massacre et le fils et le père ,

« I/enfance et la vieillesse , et la vierge et la mère ;

u Ilion, qui n'est plus qu'un vaste embrasement,

" Assiste agonisante à cet égorgement ;

u Et Pyrrhus marche encor dans le sang, dans les flammes,

u Estimant qu'ils sont vains tous ces meurtres infâmes ,

M S'il n'y joint un dernier, un plus noir attentat!

« Son regard plein de feu, jetant le rouge éclat

« De Tescarboucle, au loin va chercher sa victime

« Dans l'auguste Priam... »

Parlant au comédien.

Passe au récit du crime :

A ton tour maintenant.

POLONIUS, avec enthousiasme.

Morceau bien enlevé , Monseigneur! Quel débit savamment observé!

LE COMÉDIEN, déclamaut.

u Soudain Pyrrhus tressaille et pousse un cri de rage « Il aperçoit Priam. Le vieux roi, dont ni Tâge,

« Ni les destins craels n^ont pa dompter le cœur, .

« S'eflbrce, en évoquant son antique valeur,

tf De repousser les Grecs ; mais sa trop lourde épée ,

« Qui vacille en sa main d'impuissance frappée,

a Retombe sans effet. Pyn*hus court droit sur lui;

a Son glaive en s' abattant aussitôt a relui :

« Trop furieux , le coup mal dirigé dévie ; '

« Mais le débile aïeul, déjà presque sans vie,

tt Pris dans le tourbillon de ce glaive fumant,

tt Comme déraciné , tombe sans mouvement !

« De sa chute Ilion saignante, inanimée,

« A ressenti le choc : son enceinte enflammée,

« Ébranlée en entier du faite aux fondements ,

« Croule avec un fracas semblable aux grondements

« Du tonnerre. Pyrrhus, que dans sa boucherie

« Rien n'arrêtait , s'émeut ; le fer dont sa furie

u Pressait les coups, — ce fer sous lequel oscillait

« La tète de Priam dans sa blancheur de lait —

« Reste immobile en l'air : son audace abattue,

« On le dirait changé tout à coup en statue !

« Mais ainsi qu'on peut voir, quand l'orage est formé,

tt Les nuages stagnants, le ciel inanimé,

« Les vents hardis sans voix , et la terre inquiète

tt Dans un morne silence attendre la tempête ,

tt Puis un éclair subit serpenter dans les cieux

tf Et l'ouragan bondir en élans furieux;

« De même, après un temps d'arrêt involontaire ,

u Pyrrhus a retrouvé sa haine et sa colère.

tt Non ! jamais le marteau des cyclopes puissants,

M Retombant sur l'enclume à coups retentissants

ACTE II, SCÈNE II. Î

u Pour forger du dieu Mars rarinure impénétrable, « Ne frappa, comme alors de son fer exécrable tt Pyrrhus frappa Priam ! . . . Arrière , cache-toi , « Fortune aux yeux bandés, sans justice et sans loi ! u Et vous, dieux immortels, assemblés en concile, u Détruisez à jamais sa puissance imbécile ; « De sa roue arrachez les rayons orgueilleux , « Le cercle étincelant, Tor massif des moyeux ; tt Précipitez enfin la déesse cruelle « Des sommets de FOlympe en la nuit éternelle ! »

POLONIUS, sentencieusement.

Trop long !

HAMLET, vivement.

Faisons 4e tondre alors chez le barbier, Comme votre menton.

A part , au comédien.

Parbleu ! c*est singulier :

U lui faut une gigue, une chanson obscène.

Ou sinon, il s^endort... Allons, reprends la scène. Voici venir Hécube...

LE COMÉDIEN, dëcUmant.

u Ah ! quiconque eût pu voir tt A ce moment Hécube, en proie au désespoir, « Affolée... n

Affolée?

POLONIUSy obséquieai.

Excellent : u Affolée ! »

LE COMÉDIEN, reprenant.

u Errer seule au hasard, pieds nus, échevelée,

u Combattant par ses pleurs les morsures du feu ;

i(Sur sa tête argentée , un chiffon vil , au lieu

u Du diadème ; aux flancs — ces flancs sacrés de reine

« Si souvent fécondés, et les voilant à peine, —

" Quelque étoffe grossière ; — un tel spectacle, ô ciel !

u Oui, quiconque Teût vu, d'un courroux plein de fiel

« Eût maudit le Destin ; et si les dieux eux-mêmes,

u A moins qu'ils ne soient sourds à ces douleurs suprêmes,

u Avaient pu recueillir le cri désespéré

u Qui soudain s'échappa de son cœur ulcéré,

u Quand elle eut aperçu la figure sanglante

u De son époux, gisant livide, pantelante,

u Et Pyrrhus sur ce corps , inénarrable horreur !

« Sans relâche exerçant son aveugle fureur '

u A coup sûr, un tel cri d'une âme agonisante

i(Eût fait choir sur la terre une larme cuisante

« Des yeux de tous les Dieux ! . . . »

POLONIUS , interrompant y en montrant le comédien.

Voyez ! il a pâli ; Et son œil maintenant est de larmes rempli :

Assez, de grâce...

HAMLET, avec bonté.

Bien , tu nous diras le reste Un autre jour.

ACTE II, SCÈNE II

A Polonius.

Veillez, — j'y tiens, je vous l'atteste — A ce que ces acteurs soient dignement traités : Ou'ils soient comblés de soins et d'égards répétés ; Rendez hommage en eux à ce bel art scénique, Des mœurs de tous les temps la vivante chronique ; Oardez-vous bien surtout de les blesser : pour vous Mieux vaudrait un tombeau sans nom que leur courroux.

POLONIUS

Leur traitement sera conforme à leur mérite , Oui, prince, j'en réponds.

IIAMLET.

Morbleu ! je vous invite A faire beaucoup mieux. Eh ! s'il fallait vraiment Que chacun ici-bas reçût le traitement Qu'il mérite, pour qui pourrait donc la Justice Être équitablement indulgente ou propice ?

Non ! traitez-les plutôt suivant la dignité De votre propre rang, et leur humilité N'en rendra que plus noble encor votre conduite. J'ai dit. Emmenez-les.

Polonius sort avec une partie des acteurs. A ceui qui sont restes.

Mettez- VOUS à leur suite.

Arrêtant le premier comédien, pendant que sortent les derniers acteurs.

Reste , toi.

Le conduisant à Técart.

Je voudrais vous voir jouer demain

Le Meurtre de Gonzague, Est-ce une pièce en main, Mon cher?

LE COMÉDIEN

Oui, Monseigneur, la pièce est toute prête.

HAMLET, le conçédiaot.

A demain, dans ce cas; mais c'est chose secrète.

Le rappelant.

A propos , voudrais-tu dans ce drame insérer Quinze ou vingt vers de moi , que je vais préparer Sur-le-champ ?

LE COMÉDIEN

Nous aurons grand plaisir à les dire.

Bien.

DcsigDant la porte par laquelle est sorti PoIodîiis.

Suis ce personnage et, si tu peux, sans rire

Sort le comédien. A Rosencraiitz et Gutldcnsicrn.

Soyez les bienvenus encor dans Elseneur ; Mais adieu jusqu'au soir, chers amis.

ROSENCBANTZ, smclinant.

Monseigneur l

RoscncraDtz et Guildcnstem sortent.

II A ML ET , les regardant s'cloîgner, avec ironie.

Allez. Je vous connais...

Il est seul. Avec véhémence.

Seul enfin ! . . . Misérable !

ACTE II, SCENE II

Plat valet que je suis ! . . . N'est-il pas incroyable,

N'est-il pas monstrueux qu'eu une fiction

Ce comédien mette autant de passion ,

Et qu'il sache si bien, guidé par son génie,

Combiner de son jeu la savante harmonie,

Qu'il ait les traits défaits, les yeux baignés de pleurs,

L'âme en feu, comme en proie aux tragiques douleurs,

La voix entrecoupée, et que, dans sa personne.

Tout vibre ainsi qu'un luth qui sous la main frissonne?

Et tout cela , pour qui ? Pour Hécube ! pour rien !

Qu'est-ce pour lui qu'Hécube ? Ou, qu'est ce faux Troyen

Pour Hécube, qu'il vienne ainsi pleurer sur elle?

Mais que ferait-il donc si l'angoisse mortelle

Que j'ai là, Tétreignait? Certe, il inonderait

La scène de ses pleurs ; il épouvanterait

La salle des éclats de sa voix formidable ,

Troublerait l'innocent, rendrait fou le coupable^

Confondrait Tignorant, ferait d'émotion

Expirer qui suivrait trop longtemps l'action.

Et moi, blême faquin, valet pétri de boue,

Qui vois ce qu'est l'acteur dans un rôle qu'il joue ,

Je ne sais ni parler ni me redresser, moi.

Quand j^aurais à venger l'assassinat d'un roi !

Ne suis-je donc qu'un lâche? Allons, qui me soufQette?

Qui veut impunément me fendre en deux la tète ?

Qui m'arrache la barbe et m'en fouette le front?

Qui m'insulte?. . . Oh ! je suis patient sous Taffront

J'aurai changé de foie avec la tourterelle ;

Non ! Ce n'est plus du fiel qu'il sécrète et recèle ;

Sinon , n'eussé-je pas avec mes dofgts sanglants

SCÈNE PREMIÈRE

Une g^rande g^alerie à Elseneur (la même qu*à l'acte II).

Entrent : le ROI, la REINE, POLONIUS, OPHÉLIE ROSENGRANTZ et GUILDENSTERN.

Ainsi vous avez bien constaté sa démence , Mais rien ne vous a dit comment a pris naissance Ce mal mystérieux , si rapide en son cours Qu'il faut y voir, hélas ! un danger pour ses jours.

ROSENCRANTZ.

Chose étrange, il admet son égarement, sire ; Mais s'il en sent la cause, il ne la veut point dire.

GUILDENSTERN

Tous les efforts qu'on fait pour la lui demander, Avec un art extrême il sait les éluder 3 Et sçfn langage est plein d'une amère ironie Dès qu'on veut trop à fond toucher à sa folie.

LA REINE

Quel accueil vous fit-il?

ROSENCRANTZ.

Uq accueil empressé...

GUILDENSTERN, liuierrompam.

Mais avec quelque chose aussi d'un peu forcé.

ROSENCRANTZ.

Sobre de questions, il mit assez d'aisance A répondre sur tout.

LA REINE

Pour tromper sa souffrance^ Il edt fallu, messieurs, lui parier de plaisii*&.

ROSENCRANTZ.

Nous avons pu, madame, exaucer vos désirs*

Une troupe d'acteurs vient ici de paraître :

Nous savions leur dessein, et pensant que peut-être

Ils seraient pour Hamlet une distraction.

Nous les avons vantés avec intention.

Votre fils s'est montré joyeux de leur présence :

tl leur témoigne à tous beaucoup de bienveillance,

Et semble impatient, à tel point, de les voir

Qu'ils, ont dû s'engager à jouer dès ce soir.

POLONIUS, avec vivacité.

Qien de plus véridique. On nous promet un drame Émouvant. Pour vous. Sire, et puis pour vous, madame, Le prince m'a chargé d'une invitation...

ACTE III, SCENE I. S

LE ROIf rinierrompant.

Nous TacceptoDS, charmés de soo attention.

A Rosencranfz et à GuilderiRtcrn.

Il faut Tencourager, messieurs, dans cette envie

De s'arracher enfin aux ennuis de sa vie :

A vous deux, dans ce but, avec foi j'ai recours.

BOSENCRANTZ.

Comptez, sire, en effet, sur tout notre concours.

Sorieni Rosencranfz et Guildenstero.

LE ROI, à la reine.

Gertrude, à votre tour, retirez- vous , ma chère. J'ai fait mander Hamlet : il va venir, j'espère. Laissons-le se trouver, comme par un hasard, Seul avec Ophélie, et lui parler à part.

Montrant Polonius.

Quant à nous, l'un et l'autre espions légitimes Que n'excusent que trop tous nos tourments intimes , Nous serons là cachés de manière à pouvoir Lire dans son langage ainsi qu'en un miroir, Et nous convaincre enfin si l'amour d'Ophélie, Gomme tu t'en dis sûr, cause seul sa folie.

LA REINE, aurai.

Je m'éloigne.

Tendrement à Ophclie.

Ophélie ! Ah ! je prie ardemment Que l'unique raison de son égarement Soit son amour pour toi. J'y verrai l'espérance

Que tes vertus, ta grâce et ta douce innocence Sauront le ramener en des sentiers plus sûrs Et lui donner encor des jours heureux et purs.

OPHÉLIE

Que de bonté, madame, et combien je vous aime !

La reine tort.

POLONIUS, alerte.

Promène-toi, ma fille, un moment ici même ;

Pour nous. Sire, il est temps ailleurs de nous porter.

Prenant sur une table un livre qu'il remet a Ophëlie.

Prends ce livre : étant seule, il est bon d'affecter De ne t'être oubliée ici qu'à la lecture.

Au roi , bas.

J'en gémis ; mais enfin il n'est dans la nature Rien de tel qu'un aspect hypocrite et dévot Pour tromper, notez bien , je ne dis pas un sot , Mais jusqu'au diable même.

LE ROI, avec un sourire contraint.

Où prends-tu ta maxime?

Sombre , et A part.

Gomme le dard pénètre et met à nu mon crime ! L'abjecte courtisane au visage paré Est moins hideuse à voir sous son masque plâtré , Que ne l'est mon forfait sous sa fourbe assurance . Supplice intolérable !

ACTE III, SCÈNE I

POLONIUS, tout entier à Tarrivce d'Hamlet, et tant avoir prit garde aux

paroles du roi.

Il vient, sire. Prudence!

Le roi et Poloniut se dérobent prëcipitamment derrière uae porte. Ophélie se promène en Usant. Entre Hamlet, rêveur, absorbé, et sans voir Ophélie.

Être, ou bien n'être pas, c'est là la question.

Quelle est pour un cœur fier la plus noble option?

Supporter sans fléchir les traits de la fortune?

Ou bien, quand on l'entend mugir, mer importune,

Et rouler la menace et la mort dans ses flots,

S'insurger, et d'un coup rendre vains ses assauts?

Mourir... dormir, c'est tout! Et ce sommeil termine

Les tortures de l'âme, et coupe à leur racine

Les mille maux fatals dont hérite la chair.

L'homme ne peut donc pas former de vœu plus cher :

Mourir, dormir!... Dormir? mais pour rêver peut-être?

Oui, rêver! Et c'est là qu'un doute affreux vient naître

Dans l'étemel sommeil quels rêves faisons-nous

Quand ce corps haïssable en poussière est dissous?...

Ah! l'instinctif effroi qu'éveille un tel mystère,

Voilà ce qui nous fait tout souflrir sur la teire !

Qui voudrait endurer les cruautés du sort,

L'insolence du riche et le joug du plus fort,

Les dédains de l'amour, les torts de la justice,

La morgue du pouvoir et ce rude supplice

Du mérite indigent méconnu , bafoué ,

S'il suffisait qu'un cœur du poignard fût troué

Pour qu'il eût à l'instant conquis sa délivrance?

Oui ! qui voudrait ainsi vivre avec la souffraace Et porter des fardeaux pires que le trépas , Si, descendant en soi, Tbomme ne sentait pas Qu'il règne quelque chose au delà de la tombe , En ces lieux ignorés où va l'être qui tombe.

Mais dont nul voyageur n'est encor revenu , Et si , dans la terreur de ce sombre inconnu , Il ne redoutait moins sa terrestre agonie?

La conscience alors nous frappant d'atonie , Fait des lâches de nous ; la résolution Succombe pâlissante à la réflexion ; Et notre volonté , si fièrement tendue , Si prête à l'action, s'annihile éperdue !

Apercevant Ophélie , et prenaot le ton railleur.

Eh quoi! c'est Ophélie! Ange, en vos oraisons, De ne point m'oublier vous avez cent raisons.

OPHELIE, qui a écouté Hamlet avec effroi, s'avançant limîciement.

Monseigneur est-il bien?

Mais fort bien, noble dame.

OPHÉLIE lui tendant différent* bijoux.

Je venais, Monseigneur, mon devoir le réclame,

Je venais humblement rapporter ces bijoux

Qu'en des temps plus heureux j'eus en cadeau de vous

Reprenez-les , de grâce.

Erreur, belle OphéliCi

ACTE III, SCÈNE I

Je ne vous ai jamais rien offert.

OPIIÉLIE^ à parr, douloareusement.

Il l'oublie !

A Hamiet.

Veuillez me pardonner : vos présents, les voici. Tous ces chers souvenirs , je puis le dire ici, Empruntaient leur parfum au langage si tendre Qui les accompagna. Je n'ai plus qu'à les rendre Maintenant que je sens ce parfum envolé.

Pour un cœur délicat tout don est annulé , Quand la main qui le fit, autrefois généreuse, Est si dure aujourd'hui.

HAMLET, elacial.

Vous êtes vertueuse...

OPHÉLIE, troublée.

Monseigneur I

De plus, belle.

OPHÉLIE

Oh ! que me dites- vous?

De veiller sur vous-même avec un soin jaloux Pour que votre vertu n'ait jamais pour compagne Votre beauté.

OPHÉLIE

Pourtant la beauté, je crois, gagne

A vivre, Monseigneur, au sein de la vertu?

A d'autres ce dicton trop souvent rebattu.

Non , ma foi ! la beauté , dont on sait la puissance ,

Transforme la vertu bien plus vite en licence.

Que la vertu ne peut, dans son austérité,

Au même niveau qu'elle élever la beauté...

Je vous aimais jadis?

OPHÉLIE

J'en avais la croyance, Hélas !

Ce fiit un tort. Sur ma trop dure essence La vertu veut en vain greffer sa pureté :

Le vieux tronc lui résiste en sa rugosité. Je ne vous aimais point.

OPHÉLIE

Plus cruelle est ma peine.

HAMLET, avec Tcb^mence.

Entre dans un couvent!... Où veux-tu que te mène Le beau soin d'engendrer des fous? Je ne me sens Ni pire, ni meilleur que la plupart des gens : Dans mon histoire il est pourtant mainte misère. Telle qu'il eût été trop heureux que ma mère . Ne m'eût jamais conçu! Je suis vindicatif.

Ambitieux ; l'orgueil me ronge jusqu'au vif : D'un signe je pourrais évoquer plus de crimes

ACTE IH, SCÈNE I

Que tout Tenfer n'en compte au fond de ses abîmes I...

Avec une violence redoabicc.

Hé ! quels motifs ont-ils , des faquins tels que moi , De ramper sur la terre ? Ah ! j'en donne ma foi , Les hommes sont des gueux, oui, des gueux, Ophélie, Et pas un, m'entends-tu, n'est digne qu'on s'y fie. Va-t'en dans un couvent !

Froid et railleur.

Votre père , à propos ,

Où donc est-il ?

OPHÉLIE

Chez lui.

Qu'il s'y tienne en repos Et s'y verrouille alors, afin que sa sottise Nulle part que chez lui ne le ridiculise.

Adieu.

Fausse sortie dHamlel.

OPHÉLIE, levant les yeux au ciel.

Reine des cieux , venez à son secours !

HAMLET , redescendant en scène.

Mais voyons. Prétends-tu te mai'ier toujours?

Le plus clair de ta dot est dans ce privilège :

Que , même blanche et pure autant que glace ou neige ,

La calomnie est là, sûre de te noiricir :

Va-t'en donc au couvent ! Ou bien , si ton désir

Veut quand même un mari, choisis un imbécile^

Les gens d'esprit sachant trop bien qu'il est facile

Aux femmes de changer tout homme en monstre. Adieu

Enti'e vite au couvent !

Il fait de nouvraa mine de sortir.

OPHÉLIE

Vous l'entendez , mon Dieu !

Rendez-lui la raison.

HAMLET , revenant auprès d'Ophélie.

Et VOS airs , vos peintures , Vos caquets ! Parlons-en , ô nobles créatures ! Maintien, regard, visage, en vous je crois d'honneur Que tout est mensonger, aussi bien que le cœur. Puis, quand l'homme gémit de votre extravagance. Vous ne vous excusez que sur votre ignorance. Restons-en là. Je veux, ou je vois tout perdu , Que soit le mariage à chacun défendu :

Aux maris... hormis un, j'accorderai leur grâce; Mais, plus d'autres maris !... Au couvent ! c'est ta place.

Hamlet sort brusquement, OPHÉLIE, seule.

Naufrage irréparable ! Oh ! mort dun noble esprit! L'ornement de la cour, le soldat, l'érudit.

Du Danemark la fleur, la royale espérance, Le miroir du bon ton, la suprême élégance , L'élu de tous les cœurs et la fête des yeux , Tout a péri , vaincu par ce mal furieux ! . . . Quand sa voix si longtemps vint enivrer mon âme , Dieu ! faut-il donc que moi , moi , misérable femme.

ACTE III, SCENE I

J'entende désormais cette haute raison Détonner comme un luth dont est faussé le son , Et que j*aie à pleurer tant de grâce fleurie Au vent de la démence efFeuillée et flétrie ? Malheur, malheur à moi cpii vis ce qu'autrefois J'ai vu, qui vois, hélas! ce qu'à présent je vois !

Rentrent le roi et Poloniut.

LE ROI, très-agité, avec un rire amer.

L'amom^?..» Non , non ! Tamour n'a rien ici que faire.

Hamlet ne parle pas un langage ordinaire ,

Mais les propos qu'il tient ne sont point ceux d'un fou.

Un funeste dessein, conçu je ne sais où.

Fermente dans sa tête , égare sa pensée ,

Et clairement le pousse à quelque œuvre insensée ;

Il faut y couper court, ce point est résolu,

Et je vais à l'instant donner l'ordre ahsolu

Qu'Hamlet soit éloigoé , qu'il parte sans remise

Pour l'Angleterre. Elle est, au surplus, peu soumise.

Négligente à payer le tribut convenu ' :

Il y rétablira notre droit méconnu.

Après cela, la mer, Timprévu du voyage

Et les distractions que recherche son âge,

Réussiront peut-être à le guérir d'un mal

Qui prend de jour en jour un aspect plus fatal.

Et par lequel ici son âme est obsédée

Jusqu'à l'en rendre fou... Que dis-tu de l'idée?

POLONIUS

Fort sage assurément. Mais, malgré tout, je crois ,

> La tuprëmatie danoite, en Angleterre, tubsista jusqu'en 1041.

Et j*oserais jurer, Sire, encore une fois, Qu*un ^mour méconnu cause seul sa démence.

A Ophi^iie.

Ne parle pas , ma fille ; il est sans importance De répéter au roi ce que t'a dit Hamlet.

Nous sommes bien fixés tous deux à ce sujet.

Ao roi.

Que votre volonté, Sire, soit accomplie; Mais veuillez ordonner d'abord, je vous supplie , Que la reine interroge Hamlet sur son chagrin, Sitôt que le spectacle aura, ce soir, pris fin. Son double privilège et de reine et de mère L'autorise à tenir un langage sévère ; Caché , j'écouterai cet intime entretien :

Si l'esprit maternel sur le fils ne peut rien , Je m'incline; qu'il parte.

LE BOI

Oui, mais fais diligence :

La démence des grands est la pire démence.

lit torUDt.

SCÈNE II

Une grande salle du château d'Elseneur. Un théâtre est dressé

dans le fond.

Entrent HAMLET et plusieurs comédiens.

Dites la scène entière , ainsi que je l'ai fait Devant vous, simplement, sans viser à TefFet : Que si vous adoptiez le ton lâche et futile Propre à certains acteurs, le crieur de la ville Pourrait tout aussi bien se charger de mes vers. N'agitez point vos bras sans

trêve dans les airs : Que votre jeu soit sobre et votre ardeur, latente ; Même la passion qu'on veut rendre éclatante Doit savoir commander à son emportement Et ne cesser jamais de parler noblement.

Je suis blessé d'entendre un histrion vulgaire, La chevelure au vent, et toujours prêt à braire, Venir s'époumoner, mettre un rôle en lambeaux , Sans souci de son art, ni des vers les plus beaux , Cependant que des mains toute une galerie Battant à l'unisson, l'acclame avec furie.

C'est le fouet qu'il faudrait plutôt à ce butor , Qui hurle ses fureurs plus haut qu'Hérode encor '. Évitez ce travers.

> Dans les anciens mystères reli^eux, Hérode personnifiait toujours la violence et la fureur.

LE PREMIER COMÉDIEN

C'est toute notre tâche.

Que jamais votre effort pourtant ne se relâche ;

Prenez pour conseiller votre discernement,

Et marquez vos effets au coin du jugement.

Que chez vous la parole à Faction unie

Soient toujours Tune et l'autre en parfaite harmonie :

Surtout que la Nature , à jamais sous vos yeux,

Reste votre modèle unique et précieux.

L'exagération, dès qu'elle prédomine,

Ment au but du théâtre, en fausse l'origine ;

De la vie il veut être avant tout le miroir :

Il faut que la vertu soit fière de s'y voir,

Que l'infamie y trouve en tremblant son image,

Et que le caractère inhérent à chaque âge

Y soit peint, y revive avec fidélité.

Que si dans votre jeu, blessant la vérité,

Vous venez â plaisir dénaturer un rôle ,

Vous pourrez bien leurrer l'auditeur bénévole.

Vous lui pourrez ravir un applaudissement ;

Mais le critique est là : contre son sentiment

Et contre son arrêt même une salle entière

Ne saurait prévaloir en semblable matière.

Hélas ! que j'en ai vu de ces pauvres acteurs

A qui ne manquaient point de complaisants flatteurs.

Et dont pourtant la voix , le geste et la tournure

Représentaient si peu l'homme de la nature ,

Qu'on eût dit que, jaloux du chef-d'œuvre de Dieu,

ACTE III, SCÈNE II

Quelque apprenti gâcheur s*étant mis en son lieu^ Seul avait pu bâtir en un jour de débauches De notre humanité ces risibles ébauches.

LE PREMIER COMÉDIEN, souriant.

Nous avons à peu près réformé tout cela.

Tant mieux. Cette réforme, alors, complétez-la. Surtout, que vos bouffons, quand ils feraient moins rire. Ne débitent jamais que ce qu'ils ont à dire.

Leurs indécents lazzi , ces prétendus bons mots , Ont peut-être le don d'égayer quelques sots.

Mais toujours aux dépens de la pièce elle-même, Quand ils n'en causent pas le naufrage suprême.

A toat les comédiens.

J'ai dit. Et maintenant, allez vous préparer.

Les comédiens sortent. Entrent Polooius, Rosencraniz et Guildenslern.

HAMLET, à Polonius.

Mon cher Polonius , pouvons-nous espérer Que le roi voudra bien assister au spectacle?

POLONIUS

Oui, prince, avec la reine.

En ce cas, plus d'obstacle.

Prévenez nos acteurs.

Polonius sort. A Rosencranli et à Guildenslern.

Voulez-vous bien l'aider ?

BOSENGBANTZ ET GUILDENSTEBN, empreuët.

Sans doute.

Sortent Rosencranli et Gaildenstem.

HAMLET^ allant à une porte da fond et appelant.

Horatio !

Entre Horatio.

HORATIO

Vous m'avez fait mander , Monseigneur, et j'accours.

H AMLETy lai prenant les mains avec effusion.

parfait honnête homme !

O vrai sage ! Ces noms sont ceux dont je te nomme, Horatio.

HORATIO

Cher prince ! . . .

Oh ! ce n'est pas au moins , Grois-Ie , pour te flatter. A quoi bon pareils soins Vis-à-vis de qui n'a, comme toi, d'apanage Que la gaité, l'esprit, l'honneur et le courage? Flatter la pauvreté ! Fi donc ! T penses-tu?

Tout autant vaudrait-il honorer la vertu.

Non ! non ! Mais qu'une bouche assouplie aux bassesses Aime à lécher la main qui s'acquitte en largesses, Voilà qui vaut la peine, ami; tu le conçois...

Avec ane gravité afTectueuse.

Dès l'instant où mon cœur sut diriger son choix ,

ACTE III, SCÈNE II

Ce cœur, Horatio, ne fiit pas en balance :

Sur rheure il t'accorda sa juste préférence,

Admirant l'homme en toi qui sait tout endurer,

Sans paraître en souffrir, sans même en murmurer,

Et qui prend la fortune , indulgente ou sévère ,

Avec le calme égal que la raison suggère.

Oh ! bienheureux celui dont le tempérament

Se mit ainsi d'accord avec son jugement :

U ne sera jamais cette lyre commune

Qu'à son gré fait vibrer le doigt de la Fortune.

Je me sentais d'instinct porté d'affection

Vers qui maîtriserait le mieux la passion :

En toi j'ai vu cet homme et t'ai donné mon âme...

Mais c'est assez : voici pourquoi je te réclame :

Ce soir , dans un moment , je fais représenter

Un drame auquel le roi m'a promis d'assister.

La scène d'ouverture , et c'est moi qui l'ai faite ,

Du meurtre de mon père est l'image complète :

Ce forfait inhumain, je ne l'ai dit qu'à toi ;

A toi donc d'épier le visage du roi,

Dès que commencera cette terrible scène.

Dans son saisissement, si le remords n* amène

Sur ses lèvres un cri d'épouvante et d'horreur

Qui de cet attentat le dénonce l'auteur,

C'est qu'alors je n'ai vu qu'une ombre dérisoire.

C'est que mon âme alors est maudite et plus noire

Que l'antre de Vulcain... Mets un soin scrupuleux

A l'observer. Pour moi , je riverai mes yeux

A son front, et, tous deux^ nous réglerons ensuite

Quelle doit être ici désormais ma conduite.

HORATIO

Bien, Monseigneur. Comptez que, pendant qu*on joùra , De tous ses mouvements nul ne m'échappera , J'ose vous l'affirmer.

HAMLET, Tivement.

Les voici ! vite en place.

De notre émotion effaçons toute trace.

Entrent le roi, la reine, Poloniut, Ophélie, Rosencrantz et Gnildenstem, tulTÎt d'nne coar nombreuse et brillante. La marche danoise accompagne l'entrée du cortë^e.

LE ROL

Allez-vous bien , Hamlet?

HAMLET, an roi, gaiement.

Fort bien, Sire, vraiment.

Bien qu'en caméléon, vivant d'air seulement, Chose, ainsi que TEspoir, fort exquise, mais creuse : On donne la pâtée un peu plus plantureuse , J'imagine, aux chapons?

LE ROL

Voilà d'étranges mots ; Mais je ne suis pour rien, je pense, en ces propos , Mon fils.

HAMLET, négligemment.

Ni moi non plus.

A Polonius.

Vous fûtes du théâtre En votre jeune temps, parait-il, idolâtre.

Monseigneur? Même on dit que vous avez joué?

ACTE III, SCENE

POLONIUS

Oui , sans doute, et mon jeu bien souvent fut loué.

Dans quel genre?

POLONIUSy se rengorgeant.

Tenez. Où je fiis admirable C'est dans Jules César. Brutus, ce misérable, Me tué au Capitole... En mourant j'étais beau!

HAMLET , tournant sur ses ulons.

Une brute, en e£Fet, d'occire un pareil veaul

A Gnildenstern et à Rosencraulz.

Et nos actem*s ?

BOSENGBANTZ.

Tout prêts.

Hamlet conduit le roi et U reine aui sièges qu'ils doivent occuper. La cour prend place a une certaine distance. Polonius se tient debout derrière le fauteuil du roi.

LA BEINE, à Hamlet, en lui désignant une place auprès d'elle.

Mon fils , faut-il le dire ?

Votre place est ici.

HAMLET, désignant Ophélie.

Cet autre aimant m'attire.

Ma mère, excusez-moi.

POLONIUS, joyeusement, à l'oreille du roi.

Sii*e , l'entendez-vous ?

H AMLET y «e coachant nonchalamment ans pieds d'Ophâie.

Madame, laissez-moi m'étendre à vos genoax.

OPHÉLIE, comme voulant le relever.

Oh! pas ainsi, de grâce...

Alors , rien que ma tête Sur vos genoux ?

OPHÉLIE

Mon Dieu ! . . .

Votre pudeur me prête Quelque idée incongrue ?

OPHÉLIE, simplement.

Oh ! je ne pense rien, Monseigneur, je vous jure.

En quoi n'est-il pas bien Qu'aux pieds de la beauté Fhomme rêve et soupire ?

OPHÉLIE, troublée

Que dites«vous là?

HAMLET, riant.

Rien.

OPHÉLIE, tristement.

Vous ne voulez que rire ,

Je le vois.

ACTEj m, SCENE 11. SS3

Rire? moi!...

OPHÉLIE

Sans doute , Monseig^neur.

HAMLET) parlaoi de façon à n'éire entendu ni du roi ni de U reîne

Au fait ! que suis-je ici, sinon le bateleur

Qui doit vous égayer et cherche à vous distraire î

Tenez ! voyez déjà la gaité de ma mère ;

Et deux heures, pourtant, ont à peine passé

Depuis qu*en ce palais mon père est trépassé.

OPHÉLIE

Dites deux fois deux mois^ pour le moins...

HAMLET , avec un rire amer et à haute toix.

prodige I Quoi! si longtemps? Alors, en vérité, que dis-je? Libre au diable en ce cas de se vêtir de noir : Moi ! je veux être en

rouge à partir de ce soir... Mort depuis deux longs mois déjà sans qu'on Toublie ! A ce compte un grand homme a donc chance à sa vie De survivre six mois ? Oui , par Notre-Seigneur ! Pourvu que d'ériger maint temple il eût l'honneur : Autrement, de l'oubli son nom sera la proie, Tout autant que le nom du colosse de Troie ,

« Ce cheval aux flancs creux ,

tf Autrefois si fameux » , • Comme dit la chanson.

Sur un signe d'Hamlet, les trompettes sonnent. Les draperies de la scène, foronant

« rideaa , se relèvent et s'attachent de côté. Le théâtre représente an grand jardin

ombragé. La pantomime commence '.

Entrent un roi et une reine, paraissant très-atiachés l'un à l'autre. La reine embrasse le roi, s'agenouille devant lui, et lui fait mille protestations de tendresse. Le roi, qui paraît affaibli et souffrant, la relève, et appuie, avec amour, sa tête sur ses épaules. Puis il se fait conduire par elle à un banc, sous les arbres; il s'y étend et ne tarde pas à s'endormir. La reine, après l'avoir longtemps contemplé, s'éloigne lentement, comme en proie à de douloureuses pensées.

A peine est-elle sortie, que survient un personnage qui s'approche avec précaution du roi endormi, et le dépouille doucement de sa couronne, qu'il baise avec transport; puis, tirant an flacon de son sein, il en verse rapidement le contenu dans l'oreille du roi. Le roi se redresse tout d'un coup, s'agite convulsivement, et, après avoir jeté un regard effaré sur son assassin , il tombe mort sur le banc. Le meurtrier replace la couronne sar la

tète du rui , arrange les plis de son vêtement comme si son sommeil n'avait point été troublé, et s'éloigne rapidement. La reine revient, trouve le roi mort , et paraît s'abandonner au plus profond désespoir. L'empoisonneur rentre i son tour, suivi de deux autres personnages. A la vue du cadavre du roi , il joint hypocritement ses lamentations à celles de la reine; puis il fiit enlever et emporter le corps par les deux personnages. Demeuré seul avec la reine , il se jette à ses pieds, et lui fait la déclaration de son amour. La reine hésite, le repousse, puis elle semble fléchir, et finit par lui abandonner ses deux mains, que le meurtrier couvre de caresses et de baisers.

Ce jeu muet dure quelques instants; puis, la reine se laissant doucement entraîner par le meurtrier, ils sortent.

Pendant toute la durée de la pantomime, le roi s'est montré inquiet, agité,

contenant à grand'peine son effroi.

OPHÉLIE, à Hamlet.

Mais cette pantomime , Qu'est-ce donc ?

HAMLET, haut, filant le roi.

Une embûche où va tomber le crime.

' Da temps de Shakespeare , Tusage était très-rëpandu de faire mimer une pièce avant d'en donner la représentation dialog^uée. Hamlet, en adoptant celte tradition pour la scène qu'il fait jouer devant le roi , a évidemment pour objet de s*emparer doublement de la conscience du coupable. La question que va poser le

roi, à la suite de la pantomime , dévoile bien, du reste, le trouble que cette scène mimée a déjà jeté dans son esprit.

ACTE III, SCENE II. Î

OPHÉLIE

Le sujet de la pièce est-il indiqué là?

Entre l'acteur charçd de dire le prologue. Il «e tient au fond de la «cène en attendant

qu'Hamlei lui fatte signe de parler.

HAMLET^ désignant du doigr l'acteur à Ophélie.

Écoutez ce gaillard ; il vous dira cela :

De sa vie un acteur n'a jamais su se taire.

OPHÉLIE

Écoutons donc.

Et même il est tout prêt , pour plaire , A parler tour à tour si|r tout ce qu'on voudra.

OPHÉLIE, montrant en souriant Tacleur au fond de la scène.

Sans votre ordre jamais, prince, il ne parlera.

L ACTEUR , l'avançant sur un signe d'Hamlei, et saluant.

Avant que la pièce commence , Nous implorons votre indulgence :

Comptez sur toute noti*e ardeur Pour conjurer votre froideur.

11 salue de nouveau, et sort.

HAMLET, à Ophëlie.

Simple réclame inscrite au fronton de leur drame.

OPHÉLIE

C'est bien court, en effet.

Moins qu*un amour de femme.

Entrent en scène le roi et la reine de la pièce. Le roi marche péniblement, el s*appaie

inr le brat de la reine.

LA REINE DE LA PIEGE

« Que trente fois encor chaque astre renouvelle

M Les évolutions de sa course annuelle ,

u Avant que le trépas sépare nos amours !

« Mais malgré moi je pleure, et je crains pour vos jours :

u Vous êtes si changé, si souffrant, si débile,

« Que mon cœur en conçoit une alarme fébrile.

« Ne vous effrayez point pourtant de ma terreur ;

u La femme est ainsi faite : aime-t-elle ? elle a peur ;

u De ces deux sentiments la mesure est la même

« En elle : nulle ici, là poussée à Textrême.

u Vous savez mon amour , et combien il est grand :

a Pardonnez donc l'effroi qui par moments me prend ;

« Lorsque Famour est fort , un rien seul l'épouvante :

« Quand la crainte grandit, c'est que l'amour augmente. »

ACTE m, SCÈNE II. S

« Mais tu pourras encor vivre heureuse , honorée ;

, Avec an tourire triste.

u Et qui sait si ton cœur dans un nouvel époux M Plus tard ne trouvera... »

LA BEINE DE LA PIECE, «Tecfca.

« Dieu ! que me dites-vous ?

« Jamais d'autres liens ne me feront coupable a De cette trahison indigne et misérable.

a La veuve qui consent à tomber aussi bas , « De son premier mari rend suspect le trépas... ^

H AMLET , d'une voix stridente.

Ah I ah ! voici l'absinthe !

LE ROI DE LA PIECE

« Telle est bien aujourd'hui ta sincère croyance :

« D'autres pensers un jour en toi prendront naissance.

« Quelque ferme au début que soit la volonté ,

u Brave-t-elle le temps avec impunité ?

« Non ! vert, le fruit résiste encor qu'on le secoue;

« Mûr, il tombe de Tarbre au souffle qui s'y joue.

« Ah ! que de fois le cœur dans son entraînement

« Prononce de ces vœux auxquels bientôt il ment !

M Ce que la passion ardente nous impose ,

M Dès qu'elle s'afFaiblit, est souvent lettre close :

u La douleur et la joie ont beau s'évertuer^

" C'est par leur propre excès qu'on les voit se tuer ;

tt Et plus la joie est grande et plus la douleur vraie ,

((Mieux la gai té s'attriste et le chagrin s'égaie

« Au plus léger prétexte. En ce monde toujours

u En changeant de foitune on change ses amours :

« Aussi , la question est sans cesse opportune :

u Est-ce l'amour qui suit le char de la fortune,

« Ou bien elle qui court au-devant de l'amour?

u Pourtant, qu'un puissant tombe, et le vide en un jour

a Se fait autour de lui ; mais que l'humble s'élève,

i< D'innombrables amis l'assailliront sans trêve :

» D'où je dois, j'en ai peur, estimer qu'après tout,

u L'amour pour se donner veut la Fortune au bout.

tt L'amitié n'est point autre : à l'homme heureux fidèle,

« A cet homme elle enjoint de n'espérer rien d'elle,,

u S'il devient malheureux et qu'il l'ose invoquer.

« Tout ceci n'a qu'un but, celui de t'indiquer

u Que l'homme et le Destin marchent en sens contraire

« L'homme combat et tend vers ce qu'il voudrait faire ;

« Le Destin se saisit de tous ses vains projets

« Pour les subordonner à ses propres décrets.

«c Aussi , quand tu prétends , pauvre femme éplorée,

« Que ton veuvage aura de tes jours la durée,

u Je dois supposer, moi , qu'à ton premier mari

u Tu ne songeras plus dès qu'il aura péri. »

LA REINE DE LA PIEGE, avec exaltation.

u Oh ! qu'on me voie errer sans abri sur la terre ;

ACTE III, SCÈNE II

M Que le ciel me retire à jamais sa lumière ;

u Qu'une terreur constante assombrisse mes jours

tt Et que mes maux en vain attendent un secours ;

u Pour moi qu'il ne soit plus d'espérance ou de joie,

« Que mon âme sans cesse aux remords soit en proie,

ic Et que , maudite enfin ici-bas comme au ciel ,

u Je subisse aux enfers un supplice éternel,

« Si je me fais un jour de veuve épouse encore ! »

HAMLET, ironiquement, baut à Ophëlic.

Après de tels serments.

Comme elle va tenir à ses engagements !...

LE ROI DE LA PIÈCE

u Eh bien! oui, je te crois, et de plus je t'adore... « Mais je me sens bien las et m'épuise à causer... u Ma tête s'alourdit... Laisse-moi reposer u Et faire sur ce banc ma sieste journalière. »

La reine le conduit au banc qu*il désigne. Il s'y étend, et s'endort bientôt. LA REINE DE LA PIÈGE, après être demeurée pensive à le contempler

u Dors longtemps du sommeil qui ferme ta paupière ; u Et puisse le malheur, comme un spectre hideux, u Ne se mettre jamais debout entre nous deux ! »

Elle sort, laissant le roi endormi.

HAMLET, brusquement, et de loin, à sa mère.

Ma mère , votre avis sur le début du drame ?

LA REINE, avec un sourire contraint.

Trop de serments pour moi de la part de la dame.

Maïs elle les tiendra, pouvez-vous en douter?

LE ROI, ir^-pllcclirèi-cmu.

Dans ce que nous allons à présent écouter, Dites-le-nous, Hamlet, n'est-îl aucune offense. Aucune infraction aux lois de la décence ?

Tout est-il bien moral?

Parfaitement moral.

Ce que vous y pourrez, Sire, trouver de mal C'est un peu de poison, mais... il n'est que pour rire.

LE BOI

Cette pièce a pour nom?

tlAHLET.

Eh ! j'allais vous le dire :

« La Souricière p, Sire, au Bgiiré, pardieu!

Il s'agit là d'un meurtre, et Vienne en est le lieu...

S'miinaiit, ei parbol pir (acudci.

Le duc a nom Gonzague... On appelle sa femme Baptisla... L'as'enture est tout à fait infâme... Vous allez voir... Mais quoi ! vous pâlissez?... Pour nous, — - Je parle de moi , Sire, aussi bien que de vous — Qu'importe ce forfait, quand notre conscience A le droit d'attester tout haut son innocence? Laissons les vieux chevaux qu'écorcbe leur métier Geindre et ruer... Chez nous l'épiderme est entier.

Loire, tur le ibcjilrc, Lucianui, l'air (ombre et firouche.

ACTE III, SCÈNE II

HAMLET, le désignaal du doi(;t.

Voîcî Lucianus , neveu du roi , le drôle !

OPHÉLIE, à Hamlct.

Vous remplacez très-biea le chœur.

Oui, c'est mon rôle.

Je sais mieux faire encor : je pourrais aisément Dire à quoi vous pensez, charmante, en ce moment

OPHÉLIE

Vous êtes bien piquant.

Ma pointe est émoussée, Dès Tinstant que par vous une plainte est poussée.

oPHI<:LIE, souriant.

Ah ! vous voici galant.

Presque autant qu'un mari.

A l'acteur qui eti en scène, et prend des airs rarouches

Veux-tu bien laisser là ce visage ahuri,

Et réciter tout court les vers que tu dois dire

Sans ces contorsions qui ne prêtent qu'à rire :

Parle, allons, meurtrier!... Tiens! j'entends le corbeau

Qui croasse « vengeance ! » en flairant un tombeau !

LUCIANUS, d'un ton tragique.

M liras dispos, poison sûr^ occasion propice,

u Tout avec moi conspire et me sert de complice ! . . . H II est seul ! Nul regard ne m*épie... Aucun bruit!

Tirant un flacon île son sein.

u plante redoutable arrachée à minuit!

« Poison qu^aucun venin n'égale en violence ! « Toi , dont Hécate même a réglé la puissance , a Fais ton œuvre de mort ! Arrête en un instant « Les battements derniers de. ce cœur palpitant. »

Il verse le contenu du flacon dans l'oreille du roi endormi. Celui-ci se redresse codvultivemenl, se débat un moment dans laçooie de la mort, et retombe sans vie sur son banc.

Pendant que parlait Luoianus, Hamlet s'est glissé en rampant jusqu'à sa mère et an roi. Il se relève à demi, le re(;ard ardemment fixé sur eux, la main tendue vers le théâtre.

HAMLET , d'une voix tonnante, coupée parla passion.

Il Tempoisonne !... 11 va lui voler sa couronne !

Le pauvre roi !... Gonzague est le nom qu'on lui donne...

L'histoire est véridique... Un livre italien

En parle tout au long... Attendez ! il faut bien

Que vous voyiez comment ce meurtrier sans âme

— Gonzague assassiné — va lui ravir sa femme !...

OPHÉLIE, se levant effrayée.

Le roi se lève !

Eu effet, le roi est debout, livide, en proie a la plus vive terreur.

H AMLETf bondissant sur ses pieds, et se dressant en face du roi, à le toucher,

avec un rire terrible.

Ah ! ah ! quoi ! pour un feu follet, Sire?

La reine et toute TassistaDCc se sont cgalemeni levées.

ACTE III, SCÈNE II

LA REINE , bas et rapidemeat au roi.

Maïs cachez donc ce visage inquiet.

POLONIUS, impérieusement aux deux acteurs demeurés interdits sur le théAcre.

€essez; éteignez tout; rabattez ces portières.

Les deox rideaux de côté de la scène retombent et se referment. Les lumières du second théâtre s'éteignent. Une obscurité relative euvahil le vrai théâtre.

LE ROI, au comble de Tépouvante, et retrouvant enfin la parole.

Des lumières , ô ciel ! apportez des lumières ! . . • Sortons , sortons d'ici !

Le roi s'élance au dehors, suivi de la reine et de toute la cour.
QUELQUES VOIX, en s'éloignant.

Des flambeaux ! des flambeaux !

Tous sont sortis en désordre , moins Hamiet et Horatio.
HAMLETf marchant à grands pas, avec une gaieté nerveuse et forcée.

€onnais-tu la chanson dont voici des lambeaux?

u Que le daim blessé fuie et pleure , « Le cerf épargné , lui , se livre à ses ébats :

« Tel pleure, tel rit, suivant Theure ; 4* L*humanité n'a point d'autre lot ici-bas. » Mon cher, je puis narguer désormais la Fortune. Que m'importe, en effet, sa haine ou sa rancune? La scène aura pour moi des succès singuliers : Du jour où, plume au feutre et grands nœuds aux souliers, Je voudrai m'enrôler dans quelque compagnie , Je prétends m'ériger en acteur de génie.

HORATIO, flattant sa fantaisie.

Aux profits, demi-part?

Î9t IIAMI.ET.

Non , part entière , ou rien ' .

Eb quoi ! Danion chéri, ne te vois-tu pas bien? Cet empire sublime Où Jupiter réguait Est tombé par un crime Aux mains d'un vil benêt.

IIOnATIO , tur 1(même lou d'cnjouemenl.

Vous rimeriez aussi.

HAMLET, .c r>pprocl.>Dl ,i*ci..c.uaH<.»auc> lui ui.lM.nl U lOliii.

Je te gage un royaume Sur la réalité de notre cher fantôme !...

Mon bon Horatio , rien ne t'a-t-it frappé ?

HORATIO

Rien ne m'a, Monseigneur, au contraire, échappé.

As-tu VU sur son front cette pâleur livide, Quand le poison en vînt à son oeuvre homicide î

HOHATIO.

Certes !

Eulreol RoseDcranli il GuilJcailern.

HAMLET, culcvoyont, rcprrn«n> »> >llur« f*al<.i<|ue>.

De la musique! Allons! des flageolets*!

* Alluaion i une coutume (lu temps. Les acteurs jouaient alors invariablement en socléli!. Les premiers sujets avaient une part entière , les acteurs secondaires une demi-part dans les profits.

' • The recordera. . Le • recorder ■ n'était point, comme on l'a souvent traduit, une flûte , mais bien un petit flageolet, dont l'embouchure avait la brme d'un bec d'oiseau.

AGTB III, SCÉISB II. 295

Si le roi répudie Ainsi la tragédie , Pour lui cherchons ailleurs des plaisirs plus complets.

GUILDENSTERN, çravement.

J'aurais deux ou trois mots, Monseigneur, à vous dire.

Mille, si cela peut mieux encor vous sourire.

GUILDENSTERN

Notre maître, le roi...

Le roi ? comment va-t-il ?

GUILDENSTERN

est dans un état qui n'est point sans péril : Un trouble impétueux, je ne puis vous le taire...

Causé parle vin?

GUILDENSTERN

Non, prince. Par la colère.

11 eût été prudent à vous de requérir

Un médecin. Ces gens font métier de guérir.

Pour moi, si je traitais Sa Majesté Royale,

Vous verriez pire encor que Thumeur qu elle exhale.

GUILDENSTERN

Mettez, mon cher seigneur, de grâce, en vos discours

Un peu plus de logique , avec moins de détours.

M'y voici prêt. Eh bien ?

GDILDENSTERN.

C'est votre auguste mère , Monseigneur, qui, plongée en une peine amère. M'envoie auprès de vous.

HAMLET , avec une politesse iroDÎqae.

Soyez le bienvenu.

GDILDENSTERN.

En vérité ce ton , à dessein contenu ,

N'est pas de bon aloi ; daignez à mon message

Faire, je vous en prie, une réponse sage;

Et de la reine enfin apprenez le désir.

Ou bien renvoyez-nous , si c'est votre plaisir.

Mais, monsieur, je ne puis...

GUILDENSTERN

Que ne peut Votre Altesse ?

HAMLET, froidement railleur.

Quand pâtit mon cerveau, répondre avec sagesse. Que si vous voulez bien vous montrer endurant Envers mon pauvre esprit fantasque, incohérent. Et soufFrir qu'il s'exprime ainsi qu'il peut le faire. Je suis prêt à me rendre aux ordres de ma mère.

ACTE m, SCÈNE II

Mais assez de ceci. Vous me faisiez l'honneur De dire que la reine...

ROSENCRANTZ.

Est triste , Monseigneur, Et suit avec effroi votre étrange conduite.

fils dénaturé ! Mère excellente !

Froidement à RoseDcmotz.

Ensuite ?

ROSENCRANTZ.

Elle a, d'après cela, le besoin de vous voir Dans ses appartements quelques instants ce soir.

C'est bien, monsieur, j'irai. N'est-elle pas la reine?... . Ce seul motif au moins près de moi vous amène?

ROSENCRANTZ, d'un ton pëDéirë.

A votre affection j'ai perdu tous mes droits. Je le crains.

HAMLET, indifféremment, étendant les deux mains.

Mon Dieu, non, comme voilà dix doigts.

ROSENCRANTZ.

Dites-moi, dans ce cas, d'où vient votre souffrance? C'est fermer toute issue à votre délivrance Que de cacher vos maux aux regards d un ami.

Vous le voulez?... Eh bien ! je ne suis qu*à demi Satisfait de mon sort.

ROSENCRANTZ.

Eh ! cela peut-il être , Vous que le Danemark attend pour royal maître ?

Mais comme en attendant Therbe pousse, je crois Que mieux vaut tout de suite être au nombre des rois.

Trois ou quatre musiciens eutrcut et paraissent attendre les instructions d'Hamiet. Hamlet va droit à l'an d'eux, et lui prend un flageolet des maius.

Voyons ce flageolet.

A Rosencraniz et à Guildenstern, qui lui font signe de s'observer.

Que veut dire ce signe?

Vous craignez de ma part quelque sottise insigne?

GUILDENSTERN, la main sur le cœur.

Si mon zèle est trop grand, accusez en cela L'excès de dévoûment que pour vous je sens là.

Je saisis le rapport assez mal, mais n'importe.

Lui tendant le flageolet.

Jouez-moi de ceci.

GDlLDEî^STERN.

Qui? moi! De quelle sorte?

Je ne sais vraiment pas.

ACTE m, SCÈNE II

Vous VOUS faites prier ;

Voyons .

GUILDENSTERN

Mais, Monseigneur...

Dois-je vous supplier?

GUILDENSTERN

J'ignore absolument comment il faut s'y prendre.

Essayez donc au moins : je tiens à vous entendre. C'est tout aussi facile, allez, que de mentir.

Lui mettant le flageolet dauK les maint.

Tenez : voici les trous ; vous pouvez les sentir ; Posez les doigts dessus ; mettez ici la bouche ; Et l'instrument, pour peu qu'un souffle égal le touche, Va produire des sons harmonieux et doux.

GUILDENSTERN, regardant piteusement le flageolet.

Jamais je ne pourrai rien tirer de ces trous : Je n'ai point ce talent.

HAMLET, reprenant le flageolet.

Je vois avec surprise Alors jusqu'à quel point votre esprit me méprise. Comment ! vous prétendez jouer de moi : mon cœur Sous vos doigts deviendrait un instrument jaseur;

Vous feriez résonner les cordes de mon âme

De la plus basse note au sommet de la gamme ;

Et ce tube de bois toujours prêt à chanter

Pour peu que lèvre et mains s'y viennent ajuster,

Vous n'en sauriez extraire un son?... Vraiment j'admire

Le sentiment exquis, mon cher, qui vous inspire,

Quand vous vous figurez pouvoir jouer de moi

Beaucoup plus aisément que de ceci, ma foi !

Mais après tout, passons. En quelque mince estime

Que me tienne aujourd'hui votre pensée intime ,

Vous pouvez m'essayer, allez, comme instrument,

Mais en jouer, non pas ! je le dis hardiment.

Il leur tourne le dos, remet le flageolet aux mains du musicien, et va au-devant

de Polonius qui entre.

Ah ! vous voici, monsieur.

POLONIUS

Monseigneur, votre mère Désire vous parler : vous pouvez, je l'espère. Lui faire ce plaisir.

Sans doute.

Le prenant sous le bras et le menant â une fenêtre.

Qu'il est beau , Voyez donc ce nuage !... On dirait un chameau.

POLONIUS, contemplant.

Un chameau? Mais c'est vrai. Son image parfaite !

ACTE m, SCÈNE II

Eh bien! non. A présent je vois une belette,

POLONIUS) regardant de nouveau. *

D'une belette, oui-da, c'est l'absolu portrait.

C'est singulier vraiment ; mais ce nua^^e est fait Tout comme une baleine.

POLOMUS, dans r admiraiioD.

Oh ! la belle baleine !

HAMLET, redescendant en scène. A part.

Et tout cela sans rire et d'une seule haleine ! Il est encor plus fou, ma foi, que je ne suis. '

CoDçëdiant Polonius.

J'irai trouver ma nière. A l'instant je vous suis.

POLONIUS

Je cours l'en informer.

Polonius sort.

HAMLET, à tous.

Que chacun se retire.

Il serre la main à Horatio seul, et il con(*ëdie du geste Guildenslern , Roscncranlz

et les musiciens. Tous sortent.

HAMLET, seul.

J'irai trouver ma mère ! . . . Oh ! c'est fort simple à dire. . .

11 tombe dans une sombre rêverie. H en sort bientôt, en proie à une violente surexcitation.

UAMLET.

CVst riienre où la ina{]^ie est debout dans la nuit ;

C'est rbeure ou les tombeaux s'entre-bàillent sans bruit ;

L'beure où l'enfer s'ajpte et répand sur le inonde

Les maux contagieux nés à son souflBe immonde!...

Ma vengeance est enfin mûre au de(j;ré qu'il faut :

Je boirais maintenant jusqu'à du sang tout chaud,

Et suis prêt à frapper le coup que je médite.

Dût le jour se voiler devant Tœuvre maudite!

Donc, chez ma mère, soit!...

Il fait rcsolAment qiiclrfueii pas, comme pour sortir» puis il s'arrête,

et cédant à ratlendrissemenl :

Non ! mon cœur, contiens-toi ; Quand la nature parle, obéis à sa loi :

Que l'âme d'un Néron , que sa rage assassine N'envahisse jamais cette fière poitrine!

Un poignard dans la voix , mais sans arme à la main , Soyons un juge austère en demeurant humain :

Que ma bouche et mon cœur, ligués en apparence. De la parole à l'acte obsei-vent la distance ; Et que plus mon courroux s'exhale menaçant.

Plus je sente mon bras à frapper impuissant.

Il son.

SCÈNE III

La chambre du roi à Elscneur.

Entrent LE ROI, ROSENGRANTZ et GUILDENSTERN.

Non ! je ne l'aime point ; et de plus je redoute Sa démence où je vois un péril sur ma route.

Tenez-vous donc tout prêts. Votre commission Est signée, et j'entends que sans rémission Il parte avec vous deux demain pour l'Angleterre : Notre raison nous dit qu'il serait téméraire De laisser plus longtemps le royaume exposé Aux actes dangereux de ce jeune insensé.

GUILDENSTERN

Quand tout un peuple en vous met son espoir suprême , Sire , vous lui devez de veiller sur vous-même : Hamlet doit donc partir.

ROSENGRANTZ.

Il n'est pas un de nous Qui du malheur ne cherche à conjurer les coups : A plus forte raison alors, Sire, est-il juste De veiller nuit et jour sur une vie auguste, Indispensable à tous. Le décès d'un bon roi N'est point la mort d'un seul : le vertige et TefFroi Qu'il jette dans la foule y font mainte victime.

Gomme on voit tomber ceux qui long^ent un abîme. Telle une roue immense, aux rayons infinis Et faits d'êtres vivants, emboîtés, réunis :

Vient-elle à s'écrouler? En sa chute bruyante, Elle entraine aussitôt cette plèbe g^rouillante , Qui, sentant son appui lui manquer tout à coup. Tombe éparse, brisée et mourante du coup.

Jamais un roi n'arrive au bord du fatal g^ouffre Sans que son peuple entier soit en péril et souffre.

LE BOI

Allez, préparez-vous : le danger est pressant; Il s'agit d'enchaîner un démon menaçant Qui va d'un pas trop libre.

ROSENCRAKTZ.

Oui ; c'est ce qu'il faut faire ; Nous vous aiderons, Sire.

Rotencranlz et Guildensiern sorient. Eatre Puloniiis afFairé.

POLONIUS

Il se rend chez sa mère.

Et moi, de mon côté, comme il est convenu, Je vole m'y cacher avant qu'il soit venu.

Sa Majesté, qu'anime une juste colère.

Prétend lui faire entendre un langage sévère ; Mais , vous me l'avez dit et dit fort sagement , Une mère est sujette à l'attendrissement ; Son oreille à son fils s'ouvre avec complaisance. La mienne n'aura point cette lâche indulgence,

ACTE HT, SCÈNE III

Et saura bien peser tout ce qu'il aura dit.

Vous aurez mon rapport avant d'entrer au lit.

LE ROI, sombre, absorbé.

Merci, Polonius.

Il le congédie. Polonius sort. Demeuré seul, le roi s'approche à pas chancelants d*un

prie-Dieu, et s'y appuie, défaillant.

Oui ! mon crime fermente , Et Tâpre odeur de sang qui s'en dégagée, augmente, Infectant jusqu'au ciel ! La malédiction Qui, dès Gain, frappa mon borrible action.

Celle du fratricide, est scellée à mon âme!

Je ne peux pas prier : mon instinct le réclame , Mais mon crime aussitôt brisant ma volonté , Entre les deux courants je flotte épouvanté !...

Atcc désespoir.

Que le sang fraternel sur cette main paraisse ,

Si bideuse que soit la marque qu'il y laisse,

O Dieu bon ! Dieu sauveur 1 n'est-il pas dans les cieux

Assez de pleurs bénis, miséricordieux,

Pour rendre à cette main la blancheur de la neige?

Quel est de la pitié le divin privilège ,

Si ce n'est d' approcher le crime sans borreur?

Et la prière, à quoi tend-elle en sa ferveur,

Sinon à détourner les périls de la lutte ,

Ou , si le pécbeur tombe , à racbeter la chute T

Se redressant dans un élan d'espérance.

Mon pardon! je pourrais encor le conquérir!...

Retombant dans l'abailemenc.

Oh 1 oui; mais la prière? en quels termes l'offrir?

« Seigneur, pardonnes^-moi ce meurtre abominable!... H la repoussera, puisque ma main coupable Retient avidement les fruits de Tattentat : ÏjSl fenmie de mon frère, et ce puissant État. Le pardon s'obtient-il sans réparer Toffense?...

Secouaai la léie arec désespoir.

Non ! qu'en ce monde abject, en proie à la licence,

On pousse trop souvent, avec Tor dans la main ,

La justice à sortir hors de son droit chemin;

Que la loi soit surprise, en un marché cynique,

A toucher du plaideur un salaire impudique ,

C'est ainsi. Mais là-haut, point de duplicité :

On y juge une vie en son intégrité ;

Nos péchés au grand jour montrent leurs faces blêmes

Et déposent, bon gré malgré, contre nous-mêmes...

Quel moyen reste donc?... Un seul! le repentir

Par qui peut tout forfait au pardon aboutir...

Mais que vaut ce moyen pour cette âme rebelle

Qu'an repentir en vain la conscience appelle ?

Avec on redoublement d'cnix»!.

Oh ! dilemme effroyable ! cœur plus ténébreux Que la mort ! pauvre âme, en efforts douloureux S'épuisant à jeter le fardeau qu'elle traîne. Tandis que chaque effort rive encor mieux sa chaîne!... Messagers de la grâce , anges du ciel , à moi !

Tombaot à gcaoux auprès du prie-Dieu.

A terre, fiers genoux ! Front hautain, courbe-toi ! Fléchissez , nerfs d'acier à la trempe inflexible !

ACTE III, SCÈNE III

Sois humble et soumis, roi! comme un enfant paisible : Ton salut est peut-être à ce prix ! . . .

Il l'affaisse sur le prie-Dieu, comme évanoui. Entre Ilamlct. H A ML ET , reculant de surprise en apercevant le roi.

Dieu ! le roi ! . . .

Il prie!... Oh! c'est Finstant, et sa vie est à moi !

Il lire son épée et fait, menaçant, un ou deux pas vers le rot. Soudain il s'arrête, et,

comme frappé d'une réflexion subite.

Mais il va droit au ciel ! . . . Est-ce alors la vengeance ?

Est-ce accomplir mon œuvre en sa juste exigence?

Quoi ! quand par lui mon père est mort assassiné ,

J'enverrais dans le ciel ce mécréant damné !

Moi, le fils , l'héritier de l'auguste victime.

J'irais récompenser et non punir le crime !...

Il a surpris mon père : il Ta brutalement

Frappé quand ses péchés, loin de tout sacrement,

Éclatants s'étalaient comme en mai la nature ;

Et qui sait, hormis Dieu, quelle était la souillure

Attachée à son front en ce fatal moment.

Et combien doit durer son horrible tourment?...

Est-ce donc me venger que de tuer l'infâme

Quand pour lui la prière , en entrant dans son âme

Et la purifiant, la rend prête au départ?

Dans ta justice, ô Dieu! lui fais-tu cette part?...

Remettant son épée au foarreaa.

Non ! choisis, mon épée, un instant plus propice : Attends que, pris devin, il tombe et s'assoupisse Dans les draps pollués d'un lit incestueux ,

Ou qu'il joue, et qu'il jure, écumant, monstrueux,

N'ayant plus à compter sur la céleste grâce ;

Frappe alors sans pitié ; culbute-le sur place ,

Ses deux talons en Tair ruant contre le ciel ;

Et que, limon pétri dans le sang et le fiel.

Il retourne aux enfers!... Mais ma mère m'appelle...

Tendant un bras menaçant vers le roi.

Va, ce n'est qu'un répit : ta sentence est mortelle

Hamlei sort. Le roi revient peu â peu de son affaissement; il se lève, et fait quelques

pas en chancelant; puis, avec désespoir.

LE ROI

Les mots seuls vont là-haut, la pensée est en bas. Et les mots sans pensée au ciel n'arrivent pas !

U sort.

SCÈNE IV

La chambre de la Reine. On y voit suspendus les portraits en pied de ses deux maris , le roi défunt et le roi régnant.

Entrent LÀ REINE et POLONIUS.

POLONIDS.

Il vient. Ne manquez point de le gronder. Madame ; Sa conduite fantasque au moins veut votre blâme : Dites-lui que le roi, même imploré par vous, A peine à se laisser^fléchir dans son courroux ; Que... que... mais je me tais. Montrez-vous très-sévère, C'est le point capital.

ACTE III, SCÈNE IV

HAMLET, dudehort.

Êtes-vous là, ma mère?

LA REINE, vivement à Polonius.

Le voici. Cachez-vous. Reposez-vous sm' moi : Je ne lui tairai point la colère du roi...

Polonius se jette derrière une tapisserie. La reine va ouvrir. Entre Hamlet, grave et sévère.

Vous m'avez fait venir. Me voici. Qu'ai-je à faire?

LA REINE

Vous avez offensé gravement votre père , Mon fils.

Vous offensez mon. père gravement, Ma mère.

LA REINE

Ce langage est d'un fou, sûrement?

HAMLET y avec autorité.

Et le vôtre est celui d'une coupable femme.

LA REINE

Que dis-tu ?

Qu'avez-vous dit vous-même, Madame?

LA REINE

A qui parlez-vous donc? Vous l'oubliez, je crois.

310 IIAMLET.

IIAMLET, avec passiou.

Je ne puis oublier, non, parla sainte croix, Que vous êtes la reine , et la femme du frère De votre époux ; de plus , vous êtes bien ma mère, Et je dis : Plût à Dieu qu'il en fût autrement !

LA REINE

Ah ! c'est trop d'insolence et trop d'égarement; Je m'éloigne et remets le soin de vous entendre A ceux que j'enverrai.

IIAMLET^ saisissant la reine par le bras, et la contrai(;naQt de $'ass«*oir.

Madame, veuillez prendre Ce siège et rester là. Vous ne sortirez point Avant que j'aie atteint mon but de point en point. En vous forçant à voir dans un miroir fidèle Les sombres profondeurs que votre âme recèle.

LA REINE, se levant épouvantée.

Que vas-tu faire? Oh! Dieu! je crois le deviner...

Se débattant aux mains d'Hamlet.

Au secours ! au secours! il veut m'assassiner !

POLONIUS, derrière la tapisserie.

Au meurtre!

il a lâché les mains de la reine, tiré vivement son épée, et, se précipitant vers le rideau,

qui lui cache Polunius.

Qu'est-ce ? Un rat? un ducat qu'il y passe !

Plongeant son épée dans la tapisserie.

Mort !

ACTE m, SCÈNE IV

POLONIUS, derrière la tapisserie.

Je meurs !

LA REINE, se jetant sar Hamlet.

Qu'as-tu fait?

HAMLET, la repoussant.

Je le vais bien voir. Place !

Au moment de souleyer la tapisserie, il se retourne vers la reine, ci,

d'une voix stridcnie.

Est-ce le roi ?

Il tire violemment le rideau , et recule épouvanté à la vue du cadavre de Polonius.

LA REINE, éperdue.

Vois , vois ta sanglante action !

HAMLET, sombre.

Oui , sanglante et vouée à Texécration ; Attentat presque égal à celui, bonne mère.

De tuer un roi, puis d'en épouser le frère !

LA REINE, retombant épuisée sur san siège.

Tuer un roi ?

Mais oui , j'ai dit le mot vraiment.

S'adressant au cadavre de Polonius.

Insensé ! voilà donc le fatal dénoûment Où devaient aboutir tes ineptes paroles Et ta niaise ardeur aux intrigues frivoles !

Adieu! je t'avais pris pour un plus grand que toi.

3i2 HAMLET.

Subis de t09 destin Tinexorable loi :

Tu le sais à présent où conduit trop de zèle.

Il jette son ëpée. A sa mère qui , chancelante , essaye de te lever.

Restez assise. Trêve à tout esprit rebelle.

Ne tordez point vos mains : sous une autre douleur

Attendez que plutôt je torde votre cœur :

Oui, je mettrai l'angoisse en ce cœur misérable,

A moins qu'en le doublant d'un bronze impénétrable.

L'habitude du crime et de l'impunité

N'en ait anéanti la sensibilité.

LA REINE

Qu'ai-je fait pour qu'ainsi ta langue me flagelle , Et prolonge à plaisir son injure cruelle ?

HAMLET, avec véhémence.

Un acte monstrueux, tombeau de la pudeur.

Qui de la vertu fait un masque d'imposteur ; Qui du front de l'amour prend la fleur innocente Et de l'ulcère y met la marque avilissante ; Qui dans le mariage est la mort de l'honneur. En change les serments en serments de joueur, Ote au corps du contrat son essence et son âme, Et remplace un saint nœud par un lien infâme ; Un acte enfin si noir que le ciel en gémit Et qu'à ce seul aspect le monde entier frémit, La consternation peinte sur le visage , Pensant du dernier jour voir le hideux présage !

LA REINE

Que prétend m'annoncer cet exorde effrayant?

De quoi m'accuse ici ton regard foudroyant?

ACTE III, SCENE IV

HAMLETj la forçant de te lever et la cooduisant devant les deux portraits

en pied qai décorent Tappartement.

Contemplez ces portraits : ce sont ceux de deux frères. Énumérez chez l'un que de grâces altières !

Les boucles d'Apollon ! le front du roi des dieux! L'aspect guerrier de Mars , son œil impérieux ! L*élégance de port du messager céleste, Quand son pied s*est posé sur quelque pic agreste ! Un assemblage enfin des dons les plus exquis Où d'apposer son sceau chaque dieu fut requis. Afin qu'en lui la terre eût

Tidéal de l'homme!... Vous savez quel il fut et comment on le nomme :

Montrant le portrait.

C'était là votre époux !

Montrant le second portrait.

Cet autre, à son côté.

C'est votre époux : épi que la nielle a gâté, Son contact homicide a fait périr son frère !

Avec furear.

Où donc étaient vos yeux? Quel est-il ce mystère

Qui vous fit déserter un sommet radieux

Pour courir vous plonger dans un marais fangeux?

Oui, quels yeux aviez-vous? Il serait dérisoire

D'imputer votre crime à l'amour. Comment croire

Que les ardeurs du sang soient chez vous de saison.

Croire que le désir prime encor la raison

A votre âge? Et pourtant, quel être raisonnable

Eût jamais pu trahir, oh ! fait abominable 1

Ce mari pour cet autre?... En votre abaissement.

Il faut bien qu'il vous soit resté le sentiment,

Ce sentiment qui seul fait et g^uide notre être, Mais qu'il doit être inerte et près de disparaître ! La démence elle-même en son ég^arement Eût su, montrant encor quelque discernement, Dans son choix n'être pas à ce point insensée ! ' Quel démon vous a donc de la sorte abusée.

Et quel' bandeau funeste abattu sur vos yeux Vous a caché l'horreur de votre acte odieux?... De conscience enfin fussiez-vous dépourvue, Que les yeux sans le tact, le toucher sans la vue, L'oreille sans les mains, ou le seul odorat, A supposer que seul en vous ce sens durât, Vous devait épargner cette chute cynique ! . . . Où donc est ta rougeur, ô pudeur impudique?

Insatiable enfer ! si tu peux allumer De tels feux dans un sang que Tâge eût dû calmer, Ah! que, comme une cire, aux ardeurs de ta flamme De la jeunesse alors se décompose Tâme :

Qu'au gré des passions libre à jamais d'agir, Elle brise tout frein, sans trembler ni rougir. Puisqu'on lui montre en feu jusqu'à la glace même Et la pudeur aux bras de la luxure blême ! . . .

LA REINE, tombant à genoux.

N'en dis point davantage, Hamlet!... Oui, mon regard, En plongeant dans mon cœur, y découvre trop tard Qu'il est tout gangrené , noir de taches profondes Dont rien ne peut laver les souillures immondes.

IIAMLET, avecexaliaiioD.

Se complaire aux sueurs d'un lit incestueux !

ACTE m, SCÈNE IV

Croupir dans le fumier d'un amour monstrueux !...

LA REINE, se trainant à set pieds.

Assez ! grâce ! pitié ! Chaque mot qui t'échappe Comme un poignard aigu , mon fils , au cœur me frappe !

HAMLET, au comble de Tezasp^ration.

Un assassin ! un gueux ! un sinistre truand , Aussi lâchement bas que mon père était grand ! Un bouffon qui par terre avisant la couronne, Et croyant, le voleur, n'être vu de personne,. La glissa dans sa poche et se fit ainsi roi !...

LA REINE, cperduc, les mains joio tes.

Assez !

Entre le spectre, majestueui et triste. Il ne sera visible que pour Hamlet.

HAMLET, même ton.

Roi de chiffons et d'oripeaux ! . . .

Il voit le spectre, et tressaillant de terreur.

A moi.

Anges du ciel ! à moi ! Couvrez-moi de votre aile ! .

Au spectre, après uu violent effort sur lui-même.

Oh ! quelle cause ici, chère ombre, te rappelle ?

LA REINE, se levant éperdue en entendant les dernières paroles d'Hamlet.

Mon fils , mon fils est fou 1

HAMLET, au spectre.

Viens-tu nie reprocher Que mes pas incertains ne font que trébucher?

Vieas-tu dire à ton (ils que longtemps recueillie La passion s'éteint ; qu'elle est inaccomplie L'œuvre de ta vengeance , et qu'inexécutés Jusqu'ici sont encor tes ordres redoutés? Oh ! parle !

LE SPECTRE

Oui, tu faiblis ; ta volonté s'émousse.

Alors qu'à me venger un saint devoir te pousse...

Regardant la reine avec attendrisiement.

Mais ta mère , ô mon fils , vois quelle est sa stupeur ! Il faut t'interposer entre elle et sa douleur : Plus le corps est débile , ainsi que chez la femme , Plus déchirants toujours sont les combats de l'âme. Parle-lui, mon Hamlet.

HAMLET, avec effort.

Madame, qu'avez-vous?

LA REINE, au comble de l'ëpoavante.

J'assiste épouvantée à tes désordres fous.

Ton regard, quel objet poursuit-il dans le vide?...

Ta bouche, quels propos tient-elle à Tair fluide?...

Ton âme entière sort par tes yeux égarés !

Tels qu'on voit dans la nuit bondir tout effarés

Des soldats que surprend une alerte subite ,

Tes cheveux où la vie, on le dirait, palpite.

Se sont dressés tout droits ! mon fils bien-aimé !

Sur le courroux bouillant en ton cœur enflammé

Verse à flots le pardon : tant de bien s'en exhale!...

ACTE III, SCÈNE IV

Ayec nn redoablement d'effroi.

Que vois-tu donc ?

HAMLET, égaré.

Lui ! lui ! Regardez s'il est pâle !

ciel! rieu qu'à le voir, à l'entendre, un rocher D'une sainte pitié se laisserait toucher ! . . .

Au specire.

Oh ! détourne tes yeux , ou mon âme attendrie

En faiblesse verrait se changer sa furie,

Et j'oublirais peut-être , en pleurant tes douleurs ,

Que l'acte qui m'attend veut du sang, non des pleurs '

LA REINE

Mais à qui parles-tu ?

HAMLET, stapëfait.

Rien ne vous est visible ?

LA REINE

Rien : tout ici pourtant est à mes yeux sensible.

Quoi! n'auriez-vous non plus rien entendu?

LA REINE

Non, rien.

Hormis nos voix.

H A ML ET , éperda et montrant le spectre qni i*éloi(»ne.

Tenez ! là ! là ! Regardez bien ! . . • Sombre et silencieux , il part !•.. C'est lui : mon père!

318 HâMLET.

Vêtu comme il Tétait de son vivant, ma mère!... Le voici vers la porte ! . . . Il en franchit le seuil !

Le spectre sort.

Disparu !

LA REINE, avec coropassioD.

Vision, mon fils, d'une âme en deuil!

Du seul délire est né ton rêve imaginaire.

Du délire ?

Étendanl son bras.

Mon pouls bat comme à l'ordinaire :

Dans ses pulsations, sentez, il est réglé Gomme le vôtre; aussi, quand je vous ai parlé, N'ai-je pas dit un mot qui trahît la démence. En voulez-vous ençor tenter Texpérience?

Eh bien ! de point en point je vais recommencer. Posez vos questions ; puis veuillez prononcer Si dans ce que je dis la démence respire.

Et si se répéter si bien c'est du délire...

Solennellement.

Mère ! au nom de la grâce, au nom du Dieu vivant, N'allez point vous leurrer du calcul décevant Que c'est ma déraison , non votre horrible faute , Qui parle ; illusion qu'il est bon qu'on vous ôte Et qui ne servirait de l'endroit infecté Qu'à déguiser l'aspect, tandis que l'âcreté Du venin au dedans croîtrait inaperçue.

Oh ! déchirez la trame autour de vous tissuc :

ACTE 111, SCENE IV

Confessez-vous au ciel ; abjurez un passé Qui sans le repentir ne peut être effacé ; Et, rendue au devoir, renaissez tout entière Aux vertus dont, hélas! vous avez fait litière...

S'inclinant avec ironie.

Mais , Madame , pardon , puisquMI est entendu , D'après les lois d*un monde au sens moral perdu , Qu'il faut pour ramener à la vertu le vice , Lui demander d'abord pardon du bon office.

LA REINE, suppliante.

Hamlet, tu m'as brisé le cœur en deux. Pitié !

Alors, rejetez-en la honteuse moitié.

Et vivez avec l'autre, apaisée et plus pure!

Bonne nuit !

11 s'éloigne brusquement; puis, reTenani sur ses pas.

Mais, surtout, surtout, je vous adjure, N'entrez point cette nuit au lit de votre époux. Si ce n'est par vertu, trouvez du moins en vous La pudeur d'en vouloir déployer l'apparence : A défaut de l'honneur, vivez dans la décence. L'habitude nous rive à de puissants ressorts Qu'on ne saurait briser sans de virils efforts ; Infâme, dans la fange elle aime à rester fange ; Mais elle sait aussi de démon se faire ange , Quand elle a pour la lutte armé si bien nos cœurs Qu'ils volent au combat sûrs d'en sortir vainqueurs.

Abstenez-vous ce soir : la prochaine abstinence Vous sera plus facile , et puis par sa fréquence L'effort qui vous coûta ne vous

semblera rien ; Et, le démon dompté, vous serez tout au bien. Bonne nuit! Si jamais vous sentez que votre âme Voudrait être bénie et du ciel le réclame, A mon tour je pourrai près de vous revenir.

Pour vous prier, ma mère, alors de me bénir.

Montrant le corps de Polonius.

Mon repentir est grand quant à ce bon apôtre ; Mais les cieux ont voulu nous punir l'un par l'autre , Puisqu'ils m'ont aujourd'-hui choisi pour l'instrument Involontaire , hélas ! de leur ressentiment.

Je me charge du corps et me tiens responsable Des suites de ce meurtre à jamais regrettable. Bonsoir... Je suis cruel, rien que pour être humain... Un premier mal est fait : le pire est pour demain.

LA REINE, te tordant les mains.

Que dois-je faire, ô ciel?

HAMLET, la contemplant ayec stupeur, et d'une Toix terrible et égarée.

Parbleu ! tout le contraire De ce qu'ici j aidû vous conseiller de faire. Ainsi , courez au lit du monarque aviné ; Pàmez-vous dans les bras de l'inceste damné ; Vous serez la souris avec laquelle il joue :

A sa lèvre fétide en livrant votre joue , Pour prix de sa caresse il faut lui révéler, — Ce que notre entretien vient de vous dévoiler — Que ma démence est feinte et chez moi sert de ruse.

ACTE ni, SCÈNE IV. 3St

N'y manquez pas au moins , vous seriez sans excuse. Quelle reine, étant mère, hésiterait vraiment, Bonne, prudente, sage, à saisir ce moment Pour confier tout bas son secret redoutable A ce reptile humain, à ce roi haïssable? Aucune. En dépit donc des cris de la raison.

Grimpez allègrement au toit de la maison , Emportant avec vous toute la gent ailée Dans la cage ; ouvrez-la, donnez-leur la volée : Puis imitez le singe, et comme lui, le fou!

Olissez-vous dans la cage et rompez-vous le cou.

LA REINE

Aussi vrai que la voix atteste en nous la vie. Cette vie, oh ! pourrait m'être vingt fois ravie Sans que je disse un mot de ce triste entretien.

Je pars pour l'Angleterre, et vous le savez bien*

LA REINE

Je Toubliais. Hélas! oui, c'est chose arrêtée.

Il existe une lettre aussi, bien cachetée, Confiée aux bons soins des deux tendres amis, Serpents tout prêts à mordre, à ma garde commis. Leur mission se nomme un guet-apens infâme :

Je les attends à Foeuvre. Il est doux, sur mon âme, D'attaquer le mineur dans ses ouvrages d*art, Pour le faire sauter par son propre pétard :

J'aurai bien du malheur si ma mine, amorcée En contre-bas du point où la leur est placée , Ne les lance tous deux dans la lune ; et vraiment Ce plan de contre-mine est tout à fait charmant.

Mootrant PoIodiui.

Commençons par cet homme : il faut que je le traîne Et le place avec soin dans la chambre prochaine. Vous, mère, bonne nuit!... J'admire en vérité Le silence discret , la froide dignité Du conseiller si vain et si bavard nag^uère...

Se dingeant vert le corps de Polonius.

Allons , finissons-en !

InTÎtant de la nain la reine à sortir.

Bonsoir encor, ma mère !

La reine sort lentement, ses deux bras suppliants tendus vers Hamlet. Celui-ci se penche etsouléTe le corps de Polonius, comine pour remporter. Le rideau tombe.

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle du château d'Elseneur.

Entrent LE ROI, LÀ REINE en larmes, ROSENGRAMTZ

et GUILDENSTERN.

LE ROI, à U reine.

Vos larmes, vos soupirs sans doute ont leur raison ; Prétendre la celer serait hors de saison :

Expliquez-vous sans feinte; oui, je veux tout connaître. Que devient votre fils? Ne va-t-il point paraître?

LA REINE , i Roseocrantz et i Guildcnstera.

Veuillez vous éloigner, messieurs, pour un moment.

Bofencranis et GuildeDitern sortent. ÉcUiant en sangloU.

Qu'ai-je vu cette nuit, ah ! Monseigneur !

LE ROI, alarmé.

Gomment ?

QnsL donc Hamlet , Gertrude ?

LA REINE

Il a que sa démence , C*est le vent et la mer luttant de violence.

Il était avec moi dans mon appartement :

Soudain , pris d'un accès de fol emportement En entendant parler sous la tapisserie , Il tire vivement son épée et s'écrie :

u Un rat ! un rat ! » Et puis , se fendant au hasard , Sans voir, il a tué notre excellent vieillard!

LE ROI

Grand Dieu! que m'apprends-tu? Catastrophe effroyable!

T'es-tu dit que, moi là, j'avais un sort semblable ?

Dans sa liberté vois que de dangers pour tous.

Pour le premier venu , tout autant que pour nous !

Oh ! comment excuser cet acte sanguinaire ?

On dira que je fus imprudent, téméraire.

De n'avoir pas enjoint qu'on mît sous le verrou ,*

Pour l'empêcher de nuire, un si dangereux fou ;

Et que vais-je alléguer, sinon que ma tendresse

Est l'unique raison d'une telle faiblesse ?

J'ai fait comme cet homme atteint d'un mal honteux

Qui , dans son désespoir d'un état si piteux ,

Laisse ronger sa chair et s'échapper sa vie,

Plutôt que d'avouer d'où vient son agonie ! . . .

Et qu*a-t-i! fait ensuite ?

LA BEINE.

u est allé chercher

ACTE IV, SCÈNE I

Un lieu sûr où le corps se pût vite cacher.

Mais, comme Tor qu'enferme un amas de scorie, Sa sensibilité, tranchant sur sa folie.

Demeure intacte et pure : il pleure amèrement L'acte fatal par lui commis insciemment.

LE ROI

Oh! Gertrude, sortons!... Sitôt que les campagnes Verront les feux du jour descendre des montagnes, Veillons à l'embarquer, à presser son départ. Dieu sait ce qu'il faudra que nous dépensions d'art, De conciliation, d'autorité peut-être, Pour dissiper l'horreur qui d'un tel fait doit naître.

Appelant.

Guildenstern ! Rosencrantz !

Enlrent Rosencrantz et Guildenstern.

Messieurs, un grand malheur M'oblige à me servir de vous dans ma douleur. Polonius n'est plus. Hamlet en sa démence I/a frappé ; mais, gardant l'instinct de la prudence, Du boudoir de sa mère il a traîné le corps En quelque endroit secret : unissez vos efforts Pour trouver le cadavre au lieu qui le recèle. Et faites-le porter sans bruit dans la chapelle. Envers Hamlet lui-même agissez doucement :

Il est surtout à plaindre en cet événement.

Hàtez-vous , je vous prie.

Sortent Roscucranlz et Guildenstern.

Et maintenant, Gertrude.

Avisons à régler tous deux notre attitude.

Je voudrais appeler nos plus zélés amis,

Et leur dire à la fois et le crime commis

Et la punition de ce fou sanguinaire ,

Que dès demain mon ordre exile en Angleterre.

La calomnie , alors, dont le trait empesté

Vole à travers le monde avec la sûreté

Du boulet qui s'enfonce en sifflant dans la cible ,

Ne frappant désormais que Téther insensible,

Respectera nos noms... Mais sortons. Ah! mon cœur

Est plein à déborder de trouble et de terreur.

lli sortent.

ACTE IV, SCÈNE

La poussière a repris ce qu'elle avait formé.

ROSENCRANTZ.

La raillerie ici, Monseigneur, est cruelle :

Nous venons pour porter le corps dans la chapelle.

HAMLET, ironiquement.

Vous le croyez?

ROSENCRANTZ.

Quoi donc ?

Que, quand votre secret, Vous le gardez si bien, j*irai, sot indiscret. Vous dévoiler le mien? Et puis, voyons, j'y songe, Le fils d'un roi peut-il écouter une éponge ?

ROSENCRANTZ,

Eh quoi! suis-je une éponge?

En toute vérité , Une éponge , et qui pompe avec avidité Les grâces, les bienfaits et la faveur royale. Mais aussi, pour les rois, est-il rien qui l'égale? Elle est pour eux ce qu'est pour le singe le fruit Qu'en un coin de sa bouche il recèle sans bruit Pour le croquer plus tard. Un roi veut-il reprendre Vos larcins? Aisément il se les fera rendre :

II presse son éponge , et vous redevenez Tout aussitôt à sec.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur , vous tenez Un langage impossible à comprendre.

A votre aise :

Certaines vérités jamais, ne vous déplaise, Ne sauront se loger dans Toreille d'un sot.

ROSENCRANTZ, décomeoancë.

C'est assez, Monseigneur; dites-nous d'un seul mot Où le corps est caché. Puis, le roi vous demande.

Ah ! le roi tient au corps ; mais le corps , j*appréhende , Ne tient guère à cet être...

GUILDENSTERN

A cet être ?

HAMLET , avec un mépris écrasant.

De rien.

Mais allons le trouver. Roi-renard , tiens-toi bien !

Ils sortent.

SCÈNE ïil

La salle d*État du château.

Entre LE^ ROT| avec quelques personnes de sa suite.

LE ROI, rêveur et à part.

Je le fais rechercher, ainsi que sa victime.

Sa Uberté, ses jours pairaient seuls un tel crime ;

Mais comment appliquer la loi dans sa rigueur ?

Le peuple l'idolâtre et serait son vengeur ,

Ce peuple que Tinstinct, non la raison, dirige ,

Et que le châtiment, plus que le crime, afflige.

Donc , pour que sans révolte ait lieu son prompt départ ,

Il faut qu'il soit compris comme étant de sa part

Une décision ancienne et volontaire :

Adoptons ce moyen ; c'est le seul salutaire.

Entre fioseocranlz. Le roi va vivement à lui.

Quelle nouvelle ?

KOSENCRANTZ.

Sire , il persiste à cacher L'endroit où gît le corps, et nous dit de chercher.

LE ROI

Mais lui-même?

ROSENCRANTZ, désignant la porte par laquelle il vient d'entrer.

Il est là , placé sous bonne escorte , En attendant qu'il plaise...

HAMLBT

LE ROI y l'interrompant.

Ouvrez-lui cette porte Et faites-le paraître.

ROSENGR AMTZ , ouvram la porte i denz battanu.

Amenez Monseigneur.

Entre Hamlet, conduit par Guildenitern.

LE ROI, sérèrenient.

Qu'avez-vous fait de lui? Parlez sur votre honneur.

H A ML ET, tranquillement.

Sire , il est d'un banquet...

D'un banquet?.. •

Bien étrange , Puisqu'il n*y mange point et que c'est lui qu'on mange. Tout un congrès de vers sur lui s'est acharné ; Et, comme on sait, le ver est le monarque-né Des festins plantureux. L'-homme a pour noumture Tous les êtres vivants que fournit la nature : Nous ne nous engraissons que pour l'engraisser, lui Qui nous aura demain, si ce n'est aujourd'hui. Au surplus , un roi gras comme un mendiant maigre Sont deux mets variés que ce mangeur allègre Ronge indistinctement.

LE ROI, â part.

Oh! le démon d'enfer!

ACTE IV, SCÈNE III

Un homme peut ainsi pêcher avec un ver

Qui s'est repu d'un roi ; puis manger d'aventure

Le poisson qui trouva dans ce ver sa pâture.

LE ROI

Qu'entendez-vous par là?

Par ce raisonnement , On arrive, je crois, à montrer clairement L'étonnante façon dont un roi magnifique Passe par les boyaux d'un manant Famélique.

LE ROI, conienant difficilement sa colère.

C'est fort bien ; mais le corps, vous devez le savoir , Où le chercher?

Au ciel; donc envoyez-y voir.

De votre messager si la démarche est vaine , Dans l'endroit opposé prenez alors la peine De le chercher vt>us-méme. Au bout d'un mois entier S'il n'est pas retrouvé , ma foi , sous l'escalier. Près de la galerie , une odeur un peu forte Vous servira de guide.

LE ROI , bat â deui ou trois personnes de sa suite.

Il est là. Qu'on s'y porte.

HAMLET, aui mêmes.

Oh ! ne vous pressez point : il vous attendra bien.

Ces personnes sortent

LE ROI I ie rapprochant d'Hamlec avec une douceur ëludiëe .

Prolonger ce débat ne servirait à rien.

Votre santé, mon fils, si tristement atteinte. Et le sang malheureux dont votre main est teinte, Veulent que vous partiez : je dois donc à regret Vous éloigner de nous. Un navire est tout prêt, Les vents sont bons ; de plus,

Se tournant Teri Rosencrantz et Guildeottcrn.

ces chers amis, j'espère, Voudront bien avec vous se rendre en Angleterre •

HAMLET, railleur.

En Angleterre , eh ?

LE BOL

Oui.

C'est bien cela.

LE BOL

Gomment!

Étiez-vous informé de cet arrangement ?

Je hante un chérubin et sais tout de la sorte.

Va donc pour l'Angleterre ! En somme, que m'importe?

Parlant à la cantonade et saluant ironiquement.

Adieu, ma tendre mère !

ACTE IV, SCENE

LE ROI

Et ne dîrez-vous rien A ce père, ô mon fils, qui vous chérit si bien?

Femme et mari ne font, ainsi que mère et père, Qu'une chair. J'ai donc bien tout dit en disant mère.

Atcc Téhémence.

En Angleterre ? Soit !

Il tort avec fncat.

LE ROI , avec Tivacité, â Rosencraniz et à Guildensteru.

Suivez-le pas à pas ; Menez-le vite à bord et ne le lâchez pas.

Dès ce soir je vous veux en mer, coûte que coûte. Vous avez vos pouvoirs : tout est en règle. En route , Et hâtez-vous. Adieu.

Il let pousse Ters la porte. Ils sortent.

Maintenant c'est à toi, A toi, monarque anglais, de me prouver ta foi. Veux- tu rendre à jamais mon alliance sûre.

Et que se ferme enfin la béante blessure Que te fit dans le flanc le glaive du Danois ? Obéis à mes vœux ainsi que tu le dois :

Tu verras aussitôt aux coups de ma puissance Succéder les effets de ma reconnaissance.

Je t'ai fixé d'Hamlet Tinexorable sort :

C'est sa mort qu'il me faut, souviens-t'en, oui, sa mort I Obéis , Angleterre ! Hamlet est une flamme

Qui me brûle le sang, qui me ravage l'âme :

Tu tiens ma g^uérison, et pour me voir guérir, Tu n'as qu'à m' annoncer que tu Tas fait périr !

Il ton.

SCÈNE IV

Un point des frontières du Danemark.

Entre FORTIMBRÂS, à la tête de ses troupes.

FORTIMBRAS , à un de tes officiert.

Avant d'aller plus loin, capitaine, il est sage Qu'au roi de Danemark vous portiez mon hommage. Demandez de nouveau son acquiescement A ce que nous passions en armes librement A travers ses États. Dites que, s'il l'ordonne , Devant lui je suis prêt à me rendre en personne. Allez, et promptement revenez près de nous :

Je vous attends au lieu marqué pour rendez-vous.

LE CAPITAINE

Bien, Monseigneur.

FORTIMBRAS , à ses soldais.

Soldats ! c'est une terre amie :

Que votre discipline encor mieux affermie Soit sans cesse en exemple offerte à ces États. Marchons.

II sort, suifi de soo armée. Au moment où le capitaine va pour sortir du côté opposé,

entrent Hamlet, Roseocrantx etCuildenstero.

ACTE IV, SCÈNE IV

HAMLET , arrêtant le capitaine, et regardant 8*ë)oigner Fortimbrat

et les siens.

Pardon , monsieur , à qui sont ces soldats ?

LE CAPITAINE

Monsieur, à la Norwége.

Où vont-ils, je vous prie?

LE CAPITAINE

En Pologne.

Et quel chef a cette infanterie?

LE CAPITAINE

Le neveu du vieux roi, le prince Fortimbras.

Excusez-moi, monsieur, mais vont-ils de ce pa$ Au coeur de la Pologne, ou bien sur sa frontière?

LE CAPITAINE

Voulez-vous que j'y mette une franchise entière? Eh bien ! tout notre but est de nous emparer D'un lambeau de terrain dont, j*ose le jurer, Le nom seul fait le prix. Pour moi point d'avantage A donner cinq ducats, cinq, d'un pareil fermage; Et, quel que soit celui des combattants qui Tait, Je défends qu'il en tire un parti plus complet

Mais , monsieur, la Pologne en ce cas serait dupe De vous le disputer.

LE CAPITAINE

Erreur. EIleToccupe.

HAMLET f révear et te parlant à lui-même. •

Ainsi pour un fétu, dans ce jeu de soldats,

Deux mille hommes peut-être et cent mille ducats

Seront sacrifiés. La paix et l'abondance

Sur les États ont donc la fatale influence

De faire en eux germer des abcès purulents

Qui , crevant tout à coup , coulent à flots sanglants ?

A Toflicier, en le saluant.

Tous mes remerciments , capitaine.

LE CAPITAINE

A votre aise, Monsieur.

Le capitaine talae et tort.

BOSENCRANTZ.

Nous attendons. Monseigneur, qu il vous plaise De partir.

HAMLET, de plut en plus rêveur.

Je vous suis, messieurs. Passez devant.

Sortent Rosencraniz et Guildenstern.

Tout contre moi se tourne en reproche vivant Et vient éperonner ma vengeance rétive.

ACTE IV, SCÉiNE IV

Qu'est l'homme, en vérité, si sa prérogative

Consiste uniquement à dormir, à manger?

Une brute, et c'est tout. Donc, il faut bien songer

Que Celui qui nous fit doués d'intelligence ,

Celui qui dans nos cœurs mettant la conscience

En a réglé l'emploi , ne nous a point dotés

De cette raison haute avec ses facultés,

Pour la laisser croupir en notre âme, inactive.

Et pourtant me voici, — soit révolte instinctive.

Soit scrupule venu d'un doute encor profond ,

Mais scrupule où je compte, en allant jusqu'au fond,

Trois quarts de lâcheté pour un quart de sagesse, —

Me voici, ne sachant que redire sans cesse :

« Eh bien! qu'attends-tu don(^? Pourquoi tant hésiter

M Devant une action qu'il faut exécuter?

M Tes serments, tes devoirs, Ténormité du crime

<■ Souffrent-ils qu'à ce point tu sois pusillanime?... »

Et que d'exemples, ciel ! faits pour me stimuler !

Tout d'abord cette troupe en train de défiler :

Un prince la commande, à peine homme par l'âge ,

Mais dont l'ambition sert si bien le courage

Qu'il affronte en riant l'invisible avenir :

Tout entier à l'objet qu'il brûle d'obtenir.

Il court, il va jouer sa fortune et sa vie,

Sans souci de les perdre. .. Et quelle est son envie?

Une coquille d*œuf!,.. Ainsi, pour être grand,

Ce n'est point la grandeur du fait qu'on entreprend

Qui s'impose avant tout : un simple brin de paille

Suffit pour illustrer tel qui livre bataille.

Dès que l'honneur l'exige. Alors que suis-je, moi,

Ah ! quelque méfiant que se montre le crime, En croyant l'éviter, il court droit à l'abîme !

Rentre Horatio, avec Ophëlie. Elle est folâtre, bruyaoïe ; le feu de la folie brille en son regard.

OPHÉLIE

Mais où se cache donc la belle majesté Du Danemark ?

LA REINE, À part.

Mon Dieu ! quel état a{];ité !

A Ophëlie.

Qu'avez-vous donc, ma fille ?

OPHÉLIE. Elle chante.

Ton amoureux , dis-moi , pardon ,

Gomment tu le sig^nales?

Est-ce par ses sandales , Par son chapeau, par son bourdon?

LA REINE

Ah ! ma pauvre Ophélie y Quelle est cette chanson ?

OPHÉLIE , avec pétulance.

Écoutez, je vous prie.

Elle chante sur un rhyihme plaintif.

Hélas ! hélas ! au cimetière

Pai le mien, moi, qui dort :

L'herbe est au pied du mort, Et sous sa tète est une pierre.

V Klle sançlotr.

Obi oh!

ACTE IV, SCÈNE V. Zkl

LA REINE, la preoanl dans tes bras.

Chère Ophélie, allons.

OPHÉLIÏ), te dégageant des bras de la reine.

Attention !

Elle chaate.

Blanc comme neig^e, son linceul...

Entre le roi, qai s'arrête, tout saisi, à la Tue d'Ophélie. LA REINE, montrant Ophëlie.

Hélas ! voyez-la , Sire : ah ! quelle affliction !

OPHELIE, reprenant sa chanson .

Brillait de fleurs sans nombre :

Mais il est, lui, dans Tombre, Hélas ! sans amour et tout seul !

LE ROI

Gomment vous trouvez-vous, ma gentille Ophélie?

OPHÉLIE

Mais admirablement, je vous en remercie...

La chouette est, dit-on, fille d*un boulanger ' ; Le croyez-vous ? Pour moi , cela donne à songer : En effet , ce qu*on est, on le sait bien peut-être, Mais nous ne savons point ce que nous pourrons être... Dieu soit à votre table !

LE ROI, A la reine.

Un dicton paternel.

* Suivant une ancienne lég^ende , Notre-Seigneur demanda un jour du pain à une boulang[ère : celle-ci ne lui en ayant offert qu'un morceau dérisoire, il la changea en chouette.

OPH^LIE

N'allez pas de ceci faire un thème éternel :

Mais qu'est-ce , dira-t-on , que cela signifie ? Alors vous répondrez :

Elle chante.

tt Mon amoureux, c'est la Saint Valenlin'.

u Tous les garçons sont debout ce matin :

a Allons , ouvrez k votre Valentine, a Qui vous attend, fraîche, accorte et mutine. »

Vite il passa ses habits des beaux jours; Puis il ouvrit à ses chères amours :

Elle entra là plus chaste encor que belle :

Elle en sortit... O mon Dieu! qu'avait-elle?

LE ROI, flaliant sa fiiataisie.

Eh ! quoi donc, Ophélie?

OPHÉLIE

Patience : attendez la fin de la chanson.

Elle chante.

M Mon doux Jésus ! ô sainte charité ! »

Lui disait-elle : « Ah ! quelle iniquité !

a Tous les g^arçons (ont-ils donc de la sorte ,

u Quand, par malheur, on a franchi leur porte? »

Et puis encor, sans pouvoir s'apaiser :

« N'aviez-vous pas promis de m'épouser? »

Et lui riant : o J*en conviens , ma charmante , u Mais il fallait me g^arder mieux Tamante. »

' Les fiançailles des amoureux avaient lieu autrefois , en Ang^leterre , presque toujours le 14 février, jour de la Saint-Valentin. Nos vieux poètes du quinzième siècle ont chante ce galant usage ; il est tombé en désuétude chez nous , mais les Anglais continuent à fêter la Saint-Valentin,

ACTE IV, SCÈNE V

LE ROI y â la reine.

Depuis quand ce naufrage où sombra sa raison ?

OPHÉLIE j qui a entendu, avec un retour fugitif de raison, , et en prenant avec càlinerie la main du roi.

Ce n'est rien... J'irai mieux^ laissez-m'en l'espérance... On ne se doute pas de semblable souffrance :

Gomment ne pas pleurer en songeant qu'on l'a mis Dans cette froide terre ?. . . Et puis , par ses amis , Laerte saura tout. Quel chagrin , pauvre frère ! . . .

S*éloignant tout à coup du roi, et, de nouveau, avec le ton et le gcsie de la folie.

Merci de vos conseils, monsieur, dans cette affaire... Ma voiture, à présent!... Je vais vous dire adieu...

Saluant cérémonieusement l'attistance.

Mesdames, bonne nuit; oh ! bonne nuit!

Elle sort brusquement.

LE ROI, à Horaiio.

Pour Dieu !

Suivez-la donc, monsieur, et veillez bien sur elle.

Horatio sort.

Elle est blessée au cœur, et l'atteinte est mortelle. La perte de son père est le fatal poison Qui vient sous la douleur de tuer sa raison.

O Gertrude ! Gertrude ! on voit trop sur la terre Que le malheur, loin d'être un coureur solitaire, Ne fond sur nous jamais qu'en bataillon serré : Avant tout, c'est la mort d'un ami vénéré; Puis , l'exil de ton fils , — sa fureur insensée

Explique toutefois la rigueur exercée ; — Maintenant, c'est le peuple, excité contre nous, Qui de Polonius s'enquiert avec courroux , Trouvant, non sans raison, trop vite ensevelie Sa dépouille mortelle; après, vient Ophélie Pour qui tout est perdu, car sans le jugement, L*être humain est la brute en son abaissement, Ou n'est que de lui-même une effigie inerte ; Pour dernier coup du sort enfin, voici Laerte Qui, revenu de France ici secrètement.

S'abandonne sans frein à son ressentiment , Se repaît des propos que tient la calomnie, Et va se joindre à ceux qui, dans leur félonie, Nous accusent tout haut d'avoir participé A la mort de son père. Ainsi je suis frappé De partout à la fois, attaque meurtrière Qui doit fatalement causer ma perte entière !

Uq grand camulte se fait entendre derrière le ifaëâcre.

LA REINE

Quel est ce bruit , mon Dieu ?

LE ROI, frappé d'épouvante.

Holà ! quelqu'un ici !

Mes suisses ! que font-ils ?

Allant avec colère au capitaine des gardes, qui entre en ce moment, l*epée à la maio.

les vêtements en désordre.

Ah! monsieur, vous voici!

LE GAPITAmE DES GARDES.

Fuyez, Sire, fuyez. L'Océan dans sa rage

ACTE IV, SCENE V

Ne vient pas menaçant tout broyer sur la plage

A coupsrplus désastreux, que Laerte, porté

Sur le flot de Témeute, ici n'a culbuté

Vos soldats et leurs chefs. Sa trahison infâme

A trouvé pour complice un peuple qui Tacclame

Et Tentoure en poussant ces cris comme à plaisir :

u Nommons Laerte roi ! c'est lui qu'il faut choisir ! »

Et le bonnet, le geste et la voix tout ensemble

Accompagnent ce chœur dont votre palais tremble :

u Vive Laerte roi ! Vive Laerte roi ! »

J'ai dit, Sire ; excusez mon trouble et mon effroi.

Le tumulte extérieur Ta croissant et se rapprochant. LA REINE, se réfugiant auprès du roi.

Oh! Sire, entendez-vous aboyer sur la place Ces chiens danois lancés sur une fausse trace?

LE ROI , te jetant en arrière avec efhroi.

Us enfoncent la porte.

Les portes sont violemnient ouvertes. Entre Laerte, Tépëe à la main, et suivi d'une foule de Danois en armes.

LAERTE

Enfin donc, le voilà, Ce roi !

Aux Danois.

Laissez-Dous seuls.

LES DANOIS

Non ! non ! nous restons là.

LAERTE

Éloignez-vous, de g^râce, amis ; laissez-moi faire.

LES DANOIS, se contulUDCdet yeai etdela main.

Au fait, il a raison. Sortons; c'est son affaire.

LAERTE

Merci ; g^ardez la porte.

Les Danois se retirent. Marchant droit au roi, et sur un ton de menace.

A présent, roi félon,* Rends-moi mon père.

LA REINE

Eh quoi ! parler sur un tel ton , Laerte ! Plus de calme.

LAERTE, hors de lui.

Oui , n'est-ce pas , madame ?

Pour que mon sang indigpie aussitôt me proclame Un bâtard! Pour qu'il jette à mon père l'affront! Pour qu'au front de ma mère, à cet honnête front Qui n*a rougi jamais, il imprime une tache D'infamie et de honte ! . . .

La reine se précipite entre le roi et Laerte, dont elle saisit TÎ-vementle bras.

Laerte laisse tomber son épée.

LE ROI, avec un calme affecté.

A vez-vous pris à tâche , Laerte , d'aggraver votre rébellion Par ces bruyants éclats d'amère passion?...

Oh ! lâchez-le , madame , et pour notre personne

ACTE IV, SCÈNE V

Ne craignez nul danger. Un rempart environne La majesté des rois. La trahison peut bien Lui livrer des assauts, mais non l'atteindre en rien. Laerte, d'où vient donc cet acte de démence?... Qu'il parle en paix, Gertrude, et dise ce qu'il pense.

L A E R T E , toujoars menaçant.

Qu'est devenu mon père ?

LE ROI, gravement.

Il est mort.

LA REINE, Tivement.

Mais le roi N'est pour rien, je le jure, en ce malheur.

LE ROI

Tais-toi :

Laisse à ses questions une libre carrière.

L A E RT E , avec un redoublement de violence.

Eh bien, quand est-il mort, et de quelle manière ? Point d'équivoque ici ! Vous n'êtes plus le roi ! Aux enfers l'allégeance ! au noir démon ma foi ! Religion , néant ! Oui , dans ce monde infâme , Peu m'importe la vie, et dans l'autre mon âme ! Advienne que pourra ! J'ai mon père à venger , Et c'est le seul objet auquel je veux songer.

LE ROI, froidement.

Qui donc y met obstacle ?

LAERTE

Oh ! nul n*a la puissance , Fût-ce le monde entier, d'arrêter ma vengeance ; Et quant à mes moyens, s'il faut les définir,

ElcTant le bras d*une façoD menaçante.

Ce bras seul, tel qu*il est, suffit pour en finir.

C'est bien; mais s'ensuit-il que le devoir austère Que peut vous imposer la mort de votre père Doive armer votre bras d'une aveugle fureur î Est-il bien de confondre en une égale horreur Ceux pour qui sa fin est une peine cuisante, Ceux à qui sa mort cause une joie indécente?

LAERTE

Je n'en veux , il est clair, qu'à ses seuls ennemis.

LE ROI

C'est parler comme il faut. Qu'il me soit donc permis De vous les découvrir.

LAERTE, poursuiTant, sans écouter.

Quant à ceux, dont mon père Jusqu'à son dernier souffle eut l'amitié sincère , Comme le pélican, je les voudrais nourrir De mon sang le plus pur, en dussé-je mourir.

LE ROI, avec enthoutia*me.

Je reconnais enfin le noble gentilhomme Et le Laerte vrai que si haut on renomme !

ACTE IV, SCENE V, Zkd

Va , crpis-le, de tes maux bien loin d'être Fauteur, Je yeux m'en faire ici Tardent consolateur :

Ton esprit revenu de son erreur première Le verra, comme aux yeux se fait voir la lumière.

LES DANOIS, derrière le théâtre.

Oui ! qu'elle entre ! qu'elle entre !

LAERTE , allant vers la porte.

Eh! qu'ont-ils de nouveau?

Il recule ëperda, â la vue d'Ophclie qui entre coiffée, d'une manière fisntasqne, de brins d'herbes et de fleurs, dont elle a également une gerbe à la main; puis, après l'avoir contemplée, éclatant avec désespoir et se frappant violemment le front.

Feux d'enfer que j'ai là, desséchez mon cerveau ! pleurs sept fois salés , de ma vue obscurcie Achevez de bannir la lumière et la vie !

Prenant impétueusement sa sœur dans ses bras.

Mais va! dans la balance où je mets leurs forfaits.

Le plus pesant pour eux des maux qu'ils nous ont faits ,

Le plus cher à payer, ce sera ta folie,

ma rose de mai , ma sœur, mon Ophélie !...

Avec une nouvelle explosion de douleur.

Est-ce donc Dieu qui fauche ainsi comme au hasard La raison de l'enfant et les jours du vieillard?... Elle aimait trop peut-être ?. . . Et ces amours extrêmes Emportent avec eux une part de nous-mêmes...

OPHELIE, sans reconnaître son frère, et chantant d'une voix plaintive.

On l'avait, tête nue, étendu dans sa bière;

Et pour toujours, hélas! hélas! hélas!

On gémissait : des pleurs mouillaient chaque paupière...

350 UAMLET.

S*arrétaot ; puis çaiemenC à Laerie.

Bonjour, mon tourtereau.

LAERTE

Quand tu me parlerais Dans ta pleine raison, quand tu m'adjurerais De ne point déserter le soin de ta vengeance , Tu m'enflammerais moins que ne fait ta démence.

O P H É L I E , toujours à Laerte.

Allons , il faut chanter :

Chantant.

A bas ! à bas ! oui , qu'on le jette à bas !

Parlant.

Le refrain que voilà S'adresse à l'intendant qui , perfide , vola La fille de son maître.

LAERTE

Oh ! qui saurait nous dire Quel sentiment se cache au fond de son délire ?

OPHELIE, prenant dans ton bouquet pour offrir à Laerte.

Voici du romarin ' ; c'est comme souvenir :

Vous savez qu'on en donne aux gens qui vont s'unir.

Prenez cette pensée, emblème des pensées.

LAERTE, prenant les fleurs.

Pensée et souvenance ! En ces fleurs enlacées

* Dans le langage des flears, le romarin signifie en efiet souvenir; aassi était-il autrefois d'usage d'en porter aux noces et aux funérailles.

ACTE IV, SGÉNK V

Quel doux enseiguement , pauvre enfant! ... La raison Peut donc à la folie emprunter sa leçon?

OPHÉLIE, au roi.

Pour vous, c'est du fenouil' et cette fleur sanguine.

A la reine.

Vous, voici de la rue ', une plante chagrine ,

Qui sied bien à nous deux : on lui donne le nom

D^ herbe de grâce aussi ; non plus pour vous, oh ! non,

Rien que pour moi... Prenez ce lot de pâquerettes...

Je voulais vous offrir enfin des violettes,

Mais toutes ont péri lorsque mon père est mort...

II est mort comme un saint, mon père ! ... Ah ! Theureux sort !

Elle chante.

£n quelque lieu que je te voie , Petit robin ', tu fais ma joie.

LAERTE

Souffrance, sentiment, passion, enfer même, Tout en elle est un charme et la grâce suprême.

OPHÉLIE, elle chante.

Ne reviendra-t-il plus, Sainte Vierge , 6 Jésus ?

Non ! sa mort est certaine :

' Symbole de la flatterie.

* Les Anglais ont fait de la rue , dont le nom se rapproche du mot ruth (compassion), le symbole du chagrin.

' Le nom que les Anglais donnent au rouge-gorge, petit oiseau qu'une vieille légende populaire rend , en Angleterre , l'objet d'une protection toute particulière.

Tes pleurs sont superflus ; Va mourir de ta peine.

Sa barbe était neig[euse, Et sa tête soyeuse.

Prends Je deuil paternel , En priant, malheureuse, Qu'il aille dans le ciel !

ParUot.

Gomme avec tout chrétien, que Dieu soit avec vous ! Moi, je vais maintenant le prier pour nous tous.

Elle tort, taivîe de la reine. Sur un signe du roi, le capitaine des gardes se relire. L AERTE , avec un sanglot, et en levant les yeux au ciel.

Mon Dieu ! vous T entendez !

LE ROI , se rapprochant de Laerte, et d'un ton pénétré.

Oui, ma part est immense Dans votre affliction : le nier c'est TofTense La plus grave à mon cœur. Seuls entre vous et moi, Que vos plus sûrs amis viennent juger le roi : S'ils trouvent ma conduite imprudente ou blâmable. Si de quelque façon je leur semble coupable , Je vous livre aussitôt, j'en fais ici serment. Ma couronne et ma vie en dédommagement ; Mais s'ils font à vos yeux briller mon innocence, Résignez-vous alors à quelque patience

Saisissant la main de Laerle , et avec une explosion de haine.

Sacbez-le, je fais mien votre ressentiment :

Voulez- vous l'assouvir? je vous dirai comment.

ACTE IV, SCÈNE VI

LAERTE

Oh I certes. Mais la mort soudaine de mon père , Son inhumation la nuit avec mystère , — Sans qu'on vit seulement sur ce noble cercueil Un trophée^ un blason, un symbole de deuil, — Gomme des voix du ciel , exigent qu'une enquête Sur ces points ténébreux sans plus tarder soit faite.

LE ROI

G*est dit , et que le g^laive ainsi sache où frapper : A vos yeux, quant à moi, je vais me disculper.

Ils sortent.

SCÈNE VI

L'appartement d*Horatio.

Entrent HORATIO et un serviteur.

HORATIO

Quels sont les étrangers qui, dis-tu, me demandent?

LE SERVITEUR

Deux matelots , monsieur. Ces braves gens prétendent Avoir à votre adresse un pli fort important.

HORATIO

Qu ils entrent.

Le serviteur tort.

Une lettre! Et de qui? Si, pourtant,

Elle venait d'Hamlet ! . . .

Entrent deux matelots, conduits par le serviteur. PREMIER MATELOT.

Seigpieur, que Dieu vous garde !

HORATIO

Que le ciel le le rende !

PREMIER MATELOT, indifféremment.

Oh ! cela le regarde.

Tirant une lettre de son lein.

Nous venons de la part du jeune ambassadeur Parti pour l'Angleterre, et si Votre Grandeur Se nomme Horatio, cette lettre...

HORATIO, sonriant et lui prenant Tivement la lettre des mains.

Est pour elle.

Il se relire à l'écart, et lit.

a Horatio, fais-moi la grâce, ami fidèle,

u Dès que te parviendront ces quelques mots de moi,

u De conduire à l'instant mes messagers au roi,

u Et ne sois pas surpris qu'ils aient à lui remettre

tt De ma paît, — oui, mon cher, de ma part, — une lettre.

u Voici le fait. A peine en mer depuis deux jours

w J*ai vu de mon voyage interrompre le cours

u Par un damné corsaire. Il nous donne la chasse,

u II nous gagne en vitesse : à nous d'user d'audace.

u Sitôt que les vaisseaux se trouvent bord à bord,

u Nous lançons le grappin dans un suprême effort

ACTE IV, SCÈNE VI

a Et, d*uD bond, le premier je saute àTabordage : u Mais le g^rappin se rompt, rennemi se dég^ag^e, « Notre vaisseau s'éloigne et je suis prisonnier... c(Je fus, ma foi, l*objet d*un traitement princier; u Ils savaient, ces forbans, que la prise était bonne : u Aussi, le prix est lourd auquel on me rançonne. il Qu'en dira le bon roi? J'ai dû l'en prévenir ; « Ma lettre est à ces fins : fais-la-lui donc tenir. « Pour toi, viens me rejoindre ; arrive à tire-d'aile i< Et comme si la mort te chassait devant elle. u Prépare ton oreille et raffermis ton cœur : u Je te rendrai muet de surprise et d'horreur, u Sans que je juge utile encor de tout te dire. u Suis mes braves marins chargés de te conduire ic Tout droit auprès de moi. Quant à ces chers amis, u Rosencrantz, Guildenstem, à qui j'étais remis^ « Ils voguent doucement tous deux

vers l'Angleterre : u Par exemple, sur eux je n'ai rien à te taire. u Viens vite, je t'attends. Tout mon cœur est à toi, u Hamlet. »

Allant vÎTement aux deux marint.

Venez, venez, que je vous mène au roi ; Et , votre mission aussitôt terminée , Courons trouver celui qui vous l'avait donnée.

SCÈNE VII

Le cabinet du roî.

Entrent le ROI et LAERTE.

LE ROI

Eh bien, puis~je espérer que votre jugement Consacrera mes droits à votre attachement ?

N'apercevez-vous pas, et de toute évidence, Que le fer criminel qui trancha Texistence De votre noble père, en voulait à mes jours?

LAERTE

J*en conviens. Et pourtant il demeure toujours Au fond de cette affaire un point inexplicable : Pour quelle raison, Sire, un acte aussi coupable A-t-il pu près de vous trouver l'impunité , Quand la justice , autant que votre sûreté , Voulait qu'on le frappât d'une peine exeniplaire ?

LE ROL

Deux raisons , qui pourront ne pas vous satisfaire , Mais toutes deux pour moi d'un intérêt majeur, Ont dû fatalement désarmer ma rigueur.

La reine dans son fils a mis toute sa vie :

Faiblesse qu'on m'impute, ou bonheur qu'on m'envie, Je dois le confesser, j'ai fait d'elle, à mon tour, Dans mon culte exclusif l'objet d'un tel amour.

ACTE IV, SCENE VII

Que, comme Fastre au ciel ne se meut qu'en sa sphère, Hors d'elle je ne peux ni penser, ni rien faire. Quant à l'autre raison qui m'a fait hésiter Sur l'enquête publique et puis la rejeter, C'est l'adoration qu'Hamlet au peuple inspire. Même instruit de son crime, et quoi qu'on pût lui dire. S'il l'eût vu menacé du moindre châtiment, Ce peuple, l'arrachant à mon ressentiment.

Eût bientôt transformé ses chaînes en reliques , Gomme un bois devient pierre en des eauK pétrifiques. C'est ainsi que ma flèche, en son vol trop léger. Loin d'atteindre celui dont je veux vous venger, Refoulée en arrière en ce désordre extrême.

Fût sur moi revenue et m'eût blessé moi-même.

LAERTE

Soit; mais, en attendant, mon noble père est mort! Mais encor de ma sœur il faut pleurer le sort. Ma sœur ! dont je puis dire à qui se la rappelle. Que la perfection se résumait en elle !

Oh ! je les vengerai !

LE ROI

Ne laissez pas aller Votre âme au désespoir : je veux la consoler. Ah ! si vous m'avez cru fait d'une étoffe telle Qu'en souriant j'accepte une injure mortelle Et me laisse tirer la barbe impunément.

En estimant la chose un simple amusement , Vous verrez votre erreur... A plus tard davantage...

Nous aimions votre père , et par droit d'héritage Notre amour est à vous : jugez d'après cela...

Entre an tcrviteur.

Quel incident t'amène, et que portes-tu là?

LE SERVITEUR

Deux lettres, Monseigneur, que Ton dit très-pressées Et qui viennent du prince. Elles sont adressées, L'une à la reine et l'autre à Votre Majesté.

LE ROI, troublé, et bat ù Laerte.

Quoi ! des lettres d'Hamlet ! J'avoue en vérité Que le fait me confond.

Prenant les lettres des mains da senriteur.

Qui te les a remises ?

LE SERVITEUR

Claudio , monseigneur ; et lui , les avait prises Des mains de deux marins venus expressément Pour les porter ici.

LE ROI, le congédiant.

Retiens-les un moment.

Le serviteur sort. Décachetant une des lettres.

Cette lettre qu'ici j'étais bien loin d'attendre, Je l'ouvre devant vous, et vous allez l'entendre.

Lisant la lettre.

u Haut et puissant seigneur , me voici revenu « Dans notre Danemark, mais... absolument nu.

ACTE IV, SCENE VII

« Dès demain je désire humblement comparaître, « Si du moins il le veut, devant mon royal maître , « Heureux de lui conter par quel singulier tour « Du destin, je me trouve aussitôt de retour. u Hamlet. »

Parlant, trét-troublé.

Que me dit-il? quelle est cette aventure ?

Sont-ils là tous? ou bien n'est-ce qu'une imposture? Et cette lettre...

LAERTE

Est-elle, en tous cas, de sa main?

LE ROI, examinant de nouveau la lettre.

Oh ! oui, je chercherais à m' abuser en vain.

Relisant en silence la lettre, puis.

tt Nu »... Nu? Le mot s*y trouve. . . Un post-scriptum ajoute : tt Seul »... Je n'y comprends rien. Ni vous non plus, sans doute ?

LAERTE

En efifet. Monseigneur. Mais qu'il vienne ! Je sens Renaître en moi la vie et s'animer mes sens, En pensant que demain, à cette même place.

Je pourrai lui jeter son forfait à la face.

LE ROI

Si vous pensez ainsi , cher Laerte , — et comment Pourriez-vous, après tout, me parler autrement ? — Écoutez mes conseils : je puis vous être utile.

860 HÂMLET.

LAEBTE.

J'y consens, Monseigneur, mais point de paix futile.

LE ROI, sinistre, et pleio de haine.

II me faut une paix, de toi-même avec toi; D'autre, je n'en veux point, sur mon honneur de roi ! Si son retour est vrai , s'il prétend se soustraire A l'exil qu'il allait subir en Angleterre, Je n'y mets plus d'obstacle... Un autre plan est mûr Qui devra l'en-

traîner à sa perte à coup sûr; Et je veux que sa mort paraisse naturelle A ce point de tromper la douleur maternelle .

LAEBTE.

Tout dessein me convient^ si j'en suis l'instrument.

LE ROI

Bien, Laerte!... A propos, ici dernièrement Un noble voyageur qui vous connut en France , Vantait votre talent, ou mieux votre science Dans un art renommé. Son ton admiratif Parut froisser Hamlet et le piquer au vif :

J'en saisis la raison. C'était la jalousie Qui le mordait au cœur et lui soufflait l'envie : Il s'était cru, mon cher, sans rival dans un art. Le moindre de vos dons , je vous le dis sans fard.

LAERTE , souiiant, malgré lui.

De quel art parlez-vous ?

LE ROI

Gela vous intéresse ?

ACTE IV, SCÈNE VII

Il compte parmi ceux qui font que la jeunesse

Est aimable et brillante. Eh ! qui donc n aime 4 voir

Ses élans, sa gaîté, son indomptable espoir,

Sa légèreté même unie au vrai courage,

Tout ce qui fait enfin Fornement du jeune âge,

Jusqu'à ses beaux habits, — quoiqu'au mien, la santé

Exige là fouirure et la sobriété ?. . .

Or donc , quelque deux mois passés , un gentilhomme

Nous vint de Normandie... attendez, on le nomme...

Cherchant, pais avec an geste d'oubli.

Bah! qu importe... J'ai vu beaucoup de ces Français Se tenir à cheval avec un grand succès ; Mais celui-ci vraiment, en cavalier magique.

Prenait racine en seUe : il était magnifique Quand il caracolait sur son noble animal ; On eût dit qu il formait corps avec le cheval , Tant à le manier il déployait d'adresse :

Le souvenir m*en charme encor, je le confesse.

LAERTE

Un Normand , dites-vous ?

LE ROI

Un Normand.

LAERTE, avec conviction.

G*estLamond.

LE ROI

Justement.

Où ne devraient jamais s'asseoir les criminels. Mais, Laerte, écoutez Tavis que je vous donne : Tenez-vous enfermé, ne recevez personne ; Moi, j'aurai soin qu'Hamlet vous sache revenu. Et qu'avant peu de temps quelqu'un l'ait prévenu Du cas que ce Français fait de vous à l'escrime : Avec son amour-propre et l'orgueil qui l'anime , Son plus ardent désir sera de s'assurer.

Du talent qui vous fait à ce point admirer.

Nous vous mettons alors tous les deux face à face ; On s'entretient d'escrime ; un assaut est sur place Entre vous convenu ; chacun fait ses paris ; Pour la grande rencontre un jour prochain est pris. Et

Regardant toigneatement autour de lut , pour se convaincre que nul n'écoule ;

puis d'un ton d'ironie et de haine amère.

Vous le connaissez. Sa belle âme rêveuse Se piqua toujours d'être ouverte et généreuse : On peut donc garantir qu'HamIet dédaignera D'examiner les fers qu'on lui présentera ; Le sien à lui remis, vous prendrez pour le vôtre , Vous, non pas un fleuret moucheté,... mais un autre. ..

Éclatant.

Tu me comprends , Laerte : un coup bien dirigé , Le frappant droit au cœur, et ton père est vengé.

LAERTE, exaspère.

Oui, par l'enfer à qui je vais livrer mon âme !

Mais, mieux encor, j'entends empoisonner ma lame :

Justement je possède un poison véhément

ACTE IV, SCENE VII

Que j*ai d*un empirique acheté récemment ; n suffit d*en toucher la pointe d*une épée, Et mortelle est la lame en ce poison trempée, Quand elle ne ferait que traverser la peau... Hamlet! vil assassin, pour toi c'est le tombeau, Si peu que je t'atteigne !

Admirable mesure , Puisque tout peut finir d'une seule blessure... Mais si le coup manquait? Si ton fer dans son flanc Ne savait point trouver accès jusqu'à son sang? Ce projet échouant, il faut donc par prudence En concerter un autre ici même et d'avance :

Voyons... voyons .. J'y suis. Nos applaudissements Attisant la fureur de vos engagements , Hamlet sera bientôt ruisselant, hors d'haleine : Une coupe^ apprêtée et qu'il prendra sans peine Lui sera par mes soins offerte à ce moment... Qu'il y trempe sa lèvre une fois seulement :

Alors braverait-il ta lame empoisonnée , Nous n'en aurons pas moins tranché sa destinée ! . . . Mais taisons-nous ! On vient. Sachons nous contenir.

Entre la reine, en proie à une profonde ëmotion.

La reine ! . . .

En voyant son ëtat d'agiialion.

En quel état vous vois-je ici venir, Geitrude ?

LA REINE, pleurant.

Ah ! quel malheur ! Je me sens foudroyée !

Laerte ! . . . mon Dieu ! . . . votre sœur s*cst noyée !

LAERTE, avec no cri terrible.

Noyée ! Ophélie ! Où ?

LA REINE

Sur le bord d*un ruisseau.

Un saule tout penché mire au cristal de l'eau Son long feuillage gris. C'est ce lieu solitaire Dont la douce Ophélie aimait Tombreux mystère, Qui le dernier Ta vue , attentive à tresser Une guirlande étrange où venaient s'enlacer L'ortie et la pensée avec la marguerite , La renoncule , et puis de ces fleurs qu'accrédite Auprès de nos bergers leur parfum acre et fort, Et que j'entends souvent nommer doigts d* homme mort. Sa guirlande achevée, elle veut la suspendre Aux branches du vieux saule ; et, croyant mieux s'y prendre' Elle monte, rieuse, au plus prochain rameau.

Que son poids doucement fait ployer jusqu'à l'eau. Soudain la branche cède, entraînant avec elle Le champêtre trophée et l'enfant chaste et belle : Sen vêtement gonflé la soutient un instant ; Et, nouvelle sirène, elle flotte en chantant Des fragments de ballade appris en son enfance, Insensible au danger, oubliant sa souffrance, Et se laissant bercer, comme si Dieu vraiment L'avait créée au sein du liquide élément...

Mais, hélas! tout cela fiit de courte durée, Et sa robe, aussitôt que l'eau l'eut pénétrée,

ACTE IV, SCENE VII

S'alourdit, Tentraîna... Son chant mélodieux Avait cessé sur terre et remontait aux cieux !

LAERTE, avec désespoir.

Noyée ! ô ciel ! noyée !

LA REINE

Oui , noyée , et bien morte !

LAERTE, ëçaré.

Pauvre sœur!... assez d'eau, n'est-ce pas, de la sorte, Et tu n'as pas besoin qu'on y mêle des pleurs? Je retiendrai les miens...

Il sanglote.

Non ! non ! Dans nos douleurs La nature a ses droits , quoi que l'orgueil en pense , Mais mes yeux essuyés , songeons à la vengeance , Et plus de femme en moi ! . . . Sire , adieu ! Je mourrais , Si promptement d'ici je ne me retirais :

Malgré les flots de pleurs qui pour l'instant le noient. Dans mon sein je ressens mille feux qui flamboient !

Il sort, avec un g^ste d'emportement et de menace. LE ROI, effrayé.

Suivons-le. Je venais d'apaiser ses fureurs; Mais ce malheur nouveau ravive mes terreurs.

Ils sortent.

FIN DU ODATBIBMB ACTB.

SCÈNE PREMIÈRE

Le cimetière d'Elseneur.

Entrent DEUX FOSSOYEURS, dont l'un tient une bêche à la main. Ils s'arrêtent devant une tombe Fraîchement creusée.

PREMIER FOSSOYEUR

Penses-tu que l'on doive une fosse chrétienne A celle qui se noie et meurt comme une chienne ?

DEUXIEME FOSSOYEUR, montrant U fosse.

Va, travaille. En chrétienne il faut bien Tenterrer, Puisque le coroner ' vient de le déclarer.

Halte-là 1 Gomment donc ceci peut-il se faire , Si le verdict ne dit : « Noyée involontaire »?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Bah ! le verdict le dit.

' Le coroner est le magistrat chargé, en Angleterre , de présider aux enquêtes sur les morts violentes.

PREMIER FOSSOYEUR

Quand on se jette à Teau , Je dis, moi , qu'on ne meurt que se qffendendo ^, Et je puis le prouver de façon très-logique.

Écoute bien. Le fait de se noyer implique, Quand il est volontaire , une triple action : Le dessein , les apprêts et l'exécution.

Sa mort eut-elle, ou non, ce triple caractère? Elle Teut. Dès lors donc, sa mort fut volontaire.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Ah! mais, voyons, permets...

PREMIER FOSSOYEUR, poursaivant, sans écouter, sa démonttralioa.

Je dis plus : voici Teau ; L'homme y va , résolu d'y trouver un tombeau ; Il se noie. II est clair qu'il en est bien la cause. Ah ! si l'eau vient à l'homme , alors c'est autre chose ; n a beau se noyer, un seul fait est certain : L'homme n'a pas lui-même abrégé son destin.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Et c'est la loi, cela*?

Mais, je me l'imagine ;

' Se offendendo (en se suicidant). Expression juridique de l'ëpoqae.

* Shakespeare, pour mieux tourner en ridicule la jurisprudence de son temps , met presque textuellement dans la bouche

du fossoyeur les commentaires de Plowden, publiés en 1578, sur le suicide de sir James Haie.

ACTE V, SCÈNE I

Le coroner, au fait, n'a pas d'autre doctrine.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Veux-tu savoir, au fond, quelle est la vérité ?

Eh bien ! la morte était femme de qualité^

Et c'est pour ce motif qu'on l'enterre en chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR

Ah ! parbleu ! ta pensée est tout juste la mienne : Conçoit-on, s'il te plaît, ces satanés seigneurs. Qu'ils aient de leur vivant droit à tous les honneurs , Et qu'ils puissent encor se noyer ou se pendre Sans qu'à leur fin l'Église ait un mot à reprendre? Elle en passe un peu moins aux chrétiens roturiers.

Frappant ta bêche de la main.

Mais va, ma bonne bêche! Après tout, jardiniers, Terrassiers , fossoyeurs sont la vieille grandesse. Et c'est d'Adam que vient leur titre de noblesse.

DEUXIEME FOSSOYEUR

Gomment ! Adam était gentilhomme ' ?

En tout cas , 11 porta le premier une arme.

' Raillerie dirigée contre les discussions génëalog^iques qui passionnaient la cour d'Elisabeth. Gérard Leig^h, écrivain de cette époque, disait dans son livre : Accedence of armourie, publié en 1591, que :

• le second fils d*Adam, du nom d'Abel, fut un g^entilhomme , de sorte

• que la noblesse et la roture dataient , en réalité , de Torig^ine du « monde. ■

DEUXIÈME FOSSOYEUR, haussant les épaules.

Ne ris pas.

PREMIER FOSSOYEUR

En doutes-tu, païen ? Que nous dit l'Écriture ? Ceci : » qu'Adam bêchait. » Or, à moins d'imposture, Gomment eût-il bêché, s'il n'était pas armé?... Et maintenant , voyons , réponds à point nommé A cette question, à moins, — je l'appréhende, — Que tu ne sois...

DEUXIÈME FOSSOYEUR

C'est bon. Fais-la donc, ta demande.

PREMIER FOSSOYEUR

Quel est l'individu qui bâtit de façon

Que son œuvre survit à celle du maçon.

Du constructeur naval et , comme bien tu penses ,

Du simple menuisier?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Le faiseur de potences :

La potence survit à cent mille occupants.

PREMIER FOSSOYEUR

Pas mal, cette réponse. Oui, pour les sacripants Ta potence fait bien ; et comme tu dois être Assurément du nombre, en osant reconnaître Qu'à ton avis elle a plus de solidité Que TÉglise... au gibet ! Tu l'as bien mérité. Mais cherche encore, allons.

ACTE V, SCÈNE I

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Qu'est-ce que tu désires?

Tu m'as dit, n'est-ce pas? constructeur de navires, Maçon et menuisier, qui bâtit mieux qu'eux trois?

PREMIER FOSSOYEUR

C'est bien cela. Réponds.

DEUXIÈME FOSSOYEUR, après avoir rëflëchi.

£h ! parbleu ! je le vois , G est... c est...

PREMIER FOSSOYEUR

C'est?... conclus donc.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Au diable, je l'ignore.

Entrent Hamlet el Uoralio. lit t'arrêtent à quelque distance des fossoyeurs,

qu'ils se mettent â observer.

PREMIER FOSSOYEUR

Inutile , en ce cas, de houspiller encore Ta méchante cervelle. Un vieil âne rétif Sous le bâton jamais n'a pris un trot plus vif. Tiens, si la question t'est plus tard reproduite , Sache au moins cette fois riposter tout de suite Que c'est le fossoyeur :

Montrant sa bécbe.

Avec cet instrument Il bâtit pour le jour du dernier jugement.

Maintenant, va chercher quelques pintes de bière.

Sort le deuxième fossoyeur. Le premier fossoyear est descenda dans la fosse

il chante, en béchaot.

Quand jVlais jeune, ah ! que j*aimais, j'aimais, Et que les jours fuyaient à tire d'aile !

tt Bah ! la jeunesse est, disais-je, éternelle, « Et mes amours ne finiront jamais ! »

HAMLET, àHoratio.

Le drôle n'a donc pas la notion première

De ce qu'il fait ? Chanter , en creusant des tombeaux !

HORATIO

L'habitude , qui sait ? rend plaisants ces travaux !

HAMLET, amèrement.

La main devient calleuse à tout grossier ouvrage ; Le cœur sèche en faisant des maux l'apprentissage : C'est juste.

PREMIER FOSSOYEUR, chantant.

Mais non ! Les ans sont venus me surprendre.

La mort m'étreint dans ses embrassements :

La terre sourde à mes g^émissements Attend sa proie et pour ne plus la rendre.

En bêchant, il fiiit sauter uu crâne sur le talus de la fosse. HAMLET, faisant Yoir le crâne a Horalio.

Cette tête avait aussi sa voix Qu'on entendait jadis parler et chanter. Vois , Vois ce rustre indécent, comme il la roule à terre ! Le crâne de Caïn , meurtrier de son frère , N'eût pas eu dans ses mains un plus vil traitement. Ce que cet âne ainsi jette brutalement

ACTE V, SCENE I

Fut peut-être, qui sait? la caboche profonde De quelque homme d'État qui , dominant le monde , S'est cru de force un jour à lutter avec Dieu ; Pourquoi pas ? '

HORATIO

C'est possible.

Ou bien encor, pardieu !

Le chef d'un courtisan dont la gloire suprême Était de dire à point : « Ah! prince, que l'on aime tt A vous voir aussi bien ! n Ou le crâne banal De monseigneur un tel qui vantait le cheval De tel autre seigneur, pour mieux le lui soustraire ; Pourquoi pas ?

HORATIO, riant.

En effet : prouvez donc le contraire.

Oui, sans doute. Aujourd'hui c'est au tout-puissant ver Qu'appartient cette tête ! EUe n'a plus de chair ;

Le pied d'un fossoyeur a broyé sa mâchoire

Métamorphose étrange et qu'à peine on peut croire : Cependant , quel spectacle et quels enseignements Dans ce sublime ensemble et ces ajustements De nos os, dont enfin on fait un jeu de quilles ! Quand j'y pense, je sens dans les miens mille aiguilles.

PREMIER FOSSOYEUR, chantaot.

Prenons la bêche et puis un blanc linceul !

Allons ! allons ! Et que tout se dénoue ,

Creusez-moi vite un g[rand trou dans la boue : C'est ce qu'il faut, et qu'on m'y laisse seul !

H fait sauter avec ta bécbe une seconde tête de mort.

Encore une , le drôle ! Ah ! celle-ci , ma foi , Appartenait peut-être à quelque homme de loi. Mais où sont à présent ses talents, sa science, ' Tous ses brillants moyens d'attaque et de défense ? Comment 1 il peut souffrir que ce rustre grossier Lui meurtrisse la tête ainsi sous son soulier , Sans lui faire un procès pour cause de sévices ? Qui sait ce que cet homme, en des moments propices, Dans sa vie aura fait de traités ou d'achats En immeubles, biens-fonds, prêts, emprunts et contrats? De ce puissant cerveau qui conçut par fournées Tant d'opérations savamment combinées. Que reste-t-il? Ce crâne où la boue a coulé ! Et de tout son domaine, à grands frais assemblé. Un coin de terre étroit dont la longueur dépasse A peine deux contrats extraits de sa liasse ! Ce méchant coffre enfin dont tu vois les morceaux De ses titres n'eût pu contenir les monceaux : On y mit tout entier le grand propriétaire !

HOBATIO.

Effrayant dénoûment, monseigneur, mais que faire?

HAMLET, brusquement.

Le parchemin? c'est bien de la peau de mouton?

ACTE V, SCÈNE I

HOBATIO.

Oui. L'on en fait aussi de peau de veau, dit-on.

Veaux et moutons alors sont tous les imbéciles Qui fondent leur org^ueil sur ces titres fragiles. Parlons au fossoyeur.

Il t'approche» avec Horalio, de la fosse.

Pour qui creuses-tu là Cette tombe ?

PREMIER FOSSOYEUR

Pour moi.

Chantant.

Creusez-moi vite un g[rand trou dans la boue ; C'est ce quMl faut, et qu'on m'y laisse seul.

Pour toi? Gomment cela?

A moins qu'étant dedans, tu n'y fondes sans doute Un titre à ce tombeau?

PREMIER FOSSOYEUR

Vous faites fausse route :

Je prétends Toccuper sans me mettre dedans ' .

* Jeu de mots , que nous nous sommes efforcé de rendre intelligible, tout en le traduisant aussi exactement que possible dans sa trivialité. Nous en trouverons un second un peu plus bas. L'auditoire , au temps de Shakespeare, voulait et goûtait singulière-

ment ces plaisanteries assaisonnées au gros sel, qui pour nous sont des taches dans Tœuvre immortelle du poète.

Qui crois-tu donc payer de ces mots impudents ?

Montrant la fotte.

Un mort, non un vivant, viendra là, je suppose ?

PREMIER FOSSOYEUR

Je gémis de vous voir si mal prendre la cbose ; Mais je dis, dussiez-vous me taxer de retors. Que me mettre dedans , c'est manquer de dehors.

Et quel homme attends-tu?

PREMIER FOSSOYEUR

Moi? Je n'attends point d*homnie.

Ah ! . . . Quelle femme alors ?

PREMIER FOSSOYEUR

Homme ni femme, en somme.

Qu enterreras-tu donc?

PREMIER FOSSOYEUR

Bah ! quelqu'un qui fut bien Femme de son vivant, mais qui, morte, n'est rien. Paix, du reste, à son âme !

HAMLET, à Horaiio.

Écoute un peu ce drôle ,

ACTE V, SGÉME I

De quel ton gouailleur il débite son rôle.

J'observe, Horatio, depuis quelque trois ans, Que le siècle a marché : l'orteil des paysans Est si près du talon des nobles, qu'il le presse Et Fécorche.

Au fossoyeur.

Dis-moi si depuis ta jeunesse Ce métier est le tien?

PREMIER FOSSOYEUR

J'ai commencé le jour Où feu notre grand roi , qui vit dans notre amour , A vaincu Fortimbras.

Et ce haut fait remonte?. • .

PREMIER FOSSOYEUR

Gomment, vous l'ignorez? N'avez-vous pas de honte ! Mais quel est l'être ici qui ne saclie, en effet, Que ce fut le jour même où naquit son Hamlet, Ce jeune écervelé, ce fou qu'en grand mystère On a fait tout à coup partir pour l'Angleterre ?

Pourquoi pour ce pays, et non pour n'importe où?

PREMIER FOSSOYEUR

Mais cela se comprend, puisque notre homme est fou : U se peut que là-bas son bon sens lui revienne ;

S^il n en est pas ainsi, bah ! qu'à cela ne tienne ; Le mal sera minime.

Et comment?

PREMIER FOSSOYEUR

Aujourd'hui, Bon Dieu ! tous vos Anglais sont aussi fous que lui.

Gonunent devint-il fou?

PREMIER FOSSOYEUR

De fort étrange sorte.

Mais enfin?

PREMIER FOSSOYEUR

Un beau jour sa raison prit la porte.

Sous Fempire de quoi ' ?

PREMIER FOSSOYEUR

Sous Tempire... pardieu !

Du roi qui règne ici, par la grâce de Dieu...

' Hamlet dit : Upon what ground; mot dont la sig^nification est double : • Sur quel terrain ? • , ou bien : • A propos de quoi ? > , • Sous Tempire de quoi? > Le fossoyeur, dont la verve facétieuse est intarissable, joue sur les mots, et répond par une équivoque.

ACTE y, SCÈNE I

Pour moi, puisqu'il vous faut une réponse claire, Gomme enfant, ou comme homme, on gagne son salaire Ici depuis trente ans.

Bien. Quel temps à pourrir Met un corps?

PREMIER FOSSOYEUR

G*est selon. L'homme qui va mourir, S'il n'est déjà pourri, — c'est que la pourriture, Voyez-vous , est fréquente avant la sépulture , — A chance de durer huit ou neuf ans, par là; Un tanneur, lui, va bien neuf ans.

Pourquoi cela ?

PREMIER FOSSOYEUR

Affaire de métier. Il a la peau tannée

A tel point qu'elle peut résister mainte année

Aux attaques de l'eau qui, je le dis sans peur,

De tout corps dans la fosse est le grand destructeur.

Ramattant l'un des deux crAoet qu'il a déterrés. ^

Tenez ! voyez ce crâne : il a du caractère ;

Voilà bien vingt-trois ans qu'on l'a mis dans la terre.

A qui donc était-il ?

PREMIER FOSSOYEUR

A qui? Qu'en pensez-vous?

Gomment le deviner ?

PREMIER FOSSOYEUR

Au plus bouffon des fous !

Ne m'a-t-il pas un jour, au sortir d'une fête, Vidé tout un flacon de vieux rhin sur la tête ! Le crâne que voici, je vous l'atteste, moi.

Était celui d'Yorick ', le fou du défunt roi.

HAMLET , prenant Tivemenl le crâne des maint du fossoyeur.

Quoi ! la tête d' Yorick !

J'en réponds que c'est elle.

HAMLET, après une contemplation muette de quelques instants.

Hélas ! ce pauvre Yorick ! Ah ! je me le rappelle

Encore, Horatio. Chez cet être vaiUant

Quelle verve infinie et quel esprit briUant !

U m'a pris mille fois, enfant, dans mes g^ambades,

M'emportant en ses bras avec force embrassades j

Et sa vue à présent me cause un tel émoi

Que je me sens saisi de dég^oût et d'effroi :

Ses lèvres s'ouvraient là que ma bouche a baisées !...

Moment de silence. Le fossoyeur sort de la fosse.

Mon pauvre Yorick! où sont tes flèches aig^sées, Tes chansons, ton esprit aux éclairs si joyeux,

' Nous ^sons Yorick de deux syllabes , conformément à la pronon< ciation anglaise.

ACTE V, SCÈNE I

Le rire que ta verve excitait en tous lieux ?

Quoi ! plus de jeu mimique en toi qui contrefasse

Le rictus effrayant de ta propre grimace?

Bouche béante et close ! . . . Ah ! va donc maintenant

Visiter la Beauté dans son boudoir trônant;

Dis-lui, de quelque fard qu'elle peigne sa joue,

De quelque œil qu'on admire, en quelque nom qu*on loue

Son éclat mensonger, que tout finit ainsi!

Certes, tu la feras bien rire avec ceci...

Horatio , dis-moi ?

HOBATIO.

Que puis-je pour vous plaire ?

Penses-» tu qu'Alexandre eût cet aspect en terre?

HORATIO

Hélas !

Et cette odeur? Pouah !

Il jette Je crâne.

Enseveli , Ce pauvre corps humain , comme il est avili ! Quand je viens à songer que la noble poussière D'Alexandre le Grand fut, d'un tonneau de bière, D'aventure employée à former le tampon !

HORATIO, incrédule.

Mais la preuve, cher prince, où la trouverait-on?

Oh ! je vais démontrer que sans peine on peut suivre Ses restes jusque-là. Quand il cessa de vivre, On l'inhuma. Son corps devint fatalement Poussière ; et la poussière , on la peut aisément Pétrir pour en tirer comme une terre glahe :

Ne vois-tu pas dès lors, ami, ne t*en déplaise, Qu'une dépouille aug^uste a fort bien pu servir De bonde à mon tonneau? D'honneur, c'est à ravir : Ce puissant César mort et devenu poussière , Dont on fait un tampon qui bouche une lumière ; Ce roi, maître du monde, et qui s*en croyait sûr,

Qu'en argile on emploie à calfeutrer un mur !... Mais chut! Éloignons-nous. J'aperçois un cortège.

Entrent procestionnelleraent , par le fond du théâtre , un petit nombre de prêtres précédant en silence la bière d'Ophélie. Suivent Laerie , les pleureuses d'office et des jeunes filles qui portent des paniers pleins de fleurs effeuillées. Pais Tiennent le

roi, la reine et leur suite. A l'entrée du corps dans le cimetière, une cloche ▼oisine sonne le §las des morts.

H A ML ET, reprend ; à Horatio.

J'y vois la cour , la reine et le roi , privilège Peu commun : pour qui donc ces funèbres honneurs?... Mais l'Église est ici bien sobre de splendeurs : Nul appareil du culte... Elle agit de la sorte Seulement dans le cas où la personne morte A péri de sa main... Quelqu'un de qualité, Pourtant; dans son cortège il a la royauté!... Cachons-nous... nous aUons tout voir et tout entendre.

Hamiet et Horatio se dérobent derrière une tombe. Le cortège est arrivé au bord de la fosse, oà. l'attend le fossoyeur, bêche en mains. On dépose la bière d'Ophélie à terre; l'assistance l'entoure.

ACTE V, SCÈNE I

LAERTE, à l'un des prêtres.

De votre ministère ici que dois-je attendre ? ^

H AMLET 9 avec un mouvement de surprise, bas i Horalîo.

Laerte !... Un noble cœur, comme j'en connais peu! Attention !

LAERTE j avec une colère contenue, au prêtre.

Veuillez répondre , au nom de Dieu !

LE I^RÉTRE, gravement.

L'Église a déjà fait, mon fils, dans sa faiblesse,

Plus qu'elle n'aurait dû pour cette pécheresse.

Sa fin était suspecte. Or, sans l'ordre du roi ,

Suivant de nos canons l'inexorable loi,

La morte était portée en terre non bénite.

Enfouie aussitôt sans prière ni rite ,

Et cailloux et tessons devaient être jetés

Sur ses restes mortels, du Seigneur détestés !

Au lieu d'un pareil sort, comme au tombeau des vierges,

On a permis les fleurs, les cloches et les cierges ,

Et le corps dormira dans un terrain sacré :

C'est beaucoup.

LAERTE , se contenant toujours.

Mais c'est tout? Est-ce bien avéré?

LE PRÊTRE

Au chant du Requiem la déposer en terre.

Ce serait profaner le rite mortuaire :

Dieu ne saurait lui-même accorder un pardon

Dont seule Fâme en paix a le céleste don.

• LAERTE, avec on sanglot, aux porteurs de la bière.

Mettez-la dans sa tombe ; et qu'elle soit peuplée , Cette terre où descend sa chair immaculée, De violettes ! . . .

Se toamant avec Tiolence vers le prêtre.

Toi , prêtre indigne et brutal !

Ma sœur, j'en ai la foi, dans le chœur virginal Des anges du Seigneur occupera sa place, Quand en ses feux l'enfer verra blêmir ta face. Va-t'en!

HAMLET , avec un cri étoofFc.

C'est Ophélie !

Moment solennel de silence. Les prêtres se sont éloignés. La bière est descendue dans la fosse. La reine s'avance chancelante jusqu'au bord.

LA BEINE.

Oh ! mon Dieu !

Elle jette des fleurs dans la fosse.

Fleurs sur fleur !...

Qui m'eût jamais prédit cet horrible malheur, Quand je te destinais à mon Hamiet pour femme ? ma fille ! que Dieu prenne en son sein ton âme ! Ces fleurs, que je gardais pour ton lit nuptial. Hélas ! je les apporte à ton lit sépulcral !

Elle jette te* dernières fleurs dans la fosse , et s'agenouille en pleurant. LAEBTE, fou de douleur et d'emportement.

Damnation sur toi , dans ma haine étemelle !

ACTE Y, SCENE I

Damnation sur toi, dont l'œuvre criminelle A détruit sa raison.

An fottoyeur occupe é combler la fosse.

Non ! non ! n'achève pas !

Oh ! qu'une fois encor je la presse en mes bras 1

Il saule dans la fosse, se jette k corps perdu sur le cercueil d'Ophélie; pois,

se redressant , égaré.

Enterrez, enterrez le vivant et la morte !

Édifiez sur eux un mont géant qui porte Un sommet dépassant en élévation L'Olympe au front d'azur ou le vieux Pélion !

HAMLET, qui, depuis un instant, se débattait aui bras d'Horatio,

s'élançant éperdu.

Qui donc élève ici cette voix désolée ,

Et par ses cris arrête en leur marche réglée

Les astres, auditeurs saisis d'étonnement ?

Place ! Hamlet le Danois commande en ce moment :

Le voici !

U saute dans la fosse.

LAEBTE, le saisissant à la gorge.

Je te tiens ! que l'enfer ait ton âme !

HAMLET, luttant pour se dégager.

Le vœu que tu fais là, sais-tu qu'il est infâme?. . . Lâche-moi, lâche-moi ! Sans être violent Ni haineux, j'ai le corps, tu le vois, tout tremblant, Et chez moi, ce symptôme, il est bon de le craindre ! Prends garde à toi, te dis-je ! Oh ! finis de m'étreindre ! . . .

Horatio et plusieurs des assistants se sont jetés entre Hamlet et Laerte.

dS8 HAMLET.

LE ROI, ëpouTaoté.

Séparez-les !

LA REINE y te tordant les maint de désespoir.

Hamlet ! mon fils !

TOUS

Assez ! assez !

HORATIO

De grâce, Monseigneur, respectez-vous : cessez!

On réussit à séparer les deux adversaires et à les faire sortir de la fosse.

HAMLET , frémissant, et cherchant à se dégager des bras de ceux

qui le contiennent.

Non ! laissez-moi lutter pour Fobjet qui m'oppresse Jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent de détresse !

LA REINE

mon fils, quel objet?

Dieu ! comme je l'aimais ! Vingt mille frères, non ! ne parferaient jamais, En additionnant tous leurs amours ensemble , Mon seul amour , à moi !

A Laerte, avec fureur.

Voyons qui des deux tremble , Quelque acte que pour elle il faille exécuter?

LE ROI, basàLaerie.

Il est fou, cher Laerte.

ACTE Y, SCENE I

LA REINE , aa même.

Oh ! veuillez Técouter

Paisiblement.

HAMLET, au même.

A tout ce que tu veux, j'adhère :

Est-ce pleurer? te battre ? ou faire un jeûne austère? Te déchirer le corps? boire TYssel entier' ?

Manger un caïman? je le fais le premier!

Ou ne sais-tu que geindre? et toutes tes bravades, Sont-ce sur un tombeau de grotesques gambades ? Enterre-toi tout vif, je m'enterre avec toi ; Et quant à bavarder de montagnes, ma foi !

Qu'un mont sur nos deux corps après un. mont s'entasse Et qu'à côté l'Ossa semble un point dans l'espace ! Mais si tu dois rugir, je vais rugir aussi.

LA REINE, À rastistaoce.

Sa folie est, hélas ! au fond de tout ceci ;

Mais au bout d'un instant cet emportement tombe :

Puis , patient et doux ainsi que la colombe

Veillant sur ses petits nouvellement éclos ,

On le voit tout à coup rentrer dans le repos.

HAMLET. Pendant que parlait sa mère, il t'est promené de lon^ en large, et peu à peu son agitation s'est calmée. Revenant vers Lacrte et lui tendant la main.

Laerte, votre main. Aucune cause au monde Ne me devrait valoir cette haine profonde :

Le destin a tout fait si nous souffrons ainsi.

I Un bras du Rhin , qui tombe dans le Zuiderzëe.

S'ëloîgnant de Laerte qui ne répond riea.

Mais Hercule perdrait son temps lui-même ici : Il faut qu'un chat miaule et que le chien aboie.

Il sort aTec impécaositë.

LE ROI, à Iloratio.

Courez , et près de lui que sans cesse on vous voie !

Horatio sort.

A Laerte, à part.

Demeurons alliés encor plus fermement ,

Et dès demain poussons Taffaire au dénoûment.

A la reine.

Votre fils a besoin de bien grands soins, Gertrude, Et j'appelle sur lui votre sollicitude.

A part.

U faut à cette fosse un monument vivant !

Puis viendra le repos... Mais d'abord, en avant !

Tous sortent, à Texcepiion du fossoyeur qui s'apprête à combler la foue.

ACTE V, SCENE II

HORATIO

A coup sûr. Poursuivez, Monseigneur.

Tout un combat, mon cher, se livrait dans mon cœur.

Je ne pouvais dormir, et j'étais moins à l'aise

Que le mutin au pied duquel un boulet pèse.

Pourtant, non-seulement je ne faiblissais point

Mais encor je croissais en audace à ce point,

Que j'étais prêt à tout. Puis, vois-tu, quand je pense

Que si souvent le bien naît de notre imprudence ,

Tandis que nos desseins les plus sûrs tournent mal.

Je conclus de ce fait qui paraît anormal

Que Dieu donne, lui seul, forme à nos destinées,

Si bien que nous pensions les avoir façonnées.

HORATIO

Rien n*est aussi certain.

Donc , au moment voulu , Je sortis de ma chambre, et, d'un pas résolu , Malgré l'obscurité, j'atteignis leur cabine.

Ils dormaient. Déployant une ruse féline , Je pus leur enlever leur dépêche sans bruit : Je revins sur mes pas, protégé par la nuit.

Et m'enfermai chez moi. Là, point de vains scrupules , Ni d'hésitations, dans ce cas, ridicules :

Je fis tomber les sceaux du message royal...

Horatio ! C'était un chef-d'œuvre infernal

392 IIAMLET.

De cruauté , de ruse et de scélératesse !

Oui , la lettre ordonnait de façon fort expresse ,

— En disant , il est vrai , le Danemark perdu ,

Et l'Angleterre aussi, mon cher, bien entendu,

S'ils laissaient plus longtemps vivre un pareil vampire ,

Qu'aussitôt au foyer du britannique empire ,

On me tranchât le cou sans tarder un moment ,

Fût-ce pour aiguiser l'homicide instrument !

HORATIO

Que me dites-vous là , prince ?

HAMLET, tirant un papier de son sein et le lui tendant.

Voici la lettre :

Lis4a tout à loisir et sans en rien omettre.

Mais comment m'en tirai-je?

HORATIO

On s y perd, Monseigneur.

IIAMLET.

Au fait du guet-apens, je n'eus point, par bonheur, Bien long-temps à chercher un projet dans ma tête : En m'asseyant déjà mon idée était prête.

Je rédigeai sur l'heure un message nouveau, Écrit tout en bâtarde alignée au cordeau :

Tu le sais, je possède une belle écriture Que je jugeais pour moi presque une flétrissure. Au temps où je croyais que tout homme d'État Devait se faire honneur d'écrire comme un chat ; Mais il faut convenir que, pour mon œuvre à faire,

ACTE V, SCÈNE II. Z

Ce don me fut au moins d'un secours nécessaire. Et que croîs-tu, dis-moi, qu'à Tinstant j'écrivis?

HORATIO

Je n'en sais vraiment rien, aussi vrai que je vis.

Ma lettre était du roi pour le roi d'Angleterre.

Le bon prince invitait son féal tributaire :

tf S'il formulait le vœu qu'une étroite amitié

« Les unit tout à fait, et non plus à moitié;

M Qu'à la paix ne fût point brusquement arrachée

« La couronne d'épis sur son front attachée ;

« Que... » — Je coupe ici court à mes considérants.

Mais ils m'étaient venus, crois-le bien, par torrents. —

L'invitait, ai-je dit? ordonnait, il faut dire,

Que le monarque anglais , dès qu'il aurait pu lire

Le message danois, en saisit les porteurs,

D'un grand complot d'État reconnus pour fauteurs ,

Et qu'il fit procéder, sans aucune autre enquête

Ni le secours d'un prêtre, à leur trancher la tête.

HORATIO

Ah ! grand Dieu ! mais comment scellâtes-vous ce pli ?

Avec l'aide du ciel cela fut accompli.

Je portais dans ma bourse un cachet de mon père ,

Lequel du sceau danois n'est qu'un autre exemplaire.

Je pris soin de plier ma lettre exactement

Dans la forme qu'avait le premier document :

J'apposai les cachets et j'inscrivis l'adresse; Puis , je courus g[lisser la lettre avec adresse A sa place , et revins tranquille et rassuré , Sans que rien ne se vit de l'échange opéré.

Le lendemain eut lieu la rencontre nautique Dont je t'ai fait ailleurs le récit pathétique ; Tout ce qui s'ensuivit, tu le connais enfin.

HOBATIO.

Rosencrantz, Guildenstern ! voilà donc leur destin !

Ma conscience est calme , et nul ne doit les plaindre : N'avais-je pas eu d*eux un moment tout à craindre? Leur perte, ils l'ont voulue, et je suis sans remords : Car ils l'ont mérité, les traîtres! s'ils sont morts. Les fous n'auront jamais que des coups en partagée. Jetés entre deux fers acharnés aiu carnage.

HORATIO

Ah ! quel roi !

Tu l'as dit. Il faut donc que je sois Le seul haut justicier de ce pire des rois.

Il a tué mon père ; il a souillé ma mère ; Traîtreusement volé mon droit héréditaire ; Attenté, comme un lâche et dans l'omhre, à mes jours; Et de pareils forfaits je soufirirais le cours? Non ! non ! laisser ce chancre à son œuvre exécrable , Ce serait me montrer plus que lui misérable.

ACTE V, SCÈNE II

HORATIO

Mais bientôt il saura Timprévu dénoùment De son drame avorté?

hamlet/

Sans doute. Heureusement, J'ai pour moi l'intervalle ; et que pèse une vie? Le temps de compter un... et la voilà ravie !... Mais j'en conviens , je suis sincèrement peiné Dans un moment d'oubli de m'étre abandonné A tant d'emportement vis-à-vis de Laerte.

Sa douleur de la mienne est si bien sœur, que certe Un sentiment profond de respect, de pitié Envers lui vient doubler mon ancienne amitié ; Mais que veux-tu ? Témoin de son extravagance , Je fus pris de vertige et mis comme en démence.

HORATIO

Silence, Monseigneur. Voici quelqu'un, je crois.

Entre Osric, jeune tei^near, eztrayaçaromenc vêtu à U dernière mode,

et rempli d'afféterie.

OSRIG , >e dëcoaTrantà son entrée, et laluant de loin, avec aoe cérémonie

pleine de recherche.

Monseigneur , je venais en fidèle Danois Saluer un retour, qui me...

HAMLET, froidement.

Je vous rends grâce, Monsieur.

S*ëloignant, bas A Horatio.

Horatio , connais-rtu cette face ?

Non, Monseigneur.

Tant mieux. Je t*en fais compliment :

Un tel homme n'est pas à voir intimement.

Il possède j il est vrai , de fort beaux apanages ; L'animal a de plus dans ses gras pâturages Bien d'autres animaux dont il est le seigneur ; A sa table le roi l'accueille avec honneur ; Mais, en somme, ce n est qu'un paon qui fait la roue. Superbement juché sur un grand tas de boue.

OSBIG, poursuivant Hamlct, chapeau en mains, et oe cessant pas de saluer.

Si Votre Altesse avait un instant de loisir.

Je me ferais ici le plus charmant plaisir

De lui parler du roi, dont j'apporte un message.

HAMLET, se retournant vers lui.

Parlez, je suis à vous. Mais faites donc usage De ce chapeau , monsieur : il est pour se couvrir*

OSBIG.

Grand merci. La chaleur m'incommode à souffrir.

HAMLET, vivement.

Il fait très-froid. Le vent du plein nord nous arrive.

ACTE V, SCÈNE II

OSRIG, troabU.

Oui... La sensation du froid est assez vive.

Maintenant, la chaleur m'éprouve extrêmement : C'est un effet, monsieur, de mon tempérament.

OSRIG , roage, et l'éventant avec son chapeaa.

Sans doute... Monseigneur... il fait chaud... On suffoque ! Je... Mais... c'est singulier, je souffle comme un phoque!

Se remettant peu é peu.

Oui , Monseigneur, voici ce que Sa Majesté Vient de faire à l'instant en sa toute bonté : Elle a tenu sur vous un pari d'importance, Et je vais vous conter dans quelle circonstance.

HAMLET, l'interrompant.

Mais , couvrez- vous , de grâce .

OSRIG.

Oh! non, vraiment; merci.

Sur l'honneur, je me sens bien plus à l'aise ainsi.

Avec emphase.

La cour a par bonheur reconquis un transfuge ' , Gentilhomme accompli, chacun ainsi le juge :

C'est vous nommer Laerte. Il est vraiment doué D*un assemblage exquis, jamais assez loué ,

' Satire dirigée contre raffeciation de langag^e , en honneur à la cour de la reine Elisabeth.

Des dons les plus divers. Quant à sa haute mine , Oncques rien ne se vit de plus fier, j'imagine ; Et tenez , en deux mots , je vais le définir :

Avec une fatalité charmante.

Il est du meilleur monde.

HAMLET, sur le même ton.

On ne saurait finir Plus galamment, monsieur. C'est parfait comme touche : Ce dernier mot vraiment dit tout dans votre bouche. Mais pourquoi n'esquisser qu'à grands coups le portrait, Quand vous pouviez si bien nous rendre trait pour trait L'idéal achevé? N'importe. La nature Pompeusement éclate en ce coin de peinture Qu'illumine un rayon divin de vérité !

Moi, qui ne sais parler qu'avec simplicité, Je dirai que Laerte eut du ciel en partage Des dons les plus divers un si rare assemblage. Que, pour bien se connaître et tout entier se voir, Il n'a qu'un seul moyen : contempler son miroir ! Que tout autre portrait , — et le vôtre est du nombre , Si saisissant qu'il soit, — du héros n'est que l'ombre.

OSRIC, l'inclinanc avec grâce.

Mais voilà , Monseigneur, un portrait achevé !

HAMLET, glacial.

Finissons-en , monsieur. Ce jargon énervé

Ne sied point à propos d'un gentilhomme honnête.

ACTE V, SCÈNE II

OSBIG) décontenancé.

Monseigneur ?

HOBATIO, àO«ric.

Allons donc, que votre esprit se prête A comprendre, monsieur, la langue de chacun.

HAMLET, à Osric.

Je voudrais le savoir, dites, qu'a de commun Avec la question le nom du gentilhomme?

OSRIC, balbutiant.

De Laerte ?

HOBATIO, bas à Hamlet.

Sa bourse est déjà plate comme Si rien ne lui restait de ses paroles d'or.

HAMLET, à Osric.

De lui-même ^ monsieur.

OSBIG.

Quoi ! Votre Altesse encor Ignorerait? Mais non ! Il est bien connu d'elle...

Tant mieux que vous ayez une opinion telle :

Cela ne prouve rien pourtant en ma faveur.

Vous dites...

OSBIG.

Que Laerte est très-supérieur, L'arme à la main.

Soit! Moi, pour que je le déclare, Il est besoin d'abord qu'à lui je me compare : Or, s'il faut se juger pour bien juger autrui , Je me connais trop peu pour le connaître, lui.

OSRIG.

Oh ! je n'entends vanter que ce talent unique Chez lui ; mais là, vraiment, Topinion publique Veut qu'il soit sans rival.

.Son arme, nommez-la;

OSRIG.

L'épée avec la dague.

Ah ! mais , voyons , cela Fait deux armes. Après?

OSBIG, reprenant son assurance.

Sa Majesté parie Six superbes chevaux , venus de Barbarie :

Laerte, comme enjeu, dépose pour sa part Six rapières ayant chacune leur poignard ; Le tout sort garanti des fabriques de France Et porte , par surcroît de prix et d'élégance , Ceinturons, baudriers, un complet attirail.

Trois des trains sont surtout du plus rare travail,

ACTE V, 8GÉNE IL

S* adaptant à merveille à d'exquises poignées , Gomme de vrais bijoux artistement soignées.

Qu appelez-vous « les trains » ?

HORATIO, basâUamlet.

Vous le fustigez bien ; Mais, bah ! sa vanité ne s'aperçoit de rien.

OSRIC.

Les trains? Mais, Monseigneur, les étuis à suspendre Les rapières.

Le mot se fût mieux fait comprendre Si c'était un canon qu'on portât au côté :

u Pendant de ceinturon » m'aurait, moi, contenté. Six chevaux barbes donc contre autant de rapières , Chefs-d'œuvre d'art français , armes vraiment princi ères. Avec trois ceinturons élégants à l'excès , Voilà l'enjeu danois contre l'enjeu français : Et sur quoi le pari ?

OSRIC.

Sa Majesté, que blesse L'éloge assourdissant qu'on fait de cette adresse , A gagé que Laerte , en tirant contre vous , Ne l'emporterait pas de trois sur douze coups. Laerte a parié vous toucher sur les douze

Neuf fois. Toute la cour l'un des deux camps épouse. I. S6

La gageure à Tinstant va pouvoir se vider, Si du moins Votre Altesse y veut bien accéder.

Et si je réponds non ?

OSRIG, effraye.

Vous en êtes le maître ; Mais on avait pensé que Monseigneur peut-être Consentirait...

c'est bien , monsieur. Dans ce salon , On me voit chaque jour plus ou moins, c'est selon * Si cela plaît au roi , s'il convient à Laerte , J'accepte cet assaut. Je me propose, certe, D'escriiper de mon mieux pour gagner le pari ; Mais si j'échoue , eh bien ! je m'en irai marri Avec mes coups en trop.

OSBIG, joyeux.

C'est bien là mon message?

HAMLET, souriant.

Comme fond : vous pouvez, monsieur, pour votre usage, Y broder quelques fleurs.

OSBIG, saluant aussi cérémonieuiement qu'à ion entrée.

Merci. Mon dévoûment Se recommande à vous^ Monseigneur, humblement.*

II sort en se dandinant.

HAMLET, riant.

Il fait acte, ma foi! de prévoyance extrême

ACTE y, SCÈNE II

En me recommandant sa personne lui-même :

Nul pour lui ne l'eût fait.

HOBATIOy le regardant l'ëloigner, et riant ansti.

On dirait un vanneau Qui court en trébuchant sur un pré couvert d'eau, L'œuf dont il est sorti coiffant encor sa tête.

En minaudant, bien sûr, ce gaillard faisait fête

Au sein de sa nourrice avant de la teter.

Et combien dans ma vie en ai-je pu compter.

De ces beaux damoiseaux que le monde nous vante !

Qu'ont-ils pour moliver leur vogue décevante ?

Le ton, l'habit du jour, quelques airs enchanteurs :

Et les sols d'applaudir à ces Bers séducteurs.

Percez ces bulles d'air brillamment irisées :

Elles crèvent soudain au milieu des risées.

Entre an leignear.

LE SEIGNEUR

Bien que le jeune Osric , Monseigneur, soit venu

Dire au roi qu'il serait ici le bienvenu ,

Sa Majesté pourtant désire avec instance

Que vous ne consultiez que votre convenance ;

Et Laerte soumis à votre bon plaisir ,

Viendra dans tel moment qu'il vous plaira choisir.

Quand il voudra , monsieur. Je suis prêt ici même ,

Ou peux l'être plus tard, si mieux Laerte l'aime.

Qu'il arrange à son gré mon assaut avec lui : Le tout est que je sois dispos comme aujourd'hui.

LE SEIGNEUR

Puisque au désir du roi vous daignez condescendre , Leurs Majestés ici vont à l'instant descendre Avec toute la cour.

Libre au groupe royal .

De venir.

LE SEIGNEUR, aTcc dëférence.

De vous y prince , un accueil cordial Pour Laerte est le vœu qu'exprime votre mère.

C'est un fort sage avis, monsieur, auquel j'adhère.

Le seigneur l'inclioe, et lort.

HORATIO

Vous perdrez ce pari, je le crains.

Je ne sais ; Pendant qu'il voyageait au loin, je m'exerçais; Puis , il me fait beau jeu , d'où suit que la victoire Pourrait bien me rester. .

Portant tout à coup la main â la poilrine.

Oh ! tu ne saurais croire L'étrange serrement que je ressens au cœur... Mais, bah! n'y pensons plus.

ACTE V, SCÈNE II

HORATIO, aniicax.

Vous souffrez, Monseigneur?

HAMLET, pâle et souriant avec effort.

Non, non, rassure-toi. C'est un enfantillage. Une émotion vague et sans raison, je gage.

HORATIO

Non! ce n'est point cela. Quelque trouble secret S'est emparé de vous : vous êtes inquiet.

Remettez cet assaut. Je le dis sans offense , Vous ne vous y prêtez que plein de répugnance : Décidez, croyez-moi, de vous en abstenir.

Je cours leur dire à tous qu'il ne faut point venir.

HAMLET, l'arrétanf.

Garde-t'en. Mon émoi proviendrait d'un présage.

Qu'en sachant le braver, je crois agir en sage.

Un moineau ne meurt pas sans un décret divin.

Si mon heure est venue et m'arrête en chemin ,

Je n'ai plus à l'attendre; et , s'il ne faut l'attendre,

C'est donc qu'elle est venue. Eh ! qu'importe, à tout prendre ?

A présent ou plus tard , notre heure doit sonner :

Soyons prêts , voilà tout , et sans nous mutiner.

L'homme n'a rien à lui de ce qu'il abandonne :

Que lui fait donc l'instant où pour lui l'heure sonne ?

Entrent le roi, la reine, Laerte, Osric, suivit de nombreux personnage! de la cour, et de serviteurs portant des fleurets, des gantelets, une table, des flacons de vin et des coupes.

LE ROI

J'accours, mon cher Hamlet, et crois être certain

Que VOUS allez serrer cette loyale main.

Il prend la main de Laerte et la place dans celle d'Hamlet. HAMLET , à Laerte, avec une dignité afFectnease.

J'implore le pardon, monsieur , de mon offense. Vous êtes gentilhomme, et m'absoudrez, je pense. Aussi bien chacun sait, et vous Taurez appris, Le trouble qui souvent affecte mes esprits :

Si je vous ai blessé, que votre cœur Toublie ; Il ne faut en vouloir qu'à ma triste folie ; M'ôtant, comme elle fait, mon libre jugement , Elle seule est blâmable et non Hamlet vraiment. Après un désaveu dont j'ai mis quelque gloire A rendre ici témoin un si noble auditoire , Puissé-je en votre esprit ne me voir condamné

Que comme le serait l'aixher infortuné Qui, vidant au hasard son cai'quois téméraire. D'une flèche égarée aurait blessé son frère.

LAERTE

La vengeance formait mon seul vœu. Monseigneur : Vous m'avez désarmé. Mais reste un point d'honneur Que je ne puis régler dans mon incompétence : Des arbitres âgés, hommes d'expérience.

Connus pour leur droiture, auront à le trancher. En disant si de vous je puis me rapprocher Sans forfaire à mon nom, aux devoirs qu'il m'impose. Jusque-là mon honneur à ce retour s'oppose :

Mais je ne ferai rien qui puisse envenimer Les sentiments qu'ici vous venez d'exprimer.

ACTE V, SCÈNE II

HAMLET, gaiement.

J'aurai votre amitié, tant la mienne Tappelie.. .

Maintenant, abordons la joute fraternelle

En champions loyaux. Donnez-nous les fleurets.

LAERTE

En effet, Monseigneur, puisque nous voici prêts.

Osric s'occupe de faire un choix de fleurets. HAMLET, avec enjouement.

Je vais être pour sûr votre plastron, Laerte. Ma maladresse ici me répond de ma perte , Et vous fera briller, comme Tobscurité Fait d'une étoile au ciel mieux jaillir la clarté.

LAERTE

Vous raiUez, Monseigneur.

Non pas, je vous Fatteste.

LE ROI, BUègrement.

Les fleurets, jeune Osric ! Montrez- vous donc plus leste.

Osric se dirige vers Hamlet et Laerte , avec un certain nombre de fleurets â la main .

Hamlet! vous connaissez les clauses du pari?

Si bien, Sire, ma foi, que j'en ai presque ri : Votre enjeu, j'en ai peur, court un danger extrême A reposer ainsi sur la faiblesse même.

LE ROL

Mais non , j'ai bon espoir. Je vous ai vus tous deux.

Et je ne juge pas mon pari hasardeux.

Mon fils reçoit des points : la chance est toute nôtre.

Oiric préiénle successivement plusieurs fleurets à Hamlct et à Laerte. LAERTE, en essayant rapidement un ; à Osric.

Je le trouve un peu lourd: laissez -m'en prendre un autre.

Il choisit de nouTeau et prend des mains d'Osric un fleuret démoucheté. H AMLET , après avoir soupesé le fleuret qu'il a pris.

Le mien me va.

A Osric.

Sont-ils tous d'égale longueur ?

OSRIC.

Je les ai mesurés : ils le sont^ Monseigneur.

Hamlet et Laerte prennent position. *

LE ROI 9 auz'serviieurs.

Déposez les flacons de vin sur cetle table.

A Tassisiance.

Si c'est Hamlet qui porte en vainqueur véritable

Les trois premiers bons coups, je veux qu'à chaque fois

Le canon aussitôt fasse entendre sa voix.

Alors à sa santé chacun me verra boire ,

Et jeter dans la coupe, en hommage à sa gloire,

Une perle sans prix , et telle en ses splendeurs

Qu'on n'en vit chez aucun de mes prédécesseurs.

A un serviteur.

Ma coupe auprès de moi ! . . . Que timbale et trompette ,

ACTE V, SCÈNE H. MM

Que canon , terre , ciel dans un instant répète : « Vive Hamlet! le roi boit à son fils adoptif ! »

Se toarDant Tcri Otric et deui autres seigneur».

Juges, à votre place! Ayez l'œil attentif!

Les trois juges désignés s'approchent d'HamIet et de Laerte. Le roi, ^ la reine et toute la cour vont s'asseoir.

Allons , Laerte , en garde !

LAERTE

Oui, Monseigneur, en garde !

Les deui adTersaires se saluent, et couimencent l'assaut, qui demeure un instant

sans résultat.

HAMLET, se fendant.

Une!

LAERTE

Non!

HAMLET , aui juges, en abaissant son fleuret.

Prononcez.

OSRIC.

Nous que ce point regarde , Nous disons : Bien touché ; touché certainement.

LAERTE

C'est bien. Recommençons.

LE ROI, te levant.

Cher Laerte , un moment.

Hamlet ! je bois à toi !

Le roi boit. Les troropelies soaaent. Le canon gronde au dehors.

Ma perle sans égale, La voici !

Il montre la perle et fait le geste de la laisser tomber au fond de la coape ; en réalité, il y verse rapidement le poison contenu dans le crenz dn bijon.

A Hamlet.

Bois, mon fils, dans la coupe royale.

11 remet la coupe à un serviteur ponr la porter à Hamlet.

Non, plus tard. Qu'avant tout notre assaut soit tranché.

Le serviteur remet la coupe sur la table.

A Laerte, avec un salut courtois.

Allons !

L'assaut recommence. Sur un coup :

Touché, je crois?

LAERTE, galamment.

Parfaitement touché.

LE ROI , avec enthousiasme, à la reine.

Notre fils gagnera !

Le canon tonne de nouveau au dehors.

LA REINE, se levant, et montrant Hamlet au roi.

Mais il a peu d*haleine ; La fatigue le gagne, et son état fait peine.

Hamlet, prends mon mouchoir : ton front est ruisselant.

ACTE V, SCÈNE II

Sar an gesie négatif d'Hamlet , la reine Ta û la table, et, y prenant la coupe du roi.

A tes succès , mon fils !

HAMLETy à part et aTec amertume.

Cœur de mère excellent !

LE ROI , se penchant, éperdu, Ters la reine, qui Ta boire.

Gertrude ! ne bois pas !

LA REINE, «urpriie.

Quoi ! m' empêcher de boire , Moi, Monseigneur? Qui donc boira mieux à sa gloire?

Elle boit.

LE ROI 9 retombant anéanti sur son siège, â part. I

La coupe empoisonnée ! Il est trop tard, trop tard !

HAMLET. Il s'est approché de sa mère, qui lui tend, en souriant, la coupe.

Merci. Je n'ose encor; mais qu on la mette à part.

LA REINE. Elle remet la coupe sur la table, et, passant son mouchoir

sur le front d'Hamlet.

Essuie au moins ton front.

Hamlet offre la main à la reine et la reconduit é sa place. Pendant ce temps,

Laerte s*est approché du roi.

LAERTE, â Toreille du roi.

A moi maintenant, Sire,

De le toucher.

LE ROI, hébété.

Qui sait ?

412 UAMLET.

L AERTE , revenant soucieux à sa place, à parc.

Le remords me déchire...

HAMLET , gaiement à Laerie.

A la troisième, allons ! vous serez triomphant, Mais ne me traitez point de la sorte en enfant : Déployez votre jeu; songez qu'on vous regarde.

LAERTE

Est-ce ainsi, Monseigneur? Vous le voulez? En garde!

L'assaut reprend avec vigueur. Les deux adversaires déploient le jeu le plus serré.

Le combat se prolonge.

OSRIG.

Rien encor des deux parts.

LAERTE

Qui dit cela ? Tenez !

Il se fend et blesse Hamlet.

H A M L E T , poussant un cri étoufFé.

Ah!

Il chancelle sous le coup ; puis, se redressant aussitôti il se jette avec impétuosité sur Laerte. Au premier engagement, les deux adversaires lient leurs fleurets qui, dans la violence du choc, leur tombent des mains. Hamlet ramasse ▼ivemeni, et sans y prendre garde, le fleuret démoucheté de Laerte. Laerte, qui voit sa méprise, ramasse plus lentement, et comme atterré, le fleuret d'Hamlet. Sur un geste impérieux de celui-ci, Tassaut reprend. Hamlet attaque Laerie avec furie, et le blesse.

LE ROI, debout, épouvanté, muet d'horreur, pendant que s'accomplissait

ce rapide épisode de la lutte.

Séparez-les donc ! Ce sont deux forcenés.

HAMLET, avec rage.

Non ! continuons.

ACTE V, SCÈNE II

LA REINE j l'afFaitsant, avec un gëmiisemenf, sur elle-même.

Oh!

OSRIC, courant à elle.

La reine est défaillante ! . . .

On entoure la reine. Hamlet et Laerle ont cessé le combat, et s'appuient, chancelants,

sur leurs fleurets.

HOR ATIO 9 s'approchant d'eui, et saisi d'efFroi, en les voyant

l'un et l'autre saignants.

Dieu du ciel ! d'où leur vient cette marque sanglante?. . . Mais tous deux sont blessés !

Saisissant Hamlet dans ie» bras.

Oh! qu'est-ce, Monseigneur?

OSRIG j se précipitant vers Laerle, qui s'affaisse.

Laerte ! qu*avez-vous ? quelle affreuse pâleur ! . . .

LAERTE, tombant dans les bras d'Osric.

Pris à mon propre piège, Osric ! Et d'un grand crime Retourné contre moi, je succombe victime !

HAMLET, faiblement à Horatio.

Qu'avait la reine ?

LE ROI, avec précipitation.

Un simple évanouissement. . • C'est le sang qu'elle a vu... L'émotion...

LA REINE, rassemblant ses dernières énergies et se redreuant.

Il ment !

Non ! non ! ô mon Hamlet chéri ! . . . c'est le breuvage ! . . •

Le breuvage ! ... Je meurs empoisonnée !

Elle retombe morte.

HAMLET j se dëgageanc terrible des bras d'Horatio.

O rage !

Trahison ! infamie ! exécrable dessein 1 Que d*ici nul ne sorte ! il me faut Tassassin !

L A E B T E , parlant avec efFort.

Écoute alors , Hamlet ! . . . Assassiné toi-même ,

Tu vas mourir. . . Cette heure est ton heure suprême ! . . .

Rien ne peut te sauver. . . Le fer démoucheté

Qui, de ma main tombant, dans la tienne est resté. ..

Cette arme d'assassin... sa pointe empoisonnée...

A tous deux... c'est la mort qu'elle nous a donnée!...

Vois ! j'expire à tes pieds... Ta mère !... oh ! j'en fais foi,

Le poison l'a tuée. . . et par lui , lui !.. . le roi !

Il se soulère dans un suprême effort, et sa main menaçante est tendue vers le roi.

HAMLET, bondissant sur le roi.

La pointe empoisonnée ! Alors , venin , opère !

11 plonge son fleuret dans le corps du roi.

ACTE V, SCÈNE II

HAMLET. Il a jeté le flearet et saiii sur U table la coupe empoisonoëe. D*un geite impërieui, il écarte les conriitans, et se penchant avec fureur sur le roi qui se débat en vain sous son éireinie.

Scélérat sanguinaire ! enfin , tu vas mourir !

Le forçant â boire.

Danois incestueux ! roi félon , fratricide !

Bois , bois ce reste , et dis si ta perle splendide Est au fond?... Suis ma mère!...

Il repousse ▼iolemment le roi, qui tombe mort. Puis il remet machinalement la coupe sur la table, â laquelle il s'appuie livide et défaillant. Horatio vole le soutenir dans ses bras.

L A E R T E , d'une voix mourante.

Il Ta bien mérité !

C'est lui qui prépara ce breuvage empesté...

Hamlet! pardonnons-nous !... Que la mort de mon père.. . Que la mienne à ton âme à jamais soit légère ! . . . Ah ! que ta mort me soit remise aussi par Dieu !

Il meurt. Osric sort, vaincu par l'émotion.

Oui! Dieu nous absoudra... Je vais te suivre... Adieu! Horatio! je meurs...

Se tournant vers le corps de la reioe.

reine trop coupable ! • . .

Ma mère ! . . . Adieu !

S'adrcssant à l'assistance.

Messieurs!... ce drame redoutable...

Dont vous êtes ici les muets spectateurs...

J'aurais voulu... Mais non!... la mort a les rigueurs

D'un farouche recors ... Je ne puis rien vous dire . . . n faut se résigner. . . Horatio ! . . . j'expire ! Toi, toi, fidèle ami... tu vivras pour narrer L'histoire de ma vie... à qui peut Tignorer.

HORATIO , saisissant avec désespoir la conpe empoisonnéa.

Non ! ne l'espérez point. D'un Romain j'aurai l'âme : Je veux de ce poison ma part. Je la réclame !

HAMLET , s'efForçant de lui arracher la conpe des mains.

N'es-tu qu'un homme alors sans force et sans vertu?. .. Remets-moi cette coupe!... Oh! je l'aurai, vois-tu!

11 lai arrache la coape et la jette.

Mais après moi quel nom veux-tu donc qu'on me donne ,

Si, pour tout expliquer, il ne reste personne ?

Horatio !... ton cœur est-il vraiment à moi?...

Pour quelque temps encor du ciel exile-toi...

Vis, oh ! vis, en souffrant pour ma chère mémoire...

Que par toi l'univers apprenne mon histoire !

On entend, au dehors, une marche militaire et des salves de mousquelerie

Rentre Osric.

Quels sont ces bruits guerriers ?

OSRIC.

C'est Fortimbras vainqueur Qui revient. Ces saints sont sans doute en l'honneur Des deux chefs d'ambassade arrivés d'Angleterre.

HAMLET, eipirant, i Horatio.

Tout est fini ! ... je meurs ! ... Le poison délétère

ACTE V, SCÈiNE II

A fait son œuvre!... Au moins , Ton ne m'apprendra pas S'ils ont péri ! . . . Pour roi , proclamez Fortimbras. . . A lui ma voix mourante.. . Honneur à sa vaillance ! . . . Dis-leur ce qu'il faudra... Pour le reste. •• silence !

Il meurt.

HORATIO9 soUonellemeut.

Quel cœur vient de s'éteindre ! ... phalanges du ciel ! De vos doux chants bercez son sommeil éternel ! Bonne nuit, prince aimé !

Il s'ageaoaillc en saaglotant auprès du corps d'Hamlet. La marche militaire du dehors reprend, plus accentuée, et avec accompagnement de tambours. Horaiiu relefant la télé.

Des tambours ! que veut dire. . . ?

Entre Fortimbras, suivi de ses officiers, de deux ambassadeurs d'Angleterre

et de leur suite.

FORTIMBRAS, reculaut é|)ouvantc.

Quel spectacle , grand Dieu! Vit-on jamais délire...

HORATIO, se levant.

Oui , pour juger la mort dans toute son horrem* , Contemplez ce tableau, sans égal en terreur!

FORTIMBRAS.

O carnage sans nom ! . . . Quelle immense curée , Impitoyable Mort, t'es-tu donc préparée?

Est-ce pour un festin aux ténébreux séjours Que tu tranchas d'un coup tant de glorieux jours ?

PREMIER AMBASSADEUR

Catastrophe effroyable et dont la vue atterre !

Hélas ! nous arrivons, mais trop tard, d'Angleterre Annoncer qu'en vertu d'un haut commandement Rosencrantz , Guildens-

tem ont eu leur châtiment : L'oreille n'est plus là qui devait nous entendre ; * Cette expiation à qui faut-il l'apprendre?

HORATIO

Le roi vivrait encore, oh ! ce n'est point de lui

Que des remerciments vous viendraient aujourd'hui :

De leur mort il n'est point la cause personnelle.

Au surplus, il convient que bien haut je révèle

A ceux qu'ici le Sort assemble en ce moment

De ces faits désastreux quel fut l'enchaînement.

Que tous ces corps , placés sur des lits de parade ,

Soient portés à l'instant sur une haute estrade :

Là, je vous parlerai d'actes charnels, sanglants.

D'attentats monstrueux à vous rendre tremblants,

De meurtres tout fortuits, d'horribles perfidies.

Et pour couronnement à tant de tragédies.

De complots retombés sur leurs propres auteurs !

L'origine surtout de si cruels malbeurs.

Je la veux dévoiler au monde qui Tignore.

Pendaol que parlait Horatio, quatre lits de parade ont été introduits, sur lesquels sont placés les cadavres du roi, de la reine, d'Hamlet et de Laertc.

FORTIMBRAS.

Ce généreux dessein me touche et vous honore . Que la noblesse entière assiste au rendez- vous. Quant à moi qui deviens le premier entre tous , Ce n'est point sans gémir que je vois la fortune Assurer ma grandeur, à ce prix, importune ;

ACTE V, SCÈNE II. 4i

Mais sur ce beau royaume il est pour moi des droits Que tout le Danemark reconnaîtra, je crois.

J'ai sur ce point encore à tenir un langage Propre à vous attirer l'universel suffrage Des fidèles Danois. Agissons promptement, Prince , afin d'être prêts à tout événement.

FORTIMBRAS, am ofBcier» qui reDtourent.

Gomme un fardeau d'honneur, que quatre capitaines Portent le corps d'HamIet. Les preuves sont certaines Qu'épargné par le ciel, il eût fait un grand roi Et rendu son pays prospère sous sa loi.

Ordonnez qu'aussitôt tonnent sur son passage Les fanfares de guerre et les salves d'usage !

Aux officiers, qai sont Tenus «e placer aaz quatre angles du lit ou repose Uamlel.

Emportez-le ! La mort qu'on regarde sans peur Sur un champ de bataille, ici brise le cœur; Et notre noble Hamlet, fauché dans sa carrière. Commande au Danemark le deuil et la prière !

Les quatre lits de parade sont enlevés avec leur funèbre fardeau. Celui d'Uamlet est porté en tête. Fortimbras , Horatio, Osric, les ambassadeurs et toute Tassistance suivent. Au moment où le corlége s'ébranle, la marche funèbre joue, el une décharge d'artillerie se fait entendre au dehors. Le rideau tombe.

Fl!l DU CINQUIUMK KT DBIINIBn ACTK.

ERRATA

MACBETH

Lire :

Page 11, (Indication de scène.) On emmène le sergent. » 88 , » n Avec épouvante.

» 110, vers 9 et 10 aussi je ne crains rien.

Bien sûr qu'il reviendra...

» 141 , (Indication de scène.) Le médecin sort.

Page 21X9 vers 1 qu'il est coureur.

» 218, vers 80 et 21. La carpe Vérité s'est prise à l'hameçon

Mensonge !

- 235, vers 7. Sa pauvre cervelle est...

** 240, vers 14 et 15 oui, rien donc de subtil

Comme l'ambition :

•• 324, vers 23. Et qu'a- 1- il fait ensuite?

En vente à la. mênne Librairie.

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLATIONNÉS SDR LKS UKILLKLRS TEXTES

Œuvres complètes de Molière. Huit tolames \nS2 jésus,

papier vélin. Prix 32 fr.

— LE MEME, papier de Hollande, 200 ciemplaircs numérotés. Épuisé.

Fables de la Fontaine. Deux volumes in-3â jésus, îd. .8 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Épuisé.

Œuvres de Racine. Quatre volumes in-32 jésus, id. . IG fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, SOO eiemplaires numérotés, il n'<!n resfe plus que quelques exemplaires, dont le prix a été porté à. • . . 6^ fr.

Œuvres diverses de Racine. Quatre volumes in-32 jésus,

papier vélin. Prix 16 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés, , 1^ fr.

Œuvres complètes de Corneille. Douze volumes in-32 je «us,

papier vélin. Prix 4 8 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés, . ' tl fr.

Œuvres complètes de Boileau. Cinq volumes in-32 j ésus,

papier vélin. Prix îjOfr.

— LE MÉ.ME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . ' SO fr.

L'Avent, Petit Carême et Grand Carême de Massil Ion.

Quatre volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix 16 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 5M)0 exemplaires numérotés, , 24 fr.

Œuvres de la Rochefoucauld. Un volume in-32 jésus , papier

vélin. Prix 4 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés* . 6 fr.

Œuvres complètes de la Bruyère. Trois volumes in-32 jésus,

papier vélin. Prix 12 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . 18 fr.

Pensées, Opuscules et Lettres de Pascal. Deux volumes

in-32 Jésus, papier vélin. Prix 8 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . 12 fr.

Vauvenargues. Trois volumes in-32 jésus, papier vélin. 12 fr.

— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés, . 18 fr.

Oraisons funèbres, Discours sur l'histoire universelle,

de Bossuet. Quatre volumes in-32 jésus, papier vélin. 16 fr.

— LE ^lÊME, papier de Hollande , 200 exemplaires numérotes. . 24 fr.

Cette collection, tirée à an petit nombre d'oxemplairec , revue et imprimée avec le plus grand soin, t'adresse aux amateurs de livres. Elle est ornée du portrait de chacun des auteurs , finement gravé sur acier.

PARIS. TVPOGRAPIIIB DB B. P1X).N' RT C*. RUB GARAX-CIhRR, 8.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/chefsdoeuvredes00shakgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.